

Les aigles aveugles

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Alistair MacLean



Les Aigles aveugles

roman



FEUX
CROISES
PLON

ALISTAIR MACLEAN

LES AIGLES AVEUGLES

PLON

1976

Titre original : CIRCUS

Traduit de l'anglais par Gilbert MARCHEGAY et Jean-François BERNARD.

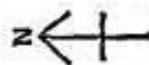
© Alistair MacLean, 1975.

© Librairie Plon, 1976, pour la traduction française.

ISBN 2-266-00891-9

Pour Juan Ignacio.

Forteresse et laboratoire de Lubylan



Laboratoire de recherche
et quartiers d'habitation

Passezelle du 5^e étage

Allée nord

Interrupteur

Puits

Câble 2 000 volts

facile jour

Contrôle électrique

Allée sud

Grand-rue

Terrasse

Immeuble d'habitation

Vers le cirque et l'établissement
de pompes funèbres



Central électrique

200 mètres

Forteresse et
laboratoire de Lubylan

I

— Si vous étiez un véritable colonel de l'armée active, dit Pilgrim, au lieu du fumiste le plus rusé et le plus simulateur que je connaisse, vous mériteriez bien trois étoiles. C'est excellemment fait, mon cher Fawcett, excellemment fait !

Pilgrim était arrière-petit-fils d'un pair d'Angleterre et cela se voyait. De sa mise comme de sa conversation émanaient une légère fatuité, un charme typiquement édouardien. Malgré soi, on cherchait le monocle absent et la vieille cravate d'Eton. Ses complets, d'une coupe recherchée, venaient de Savile Row, ses chemises de chez Turnbull & Asser, et ses fusils de chasse qui, au prix de 4 000 dollars la paire ne lui semblaient pas chers, vu leur qualité, avaient évidemment été fournis par Purdeys of the West End. Ses souliers cousus à la main, en revanche, provenaient de Rome. Il eût paru superflu de le faire auditionner pour tenir à l'écran le rôle de Sherlock Holmes.

Fawcett restait aussi indifférent à la critique qu'à la louange en ce qui concernait sa propre façon de s'habiller. Ses muscles faciaux réagissaient rarement à quoi que ce fût, ce qui expliquait peut-être la lourdeur lunaire, informe, de son visage lisse. La rusticité de sa physionomie frisait parfois la stupeur. De nombreux individus, qui languissaient derrière les barreaux de certaines prisons fédérales, avaient affirmé, souvent avec une amertume justifiée, que l'impression qu'il donnait était en fait le signe d'une extrême perversité.

De ses yeux enfoncés entre de lourdes paupières mi-closes, Fawcett lança un regard à travers la bibliothèque tapissée de cuir et l'arrêta sur le feu de bois de pin dont jaillissaient des étincelles.

— Il serait à souhaiter que l'avancement dans la CIA fût aussi rapide et flatteur ! répliqua-t-il d'une voix mélancolique.

— Nous avons tout notre temps, mon vieux. — Pilgrim comptait bien cinq ans de moins que Fawcett. — Oui, nous avons tout le temps, reprit-il en considérant d'un regard bref, non sans satisfaction, son pied chaussé à la romaine, puis il reporta son attention sur la superbe collection de décorations dont les rubans barraient la poitrine de Fawcett. — Je vois que vous vous êtes décerné la médaille d'honneur du Congrès.

— J'ai pensé qu'elle correspondait bien à ma personnalité.

— Parfaitement. Comment avez-vous déniché ce modèle de courage ? Ce Bruno, comment êtes-vous tombé dessus ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, mais Smithers, alors que je me trouvais en Europe. Smithers est un fanatique du cirque.

— Parfaitement. — Pilgrim semblait apprécier ce mot. — Bruno... Il est censé avoir aussi un nom de famille ? — Wildermann. Mais il ne le porte jamais, ni professionnellement ni dans le privé.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Je ne l'ai jamais rencontré. Sans doute que Smithers ne lui a pas non plus posé la question. Vous viendrait-il à l'esprit de demander à Pelé ou à la Callas quels sont leurs autres noms ?

— Vous le placeriez donc dans la même catégorie que ces gens-là ?

— Je pense, moi, que le monde du cirque hésiterait à placer ces noms-là au même rang que le sien.

Pilgrim ramassa quelques feuilles de papier éparses.

— Il parle la langue comme quelqu'un du pays ? demanda-t-il.

— Oui, pour la bonne raison qu'il est du pays.

— C'est le plus grand acrobate aérien de la planète, à ce qu'on dit. — Pilgrim se laissait difficilement arracher à son rythme habituel de réflexion. — Ce hardi jeune homme serait donc un spécialiste du trapèze volant ? Car c'est bien de ce genre d'exercice qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

— Cela aussi, il le fait, mais il est avant tout un funambule, un spécialiste de la corde raide.

— Le meilleur du monde ?

— Ses collègues n'en doutent pas.

— Si nos renseignements au sujet de Crau sont exacts, il vaut mieux qu'il le soit. Je crois qu'il se prétend également expert en karaté et en judo.

— Il n'a jamais rien prétendu de tel. C'est moi qui le prétends, ou plutôt Smithers. Il est lui-même, ainsi que vous le savez, très versé dans ces questions. Il a assisté à la séance d'entraînement de Bruno ce matin, au club Samouraï, dont le moniteur est ceinture noire, grade qui, en judo, ne peut être dépassé. Bruno l'a battu et, si j'ai bien compris, l'instructeur s'est éclipsé avec l'air d'un homme prêt à signer sa démission sur l'heure. Smithers a dit qu'il n'a pas vu Bruno en découdre, en karaté, mais il a l'impression qu'il n'y tiendrait pas non

plus.

— D'autre part, ce dossier le présente comme un « expert mental ». Pilgrim joignit les doigts en fuseau, dans le meilleur style Sherlock Holmes. — Bon, tant mieux pour Bruno, mais que diable signifie cette expression : « expert mental » ?

— Elle peut désigner un type qui a des activités dans le domaine mental.

Pilgrim se livrait à un contrôle sévère.

— Il faut donc être un intellectuel pour faire le métier d'acrobate volant ?

— Je ne sais s'il est nécessaire d'être un intellectuel, ou même simplement intelligent, pour faire un bon trapéziste : c'est en dehors de la question qui nous intéresse. Pratiquement, tous les artistes de cirque mènent de front deux activités et parfois même ils ont deux « jobs » en plus de leur travail habituel sous le chapiteau. Certains sont hommes de peine, ils déplacent des montagnes de décors et de matériel. D'autres tiennent des rôles de clowns ou de diseurs de monologues, ou d'amuseurs publics. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient Bruno. À l'extérieur du cirque proprement dit, ils ont une scène, un espace réservé aux démonstrations, aux jeux, que sais-je, qui sert à soutirer aux spectateurs leur argent de poche... Bruno anime les planches d'un petit théâtre démontable en contre-plaqué : il lit dans la pensée de ses clients, vous dit le prénom de votre arrière-grand-père, le nombre de dollars en billets que vous avez dans votre portefeuille, ce qui est écrit à l'intérieur d'une enveloppe fermée — des trucs de ce genre.

— Pas grand-chose de neuf là-dedans. Disons qu'il possède l'art de capter l'attention de l'auditoire pour berner son public, selon les vieilles formules des magiciens de foire.

— Peut-être bien qu'il passe pour accomplir des choses pour lesquelles il n'y a pas d'explications rationnelles et que des prestidigitateurs professionnels n'ont pas été capables de reproduire. Mais ce qui nous intéresse le plus est le fait qu'il possède au plus haut degré la mémoire photographique. Présentez-lui deux pages du magazine *Time*. Il les regardera l'espace de deux secondes, vous les rendra, puis vous proposera de vous indiquer où se trouve exactement tel mot du texte désigné par vous : Vous lui dites ensuite que vous désirez savoir quel est le troisième mot qui se trouve dans la troisième ligne de la troisième colonne de la page de droite et s'il vous cite, par exemple, le mot « congrès », vous pouvez parier votre tête que c'est en effet ce mot-là. Il est capable d'accomplir ce prodige dans n'importe quelle langue : il n'a pas besoin de la comprendre.

— Il faudra que je voie ça. À propos, puisqu'il est tellement génial, pourquoi ne se limite-t-il pas à parader exclusivement sur les tréteaux ? Il pourrait certainement gagner une fortune, avec ce talent ; bien plus qu'en risquant sa vie à faire le saut périlleux dans les nuées, au sommet des cintres !

— Peut-être. Je ne sais pas. Selon Smithers, il n'est pas payé au rabais, car il est l'étoile la plus brillante du premier cirque de l'univers. Mais ce ne serait pas pour lui une raison suffisante : il est chef de file d'un trio de trapézistes appelés les « Aigles Aveugles » ; sans lui, les deux autres seraient perdus. Je parie que ces deux-là ne sont pas des « experts mentaux ».

— Je me le demande. Nous ne saurions accepter une sentimentalité et une loyauté excessives dans notre profession.

— Du sentiment, non, de la loyauté envers nous-mêmes, oui, envers les autres, oui aussi, surtout s'il s'agit de vos deux frères cadets !

— C'est donc un trio familial ?

— Je croyais que vous le saviez.

Pilgrim secoua la tête.

— Vous les avez appelé les Aigles Aveugles ? dit-il.

— Ce n'est pas une hyperbole excessive, d'après Smithers. Non, pas quand on les a vus en pleine action. Ils ne sont pas exactement suspendus aux nuées comme vous le supposez, mais ils ne sont pas non plus reliés au sol. Dans l'élan ascendant de leur trapèze, ils se trouvent à une trentaine de mètres au-dessus de la terre ferme. Que vous tombiez de trente mètres ou de trois cents, les chances de vous rompre le cou – sans parler des deux cents os que comprend votre corps – sont sensiblement les mêmes. Surtout si vous êtes aveuglé et que vous ne savez plus ce qui est le haut et le bas.

— Vous voulez me faire croire...

— Ils portent des gants fins de coton noir lorsqu'ils volent d'un trapèze à l'autre. Le public croit que ces gants comportent un système électronique, résultat d'une technique avancée basée sur le principe des pôles négatifs qui attirent les pôles positifs, mais il n'en est rien. Ils ne servent qu'à assurer une adhésion plus sûre à la barre du trapèze, c'est tout. Ils ne disposent d'aucun système de guidage. Leurs cagoules sont absolument opaques, mais ils ne manquent jamais – c'est-à-dire visiblement jamais – leur but, autrement il y aurait actuellement un Aigle Aveugle de moins. Il s'agit d'une certaine forme de perception extra-sensorielle, je suppose. Toujours est-il que, quoi que cela puisse

être, seul Bruno possède ce don : c'est pourquoi il est celui qui saisit la barre.

— Il me faut voir cela. De même que le grand expert mental au travail.

— Aucun problème. – Fawcett consulta sa montre. – Nous pouvons y aller à présent. M^r Wrinfield nous attend-il ?

Pilgrim se contenta de hocher affirmativement la tête. Un coin de la bouche de Fawcett se tordit : il souriait peut-être.

— Allons-y, John, reprit-il. Tous les amateurs de cirque retrouvent habituellement leur âme d'enfant, mais vous ne me paraissez pas bien gai.

— Je ne le suis pas. Il y a des gens de vingt-cinq nationalités différentes qui travaillent dans ce cirque ; au moins huit de ces artistes sont originaires d'Europe centrale ou orientale. Comment pourrais-je savoir que l'un d'eux ne m'aime pas et transporte peut-être dans sa poche une photo de moi ? Ou même qu'il y a une demi-douzaine de ces individus qui possèdent des photos de moi ?

— C'est la rançon de la célébrité. Si vous voulez, vous pouvez vous déguiser.

Fawcett considéra complaisamment son propre uniforme de colonel.

— En lieutenant-colonel, peut-être ?

Ils descendirent vers le quartier sud de Washington à bord d'une voiture officielle, mais banalisée. Pilgrim et Fawcett avaient pris place à l'arrière du véhicule. À côté du chauffeur était assis un personnage grisâtre, anonyme, chauve, portant un imperméable. Son visage ne laissait absolument aucun souvenir. Pilgrim lui adressa la parole :

— Maintenant, n'oubliez pas, Masters, que vous feriez bien de vous assurer que vous serez le premier à monter sur la scène.

— Je serai le premier, monsieur.

— Vous avez choisi votre mot ?

Oui, monsieur : Canada.

La nuit commençait déjà à tomber et, devant eux, à travers un léger voile de bruine, surgissait un bâtiment de forme ovale au dôme élevé, festonné de guirlandes lumineuses multicolores qui clignotaient selon un rythme programmé à l'avance. Fawcett lança un ordre au chauffeur. La limousine s'arrêta et, sans prononcer un mot, tenant à la main un magazine roulé, Masters descendit de voiture et se fondit aussitôt dans la foule. Il semblait avoir été conçu pour se dissoudre

dans les masses humaines. La limousine redémarra et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut atteint un point aussi proche que possible de l'entrée de l'imposant édifice. Pilgrim et Fawcett mirent, pied à terre pour pénétrer à l'intérieur.

Une large allée couverte menait droit au principal hall d'accueil du grand chapiteau – désignation impropre en l'occurrence en ce qui concernait le cirque, car il était passé, le temps des immenses échafaudages de toile, remplacés par des salles de spectacle comportant souvent plus de dix mille places. Un cirque tel que celui-là devait accueillir au moins sept mille spectateurs par soirée pour équilibrer son budget.

À droite de l'allée, on avait un aperçu des coulisses du cirque proprement dit. C'étaient les grands fauves feulant dans leurs cages, les éléphants se balançant sans trêve d'une patte sur l'autre, les chevaux et les poneys, les chimpanzés, un rassemblement de jongleurs occupés à répéter leurs tours d'adresse – un jongleur de classe s'exerce autant dans son art qu'un pianiste de concert dans le sien – et, planant sur le tout, cette odeur reconnaissable entre toutes, inoubliable, du cirque.

À l'arrière-plan de cet espace se trouvaient les bureaux préfabriqués et, au-delà, les baraquements réservés aux artistes. Face à ceux-ci, au point le plus éloigné, discrètement cintrée, comme pour réduire la vue des coulisses aux yeux du public, se trouvait la vaste entrée de la piste. Sur la gauche de l'allée flottaient dans l'atmosphère des bribes de musique. Ce n'était certes pas l'orchestre philharmonique de New York qui se faisait entendre, car les sons rauques, grêles, barrissants, atonaux, constituaient une agression aux tympanes, mais ces harmonies s'accordaient au climat ambiant de champ de foire, et l'on n'eût pu concevoir dans ces lieux une autre sorte de musique. Pilgrim et Fawcett franchirent l'une des nombreuses portes menant vers le public qui assistait au spectacle forain payant. Celui-ci n'accaparait qu'un espace restreint, mais il n'en était que plus important quant à la qualité du spectacle qu'il offrait. Il différait peu de centaines d'autres espaces clos des champs de foire, à part une scène en contre-plaqué s'élevant dans l'un de ses coins. Ce fut de ce côté que, dédaignant toute autre attraction, Pilgrim et Fawcett se dirigèrent.

Au-dessus de la porte était suspendu un panneau indiquant : « Le Grand Devin. » Les deux hommes payèrent chacun leur dollar d'entrée, pénétrèrent dans l'espace clos et restèrent discrètement debout, au dernier rang du public. Discrétion mise à part, il ne restait plus aucun siège libre, il semblait bien que la réputation du Grand Devin déplaçât facilement les foules.

Bruno Wildermann se tenait sur la petite scène. À peine un peu plus grand et plus large d'épaules que la moyenne, il n'avait rien d'un personnage impressionnant, ce qui était dû peut-être au fait qu'il se trouvait enveloppé de la tête aux pieds dans une volumineuse robe de mandarin chinois, de couleur vive, aux longues manches bouffantes. Son visage au nez aquilin, légèrement basané, couronné par une longue chevelure noire, semblait fort intelligent, mais c'était une tête plus sympathique que remarquable, sur laquelle les gens ne devaient pas se retourner dans la rue.

— Voyez ces manches, dit Pilgrim à mi-voix. On pourrait y dissimuler tout un clavier !

Pourtant, Bruno n'était guère tenté de se livrer à des tours de passe-passe. Il se bornait strictement à remplir le rôle de devin qui lui était attribué par la publicité. Sa voix était grave, bien timbrée, marquée d'un léger accent étranger, si peu prononcé qu'il était difficile d'en préciser l'origine.

Il demanda à l'une des spectatrices de penser à un objet et de confier son choix à l'oreille de sa voisine. Sans la moindre hésitation, Bruno cita l'objet en question, qui fut reconnu comme celui qui avait été choisi.

— C'est un coup monté, murmura Pilgrim.

Bruno demanda trois volontaires qui accepteraient de venir sur la scène. Après quelques instants d'hésitation, trois femmes se décidèrent. Bruno les fit asseoir toutes trois à une table, leur remit à chacune une feuille de papier et une enveloppe, puis leur demanda d'écrire un mot ou de dessiner un objet symbolique très courant et de glisser la feuille de papier dans l'enveloppe. Elles s'exécutèrent tandis que Bruno, leur tournant le dos, se tenait face au public. Lorsqu'elles eurent terminé, il se retourna et examina les trois enveloppes posées sur la table, en gardant les mains croisées dans son dos. Au bout de quelques secondes, il annonça :

— La première enveloppe contient une svastika, la seconde un point d'interrogation, la troisième un carré traversé par deux diagonales. Voulez-vous montrer les feuilles au public, s'il vous plaît ?

Les trois femmes ouvrirent les enveloppes et présentèrent leur contenu. Il s'agissait bien d'une svastika, d'un point d'interrogation et d'un carré coupé de deux diagonales.

Fawcett se pencha vers Pilgrim :

— Trois « coups montés » à la fois ?

Pilgrim garda le silence, l'air songeur.

— Il a pu venir à l'esprit de certains d'entre vous que je pourrais avoir des complices dans le public, reprit Bruno. Vous ne pouvez cependant pas être tous mes complices à la fois, car vous ne vous donneriez pas la peine de venir me voir, même si je pouvais vous payer tous ce dont je suis incapable. Cette expérience devrait effacer tous les doutes.

— Il saisit sur la table un avion en papier et ajouta : — Je vais lancer cet avion parmi vous, et bien que je puisse faire beaucoup de choses, je ne saurais contrôler le vol de ce morceau de papier, exploit dont personne n'a jamais été capable ! Peut-être la personne sur laquelle il tombera voudra-t-elle bien monter sur la scène.

Il lança l'avion dans le public. Celui-ci plana puis piqua de la façon imprévisible de tous les avions de papier et termina son vol en heurtant la tête d'un spectateur âgé d'une vingtaine d'années. Un peu hésitant, celui-ci se leva, de son fauteuil et monta sur la scène. Bruno lui adressa un sourire engageant et lui remit une feuille de papier et une enveloppe semblable à celles qu'il avait données aux trois spectatrices précédentes.

— Ce que je vous demanderai de faire est simple, expliqua-t-il. Vous allez écrire trois chiffres et mettre la feuille dans l'enveloppe.

Le jeune homme obéit tandis que Bruno lui tournait le dos. Lorsque la feuille de papier se trouva dans l'enveloppe, Bruno se retourna mais ne jeta pas un regard sur le papier et évita plus encore de le toucher. Il se contenta de dire :

— Additionnez ces trois chiffres et dites-moi quel est le total.

— Vingt.

— Vous avez tracé les chiffres sept, sept et six !

Le jeune homme sortit la feuille de papier de son enveloppe et l'éleva en l'air face au public qui put constater que les chiffres inscrits étaient bien sept, sept et six.

Fawcett jeta un regard en coin à Pilgrim, dont l'expression était de plus en plus songeuse. Évidemment, si Bruno ne jouait pas franc jeu, il était soit un magicien consommé, soit un personnage extraordinairement retors.

Bruno annonça ensuite son exploit le plus difficile : celui qui démontrait ses capacités de mémoire visuelle, qui consistait à localiser et à reconnaître n'importe quel mot sur n'importe quelle page de n'importe quel magazine, écrit en n'importe quelle langue.

Ne voulant rien laisser au hasard ou à l'impétuosité d'un enthousiaste qui aurait voulu le devancer, Masters se trouva sur la

scène avant même que Bruno eût fini son explication.

Avec un léger haussement amusé des sourcils, Bruno prit le magazine déployé que Masters lui tendait, y jeta un bref regard, le lui rendit et considéra son interlocuteur d'un air interrogateur.

— Dernière page, deuxième colonne, dit Masters. Permettez-moi de m'en assurer à présent... septième ligne, le mot du milieu... – et il regarda Bruno avec un demi-sourire d'attente triomphante.

— Canada ! lança Bruno.

Le demi-sourire disparut instantanément. Les traits anonymes de Masters parurent s'affaïssir, puis il haussa les épaules franchement incrédule, et tourna les talons.

— Il me semble difficilement croyable que Bruno puisse être en cheville avec Masters, dit Fawcett à Pilgrim, alors que les deux hommes gagnaient la sortie. En êtes-vous convaincu ?

— Oui.

— Quand est-ce que la prochaine séance du cirque commence ?

— Dans une demi-heure.

— Allons le voir sur la corde raide ou dans l'un de ses autres numéros. S'il s'y montre seulement moitié aussi bien, il est notre homme !

L'immense hall abritant les trois pistes circulaires était bondé. L'atmosphère y retentissait des harmonies d'un bon orchestre jouant une assez agréable musique qui exaltait l'excitation et l'attente passionnée de centaines d'enfants qui se trouvaient transportés dans un monde féérique – presque aussi enthousiastes que l'étaient leurs grands-parents. Tout scintillait. Il ne s'agissait pourtant pas d'un faux clinquant de paillettes, mais d'un décor d'arrière-plan absolument dans le style de ce que doit être un cirque véritable. Exception faite des pistes couvertes d'un sable fauve, un arc-en-ciel de couleurs éblouissantes captivait le regard plus encore que la musique n'enchantait l'ouïe. Effectuant des tours de piste, de jolies filles magnifiquement vêtues montaient des éléphants caparaçonnés avec une somptuosité mirobolante, et si le créateur du spectacle avait pu omettre la moindre nuance du spectre lumineux, l'œil ne pouvait le déceler. Sur les pistes elles-mêmes, des clowns, des pierrots rivalisaient dans le grotesque de leurs attitudes cocasses et le ridicule de leurs costumes, tandis que les uns comme les autres étaient en concurrence avec les acrobates et la parade imposante des danseurs montés sur des échasses. Le public était fasciné par ce spectacle, non sans éprouver une certaine impatience à sa vue, car si superbe fut-il, il

n'était qu'un prélude à ce qu'il attendait. Il n'est pas d'autre atmosphère au monde comparable à celle qui règne sous le grand chapiteau tout juste avant que ne commence le spectacle.

Fawcett et Pilgrim se trouvaient assis côte à côte dans des fauteuils d'où ils jouissaient d'une excellente vue, étant placés presque face au centre de la piste principale.

— Lequel est Wrinfild ? demanda Fawcett.

Discrètement, Pilgrim lui indiqua un homme assis deux fauteuils plus loin, dans la même rangée qu'eux. Vêtu d'un costume bleu foncé impeccable auquel s'accordaient sa cravate et sa chemise blanche, il avait un visage émacié, pensif, presque un visage d'érudit. Sa chevelure grise était soigneusement divisée par une raie médiane, et il portait des lunettes à verres épais.

— C'est ça, Wrinfild ? – Pilgrim répondit par un signe de tête. – Il m'a plutôt l'air d'un professeur d'université.

— Je crois qu'il l'a été. Il enseignait l'économie politique. Être le patron d'un cirque moderne ne constitue pas précisément une sinécure. C'est de la grande industrie, et il faut être intelligent pour pouvoir s'acquitter de cette tâche. Tesco Wrinfild est un homme particulièrement intelligent.

— Peut-être l'est-il trop. Avec un nom pareil et un travail comme celui-là, cela donnera...

— C'est un Américain de la cinquième génération.

Le dernier des éléphants quittait la piste. Alors, accompagné des accents cuivrés des trompettes et des accords amplifiés de l'orchestre, un chariot doré tiré par deux étalons magnifiquement harnachés, lancés au grand galop, surgit dans l'arène, suivi d'une douzaine de cavaliers. De temps à autre, ces cavaliers reprenaient contact avec leurs montures, mais la plupart du temps ils exécutaient une série d'acrobaties aussi ébahissantes qu'évidemment, suicidaires. La foule hurlait, jubilait, applaudissait. Le spectacle du cirque commençait.

La représentation qui suivit fit plus que justifier l'affirmation selon laquelle ce cirque n'avait pas d'égal. Elle était superbement conçue et extraordinairement réalisée et, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, parmi les numéros présentés figuraient certains des meilleurs du monde : Heinrich Neubauer, un dompteur incomparable, exerçant un pouvoir mystérieux sur une douzaine de lions nubiens fort inquiétants ; son seul rival, Malthius, qui dressait le même nombre de tigres du Bengale, tout aussi déplaisants, comme s'il s'agissait d'agneaux ; Carraciola, qui n'éprouvait aucune difficulté à imposer à ses chimpanzés une expression beaucoup plus intelligente que la

sienne propre ; Kan Dahn, considéré comme l'homme le plus fort du monde, ce qu'il était sans doute, si l'on en jugeait par la prouesse qu'il exécutait sur la corde raide et le trapèze, soutenant d'une main une grappe de jolies filles dévotieusement cramponnées à sa personne sans qu'il parût encombré par leur présence ; Lennie Loran, la danseuse de corde, qui eût convaincu n'importe quel agent d'assurances de la sécurité de son saut périlleux ; Ron Roebuck, capable, d'exécuter à l'aide d'un lasso des tours de force dont un cow-boy de rodéo n'eût pas osé rêver ; Manuelo un lanceur de couteaux, qui éteignait une cigarette allumée à une distance de huit mètres ; les Duryan, une équipe d'acrobates hongrois, à la vue desquels le public hochait la tête, fasciné, et une douzaine d'autres numéros allant des ballerines volant d'un trapèze à l'autre à un groupe d'artistes gravissant de hautes échelles à l'extrémité desquelles ils se balançaient sans aucun support, tout en se lançant des massues indiennes.

— Pas mal, pas mal du tout, dit Pilgrim d'un air condescendant, au bout d'une heure. Je suppose que voilà venu le clou du spectacle...

Les lumières perdirent progressivement de leur intensité ; l'orchestre joua des airs de circonstance, dramatiques – quelque peu funèbres même – puis l'éclairage se fit à nouveau plus vif. Très haut, sur la plate-forme des trapèzes éclairée par une demi-douzaine de projecteurs de couleur, se trouvaient trois hommes revêtus de maillots couverts de sequins étincelants. Au milieu, se tenait Bruno. Débarrassé de sa robe de mandarin, il avait l'air à présent singulièrement imposant avec ses épaules larges, ses muscles durs et épais, enfin il était bien l'athlète complet, phénoménal, dont il avait la réputation. Ses deux frères paraissaient légèrement plus minces que lui. Tous trois avaient les yeux bandés.

La musique se tut et le public regarda en silence les trois hommes passer une cagoule par-dessus le bandeau qui leur couvrait déjà les yeux.

— À tout prendre, j'aime autant me trouver ici, en bas, dit Pilgrim.

— Nous sommes deux à penser de même, murmura Fawcett. Je crois que je vais éviter de les regarder.

Ils levèrent cependant les yeux lorsque les Aigles Aveugles se livrèrent à leurs évolutions aériennes d'autant plus incroyables qu'en dehors des roulements occasionnels de la batterie de l'orchestre, ils n'avaient aucun moyen de savoir où se trouvaient leurs partenaires pour synchroniser leurs évolutions dans la nuit. Pourtant, pas une seule fois leurs mains ne manquèrent de saisir solidement et sûrement d'autres mains tendues vers eux. Pas une seule fois deux mains tendues ne donnèrent l'impression même vague qu'elles allaient

manquer de saisir un trapèze se balançant en silence. Le numéro dura en tout quatre minutes interminables et, à la fin, se prolongea un silence oppressé. Puis les lumières baissèrent, une seconde fois et presque toute l'assistance se trouva debout, applaudissant, acclamant, sifflant.

— Savez-vous quelque chose au sujet de ses deux frères ? demanda Pilgrim.

— Tout ce que je sais d'eux, c'est qu'ils s'appellent Vladimir et Yoffe. Peu importe, de toute façon, puisque nous n'avons besoin que d'une personne pour faire le travail.

— Exact. D'après vous, Bruno est-il suffisamment motivé ?

— J'en suis convaincu, d'après l'enquête à laquelle je me suis livré sur son compte, lors de mon avant-dernier séjour en Europe de l'Est. Je n'ai pas pu recueillir beaucoup de renseignements, mais suffisamment cependant, je crois. Ils étaient sept dans la famille à travailler dans le cirque – le père et la mère étant plus ou moins à la retraite – mais seuls ces trois-là ont réussi à s'échapper et à franchir la frontière lorsque la police secrète a fait irruption dans le cirque, pour une raison que j'ignore encore. Il y a six à sept ans de cela. La femme de Bruno est morte, c'est certain, il y a des témoins qui pourront s'en porter garants... C'est-à-dire qu'ils pourraient s'en porter garants s'ils vivaient dans une autre partie du monde que celle-là. Il a été marié quinze jours. On ignore ce qui est arrivé à son plus jeune frère, à son père, à sa mère. Personne ne le sait. Ils ont disparu, c'est tout.

— En même temps qu'un million d'autres individus. C'est l'homme qu'il nous faut, d'accord. M^r Wrinfield accepte de jouer le jeu... Et Bruno ?

— Il le jouera aussi. – Fawcett se montrait confiant. Puis il eut à nouveau l'air préoccupé : – Ce serait souhaitable, après toutes les difficultés que vous avez eues, ces dernières semaines.

L'intensité des lumières augmenta à nouveau. Les Aigles Aveugles se trouvaient à présent sur une plate-forme soutenue par un câble d'acier, à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Le câble lui-même était tendu jusqu'à une seconde plate-forme placée à l'autre extrémité de la piste centrale. Les deux autres pistes étaient vides et il n'y avait pas d'autres artistes visibles, à l'exception d'un seul qui se trouvait à terre. Aucune musique ne se faisait entendre et l'assistance observait un silence absolu.

Bruno enfourcha une bicyclette. En travers de ses épaules, maintenu par des courroies, il portait un joug en bois tandis que l'un de ses frères tenait une perche d'acier de près de quatre mètres de

long. Bruno fit avancer tout droit sa bicyclette jusqu'à ce que la roue avant se trouvât bien en dehors de la plate-forme, puis il attendit que son frère eût placé la perche dans une rainure ménagée en travers du joug. Lorsque Bruno se mit en mouvement, les précis sur les pédales, ses frères s'agrippèrent à la perche, se penchèrent en avant dans un même mouvement parfaitement réglé et se projetèrent eux-mêmes hors de la plate-forme et, avec un synchronisme parfait, se trouvèrent suspendus de toute la longueur de leurs bras. Le câble se balançait fortement, mais Bruno ne broncha pas. Il s'éloignait en pédalant, lentement mais régulièrement.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, équilibré en partie par lui-même mais surtout par la coordination des mouvements de ses frères, Bruno fit rebrousser chemin à sa bicyclette, puis la fit avancer de nouveau sur le câble tandis que Vladimir et Yoffe exécutaient une série d'acrobaties aussi compliquées que parfaitement réglées. À un certain moment, alors que Bruno restait parfaitement immobile pendant plusieurs secondes de suite, ses deux frères, évoluant avec le même synchronisme exemplaire, augmentèrent graduellement leur oscillation pendulaire, jusqu'à exécuter un rétablissement sur le câble. Un silence extraordinaire continuait à régner dans le public, témoignage de respect qui ne saluait pas seulement ce tour de force : exactement au-dessous des acrobates se trouvaient le dompteur Neubauer et ses douze lions nubiens. Chacun des fauves levait en l'air un regard avide.

À la fin du numéro, le silence fit place à un long soupir de soulagement collectif. Puis les spectateurs, debout, adressèrent aux trois artistes une nouvelle ovation aussi cordiale et prolongée que la précédente.

— Ça me suffit, dit Pilgrim, d'ailleurs, mes nerfs ne pourraient en supporter davantage. Wrinfild va me suivre : s'il vous frôle au passage en regagnant sa place, cela signifiera que Bruno est prêt à discuter la question. Dans ce cas, vous devrez emboîter le pas à Wrinfild, à distance respectueuse, à la fin du spectacle.

Sans un geste, sans le moindre regard superflu, Pilgrim se leva et s'en fut. Presque aussitôt, Wrinfild fit de même.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes s'étaient enfermés dans l'un des bureaux de Wrinfild, assez superbement installé pour réaliser le rêve de toute secrétaire, mais où l'on pouvait tout de même se sentir à l'étroit. Wrinfild disposait d'un bureau beaucoup plus vaste – mais moins fonctionnel – où se déployait habituellement la plus grande partie de ses activités, mais il était situé contre la piste et ne comportait pas de bar comme celui-ci. Comme Wrinfild interdisait

l'usage de l'alcool à l'ensemble du personnel du cirque, il étendait cet interdit à lui-même.

Ce bureau n'était qu'une petite fraction d'un tout magnifiquement organisé qui constituait les installations servant au logement du personnel. Toute personne travaillant dans le cirque, de Wrinfield au moindre employé, logeait et dormait à bord de ce train, à part quelques indépendants invétérés qui persistaient à traîner leurs caravanes à travers les vastes espaces des États-Unis et du Canada. Pendant les tournées, le convoi transportait également l'ensemble de la ménagerie ; en queue du convoi, juste avant le wagon-frein, se trouvaient quatre énormes wagons-plats chargés de tout l'équipement lourd, des tracteurs aux grues, nécessaires aux transbordements. Toutes les opérations de chargement et de déchargement étaient exécutées avec célérité, car, dans tous les domaines, elles dépendaient d'un petit miracle d'invention, de planification méticuleuse, d'utilisation du moindre espace. Le convoi lui-même était un monstre mesurant plus de huit cents mètres de long.

Pilgrim accepta un verre et dit :

— Bruno est l'homme qu'il me faut. Croyez-vous qu'il acceptera ? Sinon nous ferions aussi bien d'annuler votre tournée en Europe.

— Il viendra, et ce pour trois raisons. – La manière de s'exprimer de Wrinfield reflétait bien sa personne : délicate, précise, avec des mots choisis. – Ainsi que vous l'avez vu, cet homme ignore la peur. Comme tous les Américains récemment naturalisés... d'accord, d'accord, il l'est depuis plus de cinq ans, mais c'est comme si c'était hier... son patriotisme à l'égard de son pays d'adoption fait paraître le nôtre quelque peu usé... Troisièmement, il s'est promis de régler ses comptes avec son ancienne patrie.

— Vous pouvez le mettre au courant dès maintenant ?

— Dès maintenant. Ensuite, nous aurons une conversation avec vous, n'est-ce pas ?

— Je suis la dernière personne à laquelle vous devez parler. Autant pour votre sécurité que pour la mienne, il convient que l'on vous voie avec moi aussi peu que possible. Et ne vous approchez pas à moins d'un kilomètre de mon bureau. Nous avons tout un bataillon d'agents étrangers qui passent leur temps à se prélasser au soleil et dont l'unique occupation consiste à surveiller sans arrêt la porte de notre maison. Le colonel Fawcett – c'était le personnage en uniforme qui était assis à côté de moi – est le chef de notre secteur opérationnel d'Europe orientale. Il en sait beaucoup plus que moi à ce sujet.

— Je ne savais pas que vous comptiez du personnel en uniforme

dans votre organisation, M^r Pilgrim.

— Il n'en est rien. Ce n'est que son déguisement. Il le porte si souvent qu'il est plus rapidement reconnaissable dans ce costume que dans ses vêtements civils. Aussi presque tout le monde l'appelle « le Colonel ». Mais gardez-vous de le sous-estimer.

Fawcett attendit jusqu'à la fin du spectacle et, consciencieusement, applaudit, puis se détourna et s'en fut sans un regard vers Wrinfild. Celui-ci lui avait déjà transmis le signal attendu. Fawcett quitta le cirque et se fraya un chemin dans l'obscurité, sous la pluie battante, marchant lentement, afin que Wrinfild ne puisse le perdre de vue. Il atteignit enfin la grande limousine sombre dans laquelle il était arrivé avec Pilgrim et prit place sur la banquette arrière. Une silhouette obscure se tenait dans un coin, le visage aussi noyé dans l'ombre que possible.

— Hello ! lança Fawcett. Je m'appelle Fawcett. J'espère que personne ne vous a vu venir ?

— Non, monsieur, personne, répondit le chauffeur. J'ai exercé une surveillance serrée. — Il jeta un regard à travers la vitre éclaboussée de pluie. — D'ailleurs, ce n'est pas la nuit rêvée pour se préoccuper des affaires d'autrui.

— En effet. — Fawcett se tourna vers la silhouette sombre : — Heureux de vous rencontrer... — Il soupira :

— J'ai à vous faire des excuses pour ces façons de procéder, qui peuvent vous sembler passablement théâtrales... mais je crains qu'il ne soit trop tard à présent. Nous avons çà dans la peau, voyez-vous. Nous attendons un de vos amis... Ah ! le voici qui arrive !

Il ouvrit la portière et Wrinfild pénétra à l'intérieur de la voiture. Si peu que l'on pût voir son visage, celui-ci ne rayonnait pas d'un enchantement sans réserve.

— Poynton Street, Barker, dit Fawcett.

Barker acquiesça d'un hochement de tête et démarra. Personne ne dit mot. Wrinfild, qui n'arborait pas une expression follement gaie, ne cessait de se retourner pour regarder par la lunette arrière, puis il dit enfin :

— Je crois que nous sommes suivis.

— J'espère que vous avez raison, répliqua Fawcett. Sinon le chauffeur de cette voiture peut aller chercher un autre job dès demain ! Le véhicule qui nous suit est précisément chargé de s'assurer qu'aucune voiture ne nous suit. Vous me suivez, n'est-ce pas ?

— Je comprends.

Au ton de sa voix, on pouvait se demander si Wrinfild avait vraiment compris. L'angoisse le gagnait de plus en plus alors que la limousine pénétrait dans une partie de la ville fort proche des bas quartiers, puis s'engageait dans une rue chichement éclairée et longeait un bloc d'immeubles assez sordides.

— Ce n'est pas un des quartiers les plus agréables de la ville... dit-il d'une voix pensive. Et ça, ça m'a l'air d'une maison mal famée.

— C'est, en effet, une maison mal famée, confirma Fawcett. Nous en sommes propriétaires. Ce sont des endroits bien commodes, ces bordels ; qui donc, par exemple, oserait imaginer que Tesco Wrinfild pourrait franchir le seuil d'un lieu pareil ? Venez, entrons.

II

Pour un endroit aussi insalubre, dans un quartier aussi malsain, le salon était étonnamment confortable, bien que la personne qui l'avait meublé semblât avoir fait une cristallisation sur la teinte feuille morte : car le sofa, les fauteuils, le tapis et les lourds et discrets rideaux étaient de cette même couleur, à quelques nuances près. Un feu de charbon sans fumée faisait de son mieux pour rougeoyer gaiement dans la cheminée. Wrinfild et Bruno occupaient chacun un fauteuil ; Fawcett présidait, accoudé à un bar roulant.

Bruno déclara posément :

— Expliquez-moi encore, je vous prie, ce qu'il en est de cette antimatière, si c'est bien ainsi que ça s'appelle ?

— Je redoutais un peu cette question de votre part, soupira Fawcett. Je sais que j'ai fait un exposé juste la première fois, parce que j'avais appris par cœur ce que je devais dire et que je répétais ma leçon à la manière d'un perroquet. Il le fallait bien, car je ne sais pas vraiment ce dont il s'agit, sinon d'une façon très générale. – Fawcett offrit des boissons, un soda pour Bruno, et se gratta le menton. – *Je vais essayer de simplifier, cette fois-ci. Ainsi, je serai peut-être en mesure de comprendre un peu mieux ce dont je parle.*

« Nous savons que la matière est faite d'atomes. Il entre une certaine quantité d'éléments dans leur composition. Les scientifiques semblent de plus en plus déconcertés par la complexité des atomes, qui ne cesse de croître, à mesure que progressent leurs recherches. Mais, en ce qui concerne nos esprits simples, il convient de retenir les deux éléments constituant la base de l'atome : les électrons et les protons. Sur notre planète – dans l'univers, autant qu'on sache – les électrons sont invariablement négatifs et les protons positifs. Malheureusement, la vie devient extrêmement compliquée pour nos scientifiques et nos astronomes ; par exemple, on a découvert cette année seulement qu'il existe des particules faites de Dieu sait quoi, qui se déplacent à la vitesse maintes fois multipliée de la lumière, ce qui est une conception fort décourageante pour la majorité des savants – disons cent pour cent – qui croit que rien ne peut se déplacer plus rapidement que la lumière. Tout ceci entre parenthèses.

« Il y a quelque temps de cela, deux astronomes, Dicke et Anderson, firent une découverte inopportune, basée sur des calculs

théoriques, selon laquelle il doit exister des électrons positifs. À présent, l'existence de ces électrons est universellement admise et on leur a donné le nom de positons. Puis, pour compliquer encore mieux les choses, on découvrit – cela s'est passé à Berkeley – l'existence d'antiprotons, de nouveau électriquement opposés à nos protons. Une combinaison de positons et d'antiprotons engendrerait ce que l'on nomme l'antimatière. La réalité de l'existence de l'antimatière n'est contestée par aucun scientifique sérieux.

« Pas plus que l'on ne discute le fait que si un électron et un positon, ou un proton et un antiproton, se rencontraient, l'effet en serait désastreux. Ils s'annihileraient l'un l'autre, dégageant des rayons gamma mortels et provoquant par ce processus un cataclysme local, une explosion d'une chaleur si intense que toute vie dans un espace de dizaines ou de centaines de kilomètres carrés serait instantanément anéantie. Les scientifiques sont d'accord à ce sujet. On estime que, si seulement deux grammes d'antimatière heurtaient notre planète du côté se trouvant face au soleil, le résultat en serait que la terre se verrait projetée, tournoyante, toute forme de vie détruite sur sa surface, dans l'orbite gravitationnelle du soleil. Si tant était qu'elle n'eût pas été immédiatement désintégrée au contact de ces deux grammes d'antimatière.

Réjouissante perspective, fit remarquer Wrinfild. – Il ne semblait nullement convaincu. – Ne m'en veuillez pas, mais voilà qui m'a tout l'air de la plus folle spéculation du domaine de la science-fiction que l'on m'ait jamais exposée !

— À moi aussi, répliqua Fawcett. Mais je dois admettre ce que l'on m'a dit. Quoi qu'il en soit, je commence à le croire.

— Écoutez donc : nous n'avons aucun échantillon de cette antimatière sur notre terre ?

— À cause de la déplaisante propension de l'antimatière à anéantir tout ce avec quoi elle entre en contact. C'est évident, il me semble.

— Alors, d'où vient cette antimatière ?

— Comment diable le saurais-je ? – Fawcett n'avait pas l'intention de faire preuve de mauvaise humeur, il lui déplaisait seulement de patauger dans les eaux ténébreuses de l'inconnaissable. – Nous supposons que notre univers est le seul, mais comment nous en assurer ? Peut-être existe-t-il un autre univers au-delà du nôtre ; peut-être beaucoup d'autres... Il semble, d'après les dernières révélations scientifiques, que si de tels mondes existent, il n'y a pas de raison pour que l'un d'eux ou plusieurs ne soient faits d'antimatière. – Fawcett s'interrompt quelques secondes puis reprit, sur un ton mélancolique : – Je pense que dans le cas où des êtres intelligents les habiteraient,

ceux-ci considéreraient notre monde comme composé d'antimatière. Bien sûr, il se pourrait que quelque substance grossière ait été projetée lors de la création de notre propre univers. Qui le dira ?

— En fait, tout cela ne repose que sur des spéculations, intervint Bruno. Ce ne sont que des hypothèses, des calculs théoriques, rien de plus. Il n'existe pas de preuves mon colonel.

— Nous pensons justement qu'il en existe. — Fawcett sourit. — Excusez ce « nous ». Ce qui aurait pu être, en ce qui concerne la vie humaine, un désastre de première grandeur, a eu lieu dans une région heureusement déserte de la Sibérie septentrionale, en 1908. Lorsque les savants russes y vinrent pour faire une enquête sur les lieux — près de vingt ans après l'évènement — ils découvrirent une région de plus de cent kilomètres carrés où les arbres avaient été détruits par l'effet de la chaleur : non pas par le feu, mais par une crémation instantanée qui, en beaucoup de cas, causa la pétrification des arbres restés debout. Si ce phénomène extraordinaire avait eu lieu... disons à New York ou à Londres, ces villes se seraient métamorphosées en nécropoles carbonisées.

— Des preuves, dit Bruno. Nous parlions de preuves, mon colonel.

— Des preuves, en voilà. Tout dommage causé à la Terre par l'impact de corps célestes a été dû sans exception à la chute de météores. Or il n'y avait pas trace de météore ayant pu causer cet holocauste sibérien et nulle trace au sol où le météore aurait dû se heurter. Lorsque des météores s'écrasèrent dans l'Arizona et en Afrique du Sud, ils y laissèrent d'énormes cratères ouverts dans le sol. La version actuellement admise — et qui s'impose certainement — est que la Sibérie fut heurtée par une particule d'antimatière correspondant à une masse de l'ordre du cent millionième de gramme.

Il y eut un lourd silence, puis Wrinfild reprit :

— Bien, nous avons déjà épuisé ce sujet ; la seconde explication éclairait un peu la question, mais pas beaucoup. Alors ?

— Il y a douze ans de cela, on se posa la question suivante dans le monde des scientifiques : les Russes avaient-ils ou non découvert le secret de l'antimatière ? Mais on repoussa aussitôt cette idée. On considéra en effet que, à cause du caractère destructeur à cent pour cent de l'antimatière par rapport à ce qui entre en contact avec elle, la création, l'accumulation, l'emploi de celle-ci étaient imprévisibles... Étaient impossibles. Mais si c'était devenu possible, ou sur le point de l'être ? La nation qui détiendrait ce secret aurait le monde à sa merci. En comparaison, les armes nucléaires ne seraient que des jouets inoffensifs !

Pendant une longue minute, nul ne parla. Ce fut Wrinfild qui rompit le silence :

— Vous ne parleriez pas de la sorte si vous n'aviez des raisons de croire que de telles armes existent ou pourraient exister, dit-il.

— J'ai en effet des raisons de le croire. Cette éventualité obsède les services de renseignements de tout le monde moderne depuis quelques années.

— Évidemment, si ce secret était entre nos mains, vous ne nous raconteriez pas tout ceci.

— Évidemment.

— Ne serait-il pas détenu par un pays tel que la Grande-Bretagne ?

— Cela ne nous donnerait aucun motif d'inquiétude.

— Parce que si jamais les choses se gâtaient, les Britanniques seraient nos alliés, pleinement responsables ?

— Je ne pourrais mieux dire.

— Alors ce secret dépend, s'il existe quelque part, d'un pays qui, si les choses se gâtaient, ne serait ni notre allié ni pleinement responsable ?

— Précisément.

Fawcett se rappela que Pilgrim l'avait mis en garde de sous-estimer l'intelligence de Wrinfild. Celui-ci reprit lentement :

— Pilgrim et moi-même, nous nous sommes déjà mis d'accord sur des arrangements provisoires, précédant des accords préliminaires. Vous devez être au courant, mais il ne m'a jamais dit rien de tel.

— Ce n'était pas le bon moment.

— Ainsi l'heure est propice aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ou jamais.

— Bien entendu, vous désirez vous emparer du secret, de la « formule » ?

Fawcett commençait à réviser l'opinion qu'il s'était faite de l'intelligence de Wrinfild.

— Qu'en pensez-vous ? se contenta-t-il de demander.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que notre pays est plus chargé de responsabilités que d'autres ?

— Je ne suis qu'un fonctionnaire au service du gouvernement des États-Unis. Je n'ai pas à rechercher le pourquoi des choses.

Il ne vous aura pas échappé que ce que vous venez de dire fut précisément le raisonnement adopté par la Gestapo et les SS pendant la Seconde Guerre mondiale ou depuis par le KGB ?

— Cela ne m'a pas échappé. Mais je ne pense pas que cette analogie soit bien exacte. Les États-Unis ne désirent pas vraiment un pouvoir accru, c'est-à-dire un pouvoir armé. Vous n'avez pas besoin que je vous dise que nous disposons déjà d'une capacité de destruction supérieure. Pouvez-vous imaginer ce qui arriverait si ce secret tombait entre les mains de... disons du chef passablement lunatique de quelque nouvelle république d'Afrique centrale ? Nous pensons seulement que nous sommes plus conscients que la plupart des nations de certaines responsabilités.

— Il nous faut bien espérer qu'il en est ainsi.

Fawcett essaya de dissimuler un long soupir de soulagement :

— Cela signifie que vous marchez !

— Je marche. Il y a un instant, vous disiez que le moment était venu de me mettre au courant. Pourquoi ?

— J'espère que j'avais raison de penser que je voyais juste.

— Et moi mon colonel ?, s'informa Bruno. Qu'attendez-vous de moi ?

Il y avait des moments où Fawcett était conscient qu'il y avait peu à gagner à tourner autour du pot.

— Vous allez nous l'obtenir, répondit-il.

— Vous voulez dire qu'il faudrait le voler ? dit-il lentement.

— Non le voler, mais vous en emparer. Diriez-vous que c'est voler que d'ôter un fusil des mains d'un fou ?

— Mais, pourquoi moi ?

— Parce que vous avez des dons uniques. Je ne peux pas m'expliquer longuement au sujet de l'usage que nous vous proposerions de faire de ces dons avant d'avoir reçu moi-même une réponse de votre part. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes certains, sérieusement, qu'il n'existe qu'une seule formule, qu'un seul homme possède cette formule et est capable de la reproduire. Nous savons où se trouvent l'homme et la formule.

— Où ?

Fawcett n'hésita pas :

— À Crau.

Bruno ne réagit pas du tout de la manière à laquelle s'attendait

Fawcett. Sa voix, lorsqu'il parla, était aussi dénuée d'expression que son visage. Il répéta d'un organe sans timbre le mot : « Crau ».

— Oui, Crau. Votre ville natale, dans le pays qui fut votre première patrie.

Bruno ne répondit pas immédiatement. Il regagna son fauteuil, s'y assit. Il resta muet l'espace d'une bonne minute, puis il dit :

— Si j'accepte, comment arriverai-je jusque-là ? en passant illégalement la frontière ? Ou parachuté ?

Fawcett fit un effort héroïque et couronné de succès pour dissimuler son exultation. Wrinfild et Bruno. Il s'était emparé de l'un comme de l'autre en quelques minutes... Il expliqua sur le ton le plus naturel du monde :

— Rien d'aussi dramatique. Vous suivrez simplement le cirque.

En cet instant, Bruno parut manquer de mots pour s'exprimer, aussi Wrinfild prit-il la parole :

— C'est absolument vrai, Bruno, nous... c'est-à-dire, j'ai accepté de coopérer avec le gouvernement dans l'exécution de ce projet. Non pas que j'aie eu davantage l'idée, avant cet instant, du but exactement poursuivi. Nous allons faire une courte tournée en Europe, surtout en Europe de l'Est. Les démarches sont déjà très avancées. C'est tout à fait naturel. Ils nous envoient des numéros de cirque, des danseurs, des chanteurs, nous ne faisons que leur rendre la pareille.

— Le cirque en entier ?

— Non, ce serait impossible. Seulement le « dessus du panier », dirons-nous. — Wrinfild sourit faiblement. — Cela nous a paru le meilleur moyen de vous y inclure.

— Et si je refuse ?

— Nous annulerons simplement la tournée.

Bruno se tourna vers Fawcett :

— M^r Wrinfild y perdrait des sommes énormes. Cela pourrait coûter des millions de dollars à votre gouvernement.

— *Notre* gouvernement. Nous serions prêts à payer un milliard de dollars pour assurer cette tournée.

Le regard de Bruno alla de Fawcett à Wrinfild, puis revint à Fawcett.

— Je pars, déclara-t-il d'un ton abrupt.

— Splendide ! s'écria Fawcett. Je vous remercie. Votre patrie vous remercie. Les détails...

— Je n'ai pas besoin des remerciements de ma patrie.

Si ces paroles pouvaient paraître énigmatiques, elles n'étaient nullement offensantes.

Fawcett, légèrement déconcerté, réfléchit un instant à la signification voilée de cette dernière remarque, puis il décida de ne plus y penser et répliqua :

— Comme vous voudrez. Les détails, ainsi que j'allais vous le dire, peuvent attendre. M^r Wrinfild, est-ce que M^r Pilgrim vous a dit que nous vous serions reconnaissants si vous emmeniez deux personnes de plus lorsque vous partirez en voyage ?

— Non, il ne m'en a rien dit. — Wrinfild paraissait quelque peu vexé. — Il est d'ailleurs à remarquer qu'il est beaucoup de choses dont M^r Pilgrim ne m'informe pas.

— M^r Pilgrim sait ce qu'il fait. — À présent qu'il les avait tous deux en son pouvoir, Fawcett ôtait ses gants de velours, mais restait poli et d'une parfaite courtoisie. — Il n'y a pas de raison de s'encombrer de détails inutiles avant de nous être assurés de vos deux collaborations, messieurs. Les deux personnes en question sont le docteur Harper et une écuyère, Maria. Ils font partie de nos services et sont indispensables à la réalisation de notre projet. Cela aussi, je vous l'expliquerai plus tard. Il y a des questions urgentes que je dois d'abord discuter avec M^r Pilgrim. Dites-moi, Bruno, pour quelle raison avez-vous accepté cette mission ? Je dois vous prévenir qu'elle pourrait être extrêmement dangereuse pour vous. Si vous étiez pris, nous n'aurions pas d'autre choix que de vous désavouer. Pourquoi ?

Bruno haussa les épaules :

— Qui dira pourquoi ? Il peut y avoir beaucoup de raisons qu'un homme est incapable d'expliquer, fût-ce à lui-même. Ce pourrait être la reconnaissance : l'Amérique m'a accueilli alors que ma propre patrie me rejetait. Il y a là-bas des gens auxquels j'aimerais rendre d'aussi mauvais services qu'ils m'en ont rendu à moi-même. Je sais qu'il existe des hommes dangereux, irresponsables, dans mon ancienne patrie, qui n'hésiteraient pas à employer cette arme, si elle existe. Et puis, vous dites que je suis particulièrement doué pour accomplir cette tâche. De quelle manière, je ne le sais pas encore, mais si c'est exact, comment pourrais-je laisser un autre agir à ma place ? Non seulement il risquerait de ne pas réussir à s'emparer de ce que vous voulez, mais il pourrait fort bien être tué au cours de sa mission. Je ne voudrais avoir ni l'une ni l'autre de ces éventualités sur la conscience. — Il eut un léger sourire. — Considérez seulement qu'il s'agit un peu d'un défi.

— Et votre raison véritable ?

— Parce que je hais la guerre, répondit simplement Bruno.

— Hum... ce n'est pas la raison que j'attendais, mais elle est assez pertinente. — Fawcett se leva. — Merci, messieurs, pour le temps que vous m'avez consacré, pour votre patience et, avant tout, pour votre collaboration. Les voitures sont prêtes à vous ramener.

— Et vous, jeta Wrinfild, comment vous rendez-vous au bureau de M^r Pilgrim ?

— La patronne de la maison et moi-même avons conclu un certain arrangement... Je suis sûr qu'elle réussira à me trouver un moyen de transport.

Fawcett tenait les clefs à la main alors qu'il approchait de l'appartement de Pilgrim, qui travaillait et dormait dans le même local. Mais il n'eut pas à s'en servir. Démentant son caractère, Pilgrim n'avait pas seulement oublié de donner un tour de clef : il avait mal fermé sa porte. Fawcett poussa celle-ci et entra. La première pensée, en partie irrationnelle, qui lui vint, fut qu'il avait dû se montrer un rien optimiste lorsqu'il avait assuré à Wrinfild que Pilgrim savait ce qu'il faisait.

Pilgrim était étendu sur le tapis. Celui qui l'avait abandonné là devait disposer chez lui d'une collection de pics à glace, car il n'avait pas pris la peine d'emporter celui qu'il avait enfoncé jusqu'au manche dans la nuque de Pilgrim. La mort avait dû être instantanée, il n'y avait pas même une goutte de sang pour maculer la chemise de chez Turnbull & Asser. Fawcett s'agenouilla et considéra le visage de son collègue, aussi paisiblement inexpressif qu'il l'était chaque jour de son vivant. Non seulement Pilgrim n'avait pas su ce qui le frappait, mais il n'avait pas même eu conscience d'avoir été frappé.

Fawcett se releva et se dirigea vers le téléphone dont il souleva le récepteur.

— Docteur Harper, je vous prie. Demandez-lui de venir immédiatement.

Le docteur Harper n'était pas exactement une caricature ou le modèle sublimé du bon guérisseur, mais il eût été difficile de l'imaginer dans un autre rôle. Toute sa personne semblait marquée par une sorte de fatalité médicale. Grand, efflanqué, distingué en apparence, grisonnant sur les tempes, il portait des lunettes aux verres épais cerclés de corne qui conféraient à son regard une certaine acuité, peut-être illusoire, intentionnelle ou simplement habituelle. Les lunettes à monture de corne sont la sauvegarde des médecins. Le malade ne peut jamais savoir s'il dispose d'une santé robuste ou seulement de quelques semaines de vie. Le costume de Harper était

aussi impeccable que celui du mort qu'il examinait avec une expression pensive. Il avait sa trousse médicale noire avec lui, mais ne se donna pas la peine de l'ouvrir. Il dit simplement :

— Ainsi, c'est tout ce que vous savez sur ce qui s'est passé cette nuit ?

— C'est tout.

— Wrinfild ? Après tout, il était le seul à être au courant. Avant ce soir, je veux dire.

— Il ne connaissait aucun détail de la question avant ce soir. Il n'en a d'ailleurs pas eu l'occasion. Il était avec moi.

— Un complice ?

— Pas possible. Attendez de l'avoir vu, son casier judiciaire est vierge. Oubliez-vous que Pilgrim passait son temps à tout vérifier ? Le patriotisme de Wrinfild est hors de question : ça ne m'étonnerait pas qu'il ait une étiquette portant « Bénie soit l'Amérique » cousue sur son maillot de corps. D'ailleurs, croyez-vous qu'il se serait décidé à prendre toutes ces mesures compliquées afin d'emmener ce maudit cirque en Europe – c'est-à-dire la plus grande partie – s'il avait l'intention de commettre ce crime ? Je sais bien que l'on peut présenter une façade trompeuse, déployer un écran de fumée, dépister la meute – vous l'avez dit – mais, vraiment, réfléchissez-y : ça ne lui ressemble pas.

— Cela me paraît évident.

— Pourtant, je crois que nous devrions le faire venir ici, ainsi que Bruno, pour leur montrer à quoi ils auront à se mesurer, et il nous faudra avertir l'amiral immédiatement. Voulez-vous vous en charger, pendant que je mettrai la main sur Barker et Masters ?

— Les hommes à tout faire ?

— C'est ça même.

Le docteur Harper était encore au téléphone lorsque arrivèrent Barker, le chauffeur, et Masters, l'homme gris qui avait eu affaire à Bruno sur la scène.

— Faites monter ici Wrinfild et Bruno, ordonna Fawcett. Dites-leur que c'est d'une extrême urgence, mais ne leur révélez rien de tout ceci. Amenez-les par le tunnel du fond. Vite !

Fawcett ferma la porte, mais ne tourna pas la clef dans la serrure tandis que le docteur Harper raccrochait.

— Nous allons dissimuler la vérité, dit Harper. Selon l'amiral, qui est l'homme le mieux renseigné, Pilgrim n'avait pas de proche parent.

Il est donc mort d'un infarctus. J'en témoignerai sous le couvert du serment d'Hippocrate ! Il sera là tout de suite...

Fawcett était sombre.

— Il fera bien, dit-il. Il doit être rudement content ! Pilgrim était la prunelle de ses yeux et ce n'est un secret pour personne qu'il était le premier sur la liste pour sa succession. Bien, faisons monter deux des gars avec leurs petits bidons à poussière et laissons-les faire leur tour ici. Ce n'est pas, certes, qu'ils pourraient trouver grand-chose.

— Vous en êtes tellement sur ?

— J'en suis sûr. Quelqu'un ayant eu le sang-froid de s'en aller en laissant l'arme du crime *in situ* telle qu'elle l'était est singulièrement sûr de lui. Et voyez comment il est étendu, les talons dirigés vers la porte et la tête tournée de côté.

— Oui.

— Le fait qu'il se trouve si près de la porte constitue une preuve presque certaine que Pilgrim l'a ouverte lui-même. Aurait-il tourné le dos à un assassin ? Quel que soit le meurtrier, c'est un homme que Pilgrim non seulement connaissait, mais en lequel il avait confiance.

Fawcett avait raison. Les deux experts venus avec leur petite trousse de détection n'avaient rien relevé. Les seuls points où des empreintes auraient pu se trouver, sur le manche du pic à glace et les boutons de porte, se révélèrent parfaitement nets. Ils étaient sur le point de s'en aller lorsqu'un homme entra sans frapper.

L'amiral avait l'air d'un personnage favorisé de la fortune : il ressemblait à la fois à un oncle honoré, à un fermier ayant réussi ou à ce qu'il était, un amiral de la flotte – bien qu'il fût à la retraite. Solidement bâti, le visage congestionné, les cheveux poivre et sel, irradiant une étrange autorité, il semblait avoir dix ans de moins que les cinquante-cinq qu'il avouait lorsqu'on le questionnait à ce sujet.

Il abaissa le regard vers le cadavre étendu sur le parquet et les caractéristiques bienveillantes de sa personnalité disparurent. Il se tourna vers le docteur Harper :

— Vous avez déjà délivré le permis d'inhumer ? C'est un accident coronarien, évidemment. – Le médecin secoua la tête. – Alors, faites en sorte qu'il soit rapidement établi et reléguez Pilgrim dans notre dépôt mortuaire privé.

Fawcett intervint :

— Serait-il possible d'attendre un peu avant d'agir, Monsieur, pour le transport au dépôt ? J'ai deux hommes qui vont arriver tout de suite : le propriétaire du cirque et notre dernière... recrue. Je suis

convaincu qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre rien de commun avec... ceci, mais il serait intéressant d'observer leurs réactions et de savoir s'ils ont l'intention de tenir leurs engagements vis-à-vis de nous.

— Quelle garantie avez-vous qu'en sortant d'ici ils n'iront pas courir à la première cabine téléphonique ? Il n'y a pas un journal dans la région qui ne sacrifierait son directeur adjoint pour l'exclusivité de cette nouvelle !

— Croyez-vous que je n'y ai pas pensé, monsieur ? — Une note rien moins que cordiale était à présent sensible dans le timbre de Fawcett : Je n'ai aucune garantie. Je juge seulement que c'est la meilleure chose à faire.

— Ça va, répondit l'amiral, pacifiquement. — Il ne put rien trouver de mieux en guise d'excuse. — Fort bien. — Il fit une pause et, retrouvant son autorité, poursuivit : — j'espère qu'ils ne vont pas frapper à la porte principale et entrer par-là ?

— Barker et Masters les amèneront par le tunnel du fond.

Comme obéissant à un signal, Barker et Masters parurent dans l'encadrement de la porte et s'effacèrent pour laisser passer Wrinfild et Bruno. L'amiral et le docteur Harper, Fawcett le savait, examinaient leurs visages avec la même intensité que lui-même. Naturellement, ni Wrinfild ni Bruno ne les observaient : lorsque vous voyez soudain un homme assassiné étendu à vos pieds, votre attention n'est guère distraite. Ainsi qu'on devait s'y attendre, les réactions de Bruno furent faibles : la crispation des yeux et le serrement des lèvres étaient peut-être aussi imaginaires que réels. Les réactions de Wrinfild, en revanche, furent telles que n'importe qui pouvait les souhaiter : il pâlit, son visage devint d'un gris sale, il appuya une main tremblante au linteau de la porte pour retrouver son équilibre et, pendant un instant, on put croire qu'il allait vaciller, puis s'effondrer.

Trois minutes plus tard, pendant lesquelles Fawcett lui avait dit combien il en savait peu au sujet de l'assassinat, Wrinfild, assis dans un fauteuil, un verre de brandy à la main, tremblait encore. Bruno avait refusé tout cordial. L'amiral avait pris la direction des opérations.

— Avez-vous des ennemis dans le cirque ? demanda-t-il en s'adressant à Wrinfild.

— Des ennemis ? Dans le cirque ? — Wrinfild était franchement déconcerté. — Bon Dieu, non. Je pense que cette formule paraîtra idiote, mais nous formons vraiment une grande et heureuse famille.

— Et des ennemis autre part ?

— Tout homme qui a réussi en a. C'est-à-dire en quelque sorte. Oui, il y a des rivalités, la concurrence, l'envie. Mais des ennemis ? – Il jeta à Pilgrim un regard presque peureux et frémit. – Pas de cette manière. – Il resta silencieux un moment, puis regarda l'amiral avec une expression qui approchait de la rancœur. Lorsqu'il reprit la parole, sa voix ne tremblait plus. – Mais pourquoi me posez-vous ces questions ? Ce n'est pas moi qu'ils ont tué, mais M^r Pilgrim.

— Y a-t-il un rapport, Fawcett ?

— Oui, il y a en effet un rapport, répondit Fawcett. Puis-je m'exprimer librement, monsieur ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, il y a des cabines téléphoniques et des directeurs adjoints de journaux promis au sacrifice.

— Ne soyez pas idiot, je me suis déjà excusé pour cela.

— Bien, monsieur. – Fawcett rassembla rapidement ses souvenirs et, n'y trouvant aucune forme d'excuse, jugea préférable de ne pas insister sur ce sujet. – Comme vous l'avez dit, amiral, il y a un rapport. Il y a également eu une fuite qui ne peut provenir que du sein de notre organisation. Comme je vous l'ai dit et comme je l'ai expliqué à ces messieurs, il est clair que Pilgrim a été tué par quelqu'un qu'il connaissait bien. Cette fuite, elle ne peut être de caractère spécifique. Vous seulement, Pilgrim, le docteur Harper et moi-même savons réellement de quoi il retourne. Mais plus d'une douzaine d'individus – chercheurs, téléphonistes, chauffeurs – à l'intérieur de l'organisation savent que nous avons été en contact régulier avec M^r Wrinfield. Il serait anormal, sinon unique en ce monde, de trouver un service de renseignements ou de contre-espionnage où ne se serait pas infiltré un agent ennemi qui s'y serait peut-être incrusté avec tant de sécurité qu'il se trouverait au-dessus de tout soupçon. Il serait naïf de notre part de prétendre que nous serions la seule exception à cette règle.

« Ce n'était même pas « top secret » que M^r Wrinfield préparait une tournée européenne – une première tournée en Europe de l'Est – et il aurait été relativement simple de découvrir que Crau se trouvait sur la liste des villes à visiter. Pour autant que ces messieurs de Crau soient concernés – plus précisément les responsables des recherches qui ont lieu à Crau – une coïncidence peut n'être qu'une coïncidence, mais l'entente évidente avec la CIA le rendait difficilement acceptable.

— Alors, pourquoi avoir tué Pilgrim ? En manière de mise en garde ?

— Dans un sens, oui, monsieur.

— Voulez-vous préciser, M^r Fawcett ?

— Certainement, amiral. Il n'y a pas de doute, c'est une mise en garde. Mais pour que la mort de Pilgrim soit à la fois compréhensible et justifiable de leur point de vue – car nous devons nous rappeler que bien que nous ayons affaire à des hommes impulsifs, déraisonnables, nous avons aussi affaire à des hommes capables de raisonnement – ce fut quelque chose de plus qu'une simple mise en garde. L'assassinat de Pilgrim constitue aussi un mélange d'invite et de provocation. C'est un avertissement comme quoi ils désirent être laissés tranquilles. S'ils croient que la prochaine tournée de M^r Wrinfild est patronnée par nous et si, malgré la mort de Pilgrim – dont ils ne douteront pas un instant que nous la leur attribuons –, nous persistons à accomplir cette tournée, c'est que nous avons des motifs pressants pour le faire. Il ne leur manquera plus alors qu'une preuve concluante, qu'ils s'attendraient à trouver à Crau.

« Ainsi, nous serions internationalement discrédités. Imaginez l'impact sensationnel de cette nouvelle : tout un cirque mis sous les verrous ! Imaginez l'effrayant moyen de chantage que cela procurerait à l'Est pour toute négociation à venir ! Nous serions l'objet de la risée internationale, nous perdriions toute crédibilité aux yeux du monde entier, nous serions ridicules à l'Ouest comme à l'Est.

« L'épisode de l'avion de Gary Powers serait bagatelle en comparaison.

— Certainement. Dites-moi, que penseriez-vous, de localiser ce coucou dans le nid de la CIA ?

— En ce moment ? Cela ne donnerait rien.

— Docteur Harper ?

— Je suis totalement de cet avis. Aucune chance de succès. Cela équivaldrait à placer un espion derrière chacun des centaines d'employés qui travaillent dans cette maison, monsieur.

— Et qui se chargera d'espionner les espions ? C'est là ce que vous voulez dire ?

— Permettez-moi, amiral, de vous répondre respectueusement que vous savez fort bien ce que je pense.

— Hélas ! – L'amiral plongea sa main dans une poche intérieure de son veston, en sortit deux cartes de visite dont il remit l'une à Wrinfild, l'autre à Bruno. – Si vous aviez besoin de moi, faites ce numéro et demandez Charles.

Toutes les questions que vous pourriez vous poser concernant mon identité – et il faudrait que vous soyez aussi stupides que nous le

sommes pour ne pas vous en être posé – gardez-les, je vous prie, pour vous-mêmes. – Il soupira. – Hélas encore je crains, Fawcett, que votre interprétation de la question ne soit parfaitement juste. Il n’y a pas d’explication différente à lui donner. Cependant, l’obligation impérieuse de nous emparer de ce document domine toute autre considération. Nous pourrions être amenés à imaginer d’autres moyens...

— Il n’y a pas d’autres moyens, jeta Fawcett.

— Il n’y a pas d’autres moyens, répéta Harper.

L’amiral hocha la tête :

— Il n’y a pas d’autres moyens. C’est Bruno ou rien ?

Fawcett secoua la tête :

— C’est Bruno *et* le cirque, ou rien.

— Ça m’en a tout l’air. – L’amiral regardait Wrinfild attentivement : – Dites-moi, imaginez-vous l’éventualité d’être mis, à contribution ?

Wrinfild vida son verre. Sa main ne tremblait plus et il avait retrouvé son équilibre :

— Franchement, non.

— Pas même la possibilité d’être emprisonné ?

— Non.

— Je comprends votre point de vue. Cela serait déplorable pour notre affaire. Dois-je en déduire que vous avez changé d’avis ?

— Je ne sais pas vraiment. – Wrinfild détourna le regard, devenu à la fois pensif et inquiet. – Bruno ?

J’irai. – La voix de Bruno était calme, incolore, sans aucune nuance dramatique ou de vantardise. – Même si je dois y aller seul, j’irai. Je ne sais pas encore ce que j’aurai à faire lorsque je serai sur place, mais j’irai.

— Le sort en est donc jeté, soupira Wrinfild. – Il sourit faiblement. – Un homme ne peut pas résister davantage. Aucun émigrant ne couvrira de honte un Américain de la cinquième génération.

— Merci, M^r Wrinfild. – L’amiral regardait Bruno avec une expression qui pouvait trahir la curiosité ou la volonté de jauger l’homme. – Et merci à tous deux. Dites-moi ce qui fait que vous êtes si décidé à partir ?

— Je l’ai dit à M^r Fawcett, répondit Bruno. Je hais la guerre.

L'amiral s'en était allé. Le docteur Harper aussi, ainsi que Bruno et Wrinfild. On avait emporté le corps de Pilgrim. Dans trois jours, il serait enterré avec toute la solennité convenable et on ne connaîtrait jamais la cause de sa mort. Cas fréquent parmi ceux qui font de l'espionnage et du contre-espionnage, et dont les carrières ont été brutalement interrompues.

Fawcett, le visage aussi morne et durci que le permettait la lourdeur de ses traits charnus, arpentait de long en large l'appartement du défunt lorsque le téléphone sonna. Il prit immédiatement le combiné.

La voix qui résonnait dans l'écouteur était rauque et frémissante. Elle répétait :

— Fawcett ? Fawcett ? Est-ce vous, Fawcett ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Je ne puis vous le dire au téléphone, vous savez diablement bien qui je suis ! – La voix tremblait tellement qu'elle n'était pas reconnaissable : – Au nom du ciel, venez, il est arrivé quelque chose de terrible !

— Quoi ?

— Venez, vous dis-je. – La voix était implorante : – Et je vous supplie de venir seul, je serai dans mon bureau, le bureau du cirque.

Le silence s'établit sur la ligne. Fawcett secoua le récepteur, mais la ligne resta muette. Il raccrocha, sortit de la pièce, ferma la porte à clef, prit l'ascenseur menant au garage du sous-sol et roula vers le cirque à travers l'obscurité et la pluie.

Les lumières extérieures du cirque étaient éteintes, sauf quelques éclairages dispersés et restreints ; il était déjà assez tard, et tous les membres du personnel avaient gagné leurs installations nocturnes à bord du train. Fawcett descendit de voiture et s'élança vers le quartier des animaux où Wrinfild avait son petit bureau provisoire. À cet endroit, l'éclairage était assez bon. Mais il n'y avait aucun indice de présence humaine, ce que Fawcett trouva tout d'abord surprenant, car Wrinfild disposait là d'une fortune en quadrupèdes. Sa seconde réaction, presque immédiate, fut de penser qu'il n'y avait pas à s'en étonner, car personne, à moins d'être fou, ne prendrait la poudre d'escampette en compagnie d'un éléphant des Indes ou d'un lion nubien. Pas seulement parce qu'il s'agissait d'animaux difficiles à amadouer : leur revente aurait posé quelques problèmes au voleur. La plupart des animaux étaient couchés, endormis, mais les éléphants, sommeillant ou non, enchaînés par une patte, se tenaient debout et se balançaient sans trêve, penchant d'un côté puis de l'autre. Dans une

grande cage, douze tigres du Bengale tournaient en rond, grondant par moments sans raison apparente.

Fawcett se dirigea vers le bureau de Wrinfild, puis il s'immobilisa, intrigué, en constatant que son unique fenêtre n'était pas éclairée. Il s'avança pour examiner la porte. Elle n'était pas fermée à clef. Il l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur, puis le monde entier, pour lui, devint noir.

III

Wrinfield dormit à peine cette nuit-là, ce qui, du fait des événements de la veille et des soucis dont ils avaient été suivis, n'était guère étonnant. Il se leva enfin vers cinq heures du matin, frissonna, se rasa, s'habilla, quitta son luxueux appartement à bord du train et se dirigea vers le quartier des animaux, une habitude instinctive lorsqu'il était très anxieux, car Wrinfield, amoureux de son cirque, s'y trouvait davantage chez lui que n'importe où en ce monde. Le degré des échanges existant entre lui et ses animaux dépassait certainement celui qui avait existé entre lui et ses étudiants en économie politique, pour qui il avait jadis perdu, estimait-il, ses plus belles années. D'ailleurs, il était toujours prêt à passer son temps avec Johnny, le veilleur de nuit, malgré le gouffre hiérarchique qui les séparait, car Johnny était son vieux camarade, son confident. Non pas que Wrinfield eut le moins du monde l'envie de se confier à qui que ce fût cette nuit-là.

Mais Johnny était introuvable. Or, Johnny n'était pas homme à s'endormir au travail, si peu astreignant fut-il. Son rôle consistait à alerter le dompteur concerné ou le vétérinaire si un animal lui paraissait malade. Guère plus que légèrement surpris d'abord, puis avec une anxiété grandissante, Wrinfield se livra à des recherches systématiques et le découvrit enfin dans un coin obscur. Johnny, qui était assez âgé, ratatiné et estropié – il avait fait une chute de trop haut de la corde raide – était soigneusement ficelé et bâillonné ; à part cela il était vivant et apparemment indemne, mais absolument furieux. Wrinfield lui ôta son bâillon, défit ses liens et aida le vieillard à se remettre debout sur ses jambes tremblantes. Toute une existence passée dans un cirque avait valu à Johnny le talent de manier avec une extraordinaire aisance la langue verte ; il n'oublia donc pas une seule épithète blessante lorsqu'il déversa son amertume sur le sein de Wrinfield.

— Qui vous a fait ça ? demanda celui-ci.

— Sais pas, patron. C'est un mystère pour moi. J'ai rien vu, rien entendu. – Doucement, Johnny se frottait la nuque : – On dirait que c'était un boudin de sable...

Wrinfield examina sa nuque ridée. Elle était très sévèrement meurtrie, mais la peau blêmie n'était pas lésée. Wrinfield passa un

bras autour des frêles épaules du vieillard.

— C'est bien un coup de boudin que tu as reçu. Viens t'asseoir dans mon bureau ; j'ai un cordial qui te remettra. Ensuite, nous alerterons la police.

Ils se trouvaient à mi-chemin du bureau lorsque les épaules de Johnny se raidirent sous le bras qui les soutenait et il articula d'une voix rauque singulièrement tendue :

— Je crois bien que nous aurons quelque chose de plus important à déclarer aux flics, patron...

Wrinfield le dévisagea, interrogateur, puis il suivit la direction de son regard horrifié. Dans la cage des tigres du Bengale gisaient les restes sauvagement déchiquetés de ce qui avait été un homme. Seuls quelques lambeaux de vêtements, et les touchantes rangées de rubans médaillés permirent à Wrinfield de reconnaître qu'il voyait tout ce qui restait du colonel Fawcett.

Wrinfield regardait, fasciné par cette atroce vision qui précédait la venue du jour : employés du cirque, artistes, policiers en uniforme, détectives en civil, tous s'activaient aux alentours du quartier des animaux, tous occupés à extirper à jamais tout indice dénonciateur qui aurait pu exister. Des ambulanciers enveloppaient les restes non identifiables de Fawcett et les déposaient sur une civière. Dans un petit groupe, à l'écart des autres, se trouvaient Malthius, le dresseur de tigres, Neubauer, le dompteur de lions, et Bruno, les trois hommes qui étaient entrés dans la cage et en avaient sorti Fawcett.

Wrinfield se tourna vers l'amiral qu'il avait appelé le premier et qui, depuis son arrivée, ne s'était pas donné la peine d'expliquer sa présence ou son identité à qui que ce fût – il était d'ailleurs à remarquer que pas un seul policier ne s'était approché de lui pour le prier de justifier sa présence en ce lieu. Quelque officier de police d'un gradé supérieur avait dû dire : « N'approchez pas cet homme ! »

— Au nom de Dieu, monsieur, qui a pu commettre cet acte effroyable ?

— J'en suis terriblement peiné, Mr Wrinfield. – Cela ne correspondait pas du tout au caractère de l'amiral d'avouer qu'il était peiné par quelque chose. – Je suis peiné de toutes les manières, reprit-il, peiné pour Fawcett, l'un de mes agents les plus capables et les plus dignes de confiance, un être humain excellent, avec cela. Je suis peiné pour vous, peiné d'être responsable de vous avoir entraîné dans cet immonde gâchis. C'est bien le genre de publicité dont un cirque peut se passer !

— Au diable la publicité ! Qui, monsieur, qui ?

— Et je crois que je suis aussi un peu peiné pour moi-même. — L'amiral haussa lourdement les épaules. — Qui ? Évidemment, la même personne ou les personnes qui ont tué Pilgrim. Vos suppositions valent les miennes quant à l'identité des assassins. Une chose est sûre : quels qu'ils soient, ils savaient qu'il venait ici, sinon ils n'auraient pas bâillonné le veilleur à l'avance. Celui-là peut s'estimer heureux de n'avoir pas été trouvé à l'intérieur de la cage avec Fawcett. Il y a eu certainement un coup de téléphone piège. Nous le saurons bientôt. J'ai demandé qu'on s'en assure.

— S'assurer de quoi ?

— Tout coup de téléphone à notre bureau ou envoyé de notre bureau, excepté évidemment ceux des brouilleurs, est enregistré. Avec de la chance, nous aurons l'enregistrement dans quelques minutes. Pendant ce temps, j'aimerais m'entretenir avec ces trois hommes qui ont retiré Fawcett de la cage. Chacun à son tour. Si j'ai bien compris, l'un de ces hommes est votre dompteur de tigres ?

— Malthius ? ... Mais... mais il est au-dessus de tout soupçon !

— Je n'en doute pas. — L'amiral s'efforçait de se montrer patient. — Croyez-vous que le mystère de tout meurtre serait jamais découvert si nous n'interroignons que les suspects ? S'il vous plaît, amenez-le-moi.

Malthius, un Bulgare aux yeux noirs, au visage ouvert, était tout bonnement bouleversé. L'amiral lui dit avec une gentillesse exceptionnelle de sa part :

— Vous n'avez pas de raisons de vous désespérer ainsi.

— Ce sont mes tigres qui ont fait ça, monsieur.

— Ils en feraient probablement autant à n'importe qui ici, vous excepté, n'est-ce pas ?

Je l'ignore, monsieur. Si quelqu'un reste tranquillement allongé, vraiment, je ne le crois pas. — Il hésita. — Mais enfin, en certaines circonstances, ils le pourraient...

— L'amiral attendait patiemment et Malthius poursuivit :

— S'ils étaient provoqués ou...

— Oui ?

— S'ils sentaient l'odeur du sang.

— Vous en êtes sûr ?

— Certainement, il en est sûr !

L'amiral, qui ignorait l'extrême loyauté dont le directeur du cirque faisait preuve à l'égard de ses subordonnés, fut surpris par l'âpreté de

la voix de Wrinfild.

— Que croyez-vous, monsieur ? Nous les nourrissons avec de la viande de bœuf ou de cheval et celle-ci étant crue, elle sent le sang frais. Les tigres ne peuvent attendre leur portion de chair fraîche et la déchirent des dents et des griffes. Avez-vous jamais vu nourrir des tigres ?

L'amiral eut une vision mentale de la manière dont Fawcett avait dû mourir et frémit involontairement.

— Non, et je ne pense pas désirer jamais assister à ce spectacle. — Il se tourna de nouveau vers Malthius, — Ainsi, il a pu être vivant, conscient ou non — le sang ne coule pas lorsqu'on est mort — poignardé et jeté dans la cage ?

— C'est possible, monsieur. Mais vous ne trouverez pas trace à présent d'une blessure faite par une arme blanche.

— Je le comprends. La porte était fermée à clef de l'extérieur... Est-il possible de la fermer de même de l'intérieur ?

— Non. De l'intérieur, on peut seulement pousser le verrou, mais elle n'était pas verrouillée.

— N'est-ce pas là un système assez curieux ?

Malthius sourit pour la première fois, bien que faiblement.

— Pas pour un dompteur de tigres, monsieur. Lorsque j'entre dans la cage, je tourne la clef à l'extérieur et je la laisse sur la serrure. Une fois à l'intérieur, je verrouille la porte : je ne puis risquer que le battant de porte soit poussé tout à coup ou tiré en arrière par l'un des tigres, libre soudain de bondir dans la foule. — Il sourit une seconde fois, sans gaieté. — Ce système peut aussi m'être utile. Si les choses tournent mal pour moi, je n'ai qu'à tirer le verrou, sortir de la cage et tourner la clef de l'extérieur.

— Merci. Voulez-vous demander à votre ami... ?

— Heinrich Neubauer, monsieur, le dresseur de lions.

— J'aimerais lui parler. — Malthius s'éloigna tristement et l'amiral remarqua : — Il me paraît très triste.

— Ne le seriez-vous pas à sa place ? — De nouveau, il y eut cette note hostile dans la voix de Wrinfild : — Il ne se sent pas seulement personnellement responsable, mais ses tigres ont pour la première fois pris le goût de la chair humaine. Malthius aussi est fait de chair humaine, vous savez.

— Je n'y avais pas pensé.

L'amiral posa à Neubauer quelques questions sans suite et sans

grand intérêt, puis il demanda Bruno. Lorsque celui-ci arriva, l'amiral lui dit :

— Vous êtes le seul auquel je désirais vraiment parler. Pour les deux autres, il ne s'agissait que d'une « couverture ». Nous sommes observés par les employés du cirque, et par la police. À propos, certains policiers croient que je suis un personnage haut placé appartenant à leurs services, d'autres que je fais partie du FBI, bien que je ne puisse imaginer pourquoi ils ont cette idée... C'est atroce, Bruno... particulièrement atroce. Enfin, il semble bien que le pauvre Fawcett avait raison : nous sommes poussés à bout pour savoir si oui ou non nous avons désespérément besoin de nous rendre à Crau. Bon. J'abandonne. Qui sait lequel sera le suivant ? Je n'ai pas le droit – personne n'a le droit – de vous entraîner dans cette effroyable entreprise. Il y a une limite au patriotisme. Le patriotisme de Pilgrim et de Fawcett leur a fait grand bien, peut-être ? Vous êtes donc déchargé de toute obligation réelle ou imaginaire que vous auriez pu vous imposer.

— Parlez pour vous ! – Le ton de Wrinfild conservait toute son âpreté. Tout ce qui touchait son cher cirque lui mettait les nerfs à vif : ce projet était devenu une question personnelle. – Deux hommes valeureux sont morts, reprit-il. Voulez-vous qu'ils soient morts en vain ? Je pars pour l'Europe.

L'amiral répondit en clignant des yeux et se tourna vers Bruno.

— Et vous ?

Bruno le regardait dans un silence qui frisait le mépris.

— Bon. – L'amiral avait momentanément le dessous.

— Continuons donc ! Allons-y ! Si vous êtes prêts à accepter les risques, je suis prêt à accueillir vos sacrifices. C'est d'un égoïsme total, mais nous voulons désespérément ces documents. Je ne vous remercie pas : honnêtement, je ne saurais comment m'en tirer, mais le moins que je puisse faire c'est d'assurer votre protection. Je détacherai cinq de mes meilleurs hommes comme gardes du corps chargés de veiller sur vos personnes. Puis, une fois que vous serez à bord du transatlantique...

Bruno répliqua très posément :

— Si vous chargez un seul de vos hommes de nous protéger, personne ne partira, moi inclus. Et d'après ce que l'on m'a dit, bien que je ne le comprenne pas encore, si je n'y vais pas, il n'y aura aucune raison pour qui que ce soit de partir. L'exception, il est vrai, serait le docteur Harper – un homme mort a répondu de lui et vous ne pouvez trouver de meilleure recommandation. Quant au reste de vos

hommes – qui donc, pensez-vous, a tué Pilgrim et Fawcett ? Sans leur protection, nous pourrions avoir une chance de réussir.

Bruno se détourna brusquement et s'éloigna. L'amiral le suivit du regard d'un air légèrement peiné, à court de mots, ce qui était inhabituel chez lui. Mais l'obligation de se livrer à des commentaires lui fut épargnée par la venue d'un sergent de la police portant une petite boîte noire. Wrinfild fut aussitôt tout à fait certain que son uniforme n'appartenait pas à l'homme qui l'avait revêtu. Lorsqu'il s'agissait de faire couleur locale, Charles – Wrinfild ne pensait à lui que sous ce nom – n'y allait pas avec le dos de la cuiller.

— L'enregistrement ? s'écria l'amiral. – Et lorsque le sergent répondit d'une inclinaison de tête, il lança : – Pouvons-nous aller dans votre bureau, M^r Wrinfild ?

— Certainement. – Wrinfild regardait autour de lui.

— Pas ici. Dans le train. Il y a trop de monde.

Lorsque la porte du bureau se fut refermée sur eux, le sergent sortit le magnétophone de sa boîte.

— Qui pensez-vous entendre ? demanda Wrinfild.

— Vous ! – Wrinfild trahit son étonnement. – Ou une contrefaçon très bonne de votre voix, ou la voix de Bruno. Vos voix à l'un et à l'autre sont les seules du cirque que connaissait Fawcett : il ne serait venu à l'appel d'aucune autre.

Ils écoutèrent l'enregistrement en entier. À la fin, Wrinfild dit calmement :

— On a voulu vous faire croire que c'était moi au bout du fil. Pouvons-nous l'écouter encore ?

Ils écoutèrent une nouvelle fois l'enregistrement ; puis Wrinfild dit sur un ton affirmatif :

— Ce n'est pas ma voix, maintenant vous en êtes certain.

— Mon cher Wrinfild, je n'ai jamais pensé que ce pouvait être la vôtre. Je sais bien que non. À présent, j'en suis convaincu. Mais il m'a fallu l'entendre une seconde fois pour m'en assurer. Lorsqu'un homme parle d'une manière précipitée, désespérée, sa voix a des notes anormalement hautes. Un morceau de soie tendu devant le micro de l'appareil est d'un grand secours pour réaliser ce subterfuge. Je ne vais pas reprocher au pauvre Fawcett de s'être laissé bernier, surtout qu'il était à ce moment-là hanté par une seule pensée. Mais c'est une fichtrement bonne imitation tout de même. – L'amiral fit une pause, rumina ses réflexions un instant, puis regarda attentivement Wrinfild. – Pour autant que je sache et que vous sachiez vous-même, vous

n'avez jamais parlé à aucun de mes hommes, n'est-ce pas ? – Wrinfild répondit d'un signe de tête. – Alors je vous confie ceci : cet appel téléphonique a été fait par quelqu'un qui connaît intimement votre voix et qui l'a étudiée.

— C'est absurde. Si vous voulez suggérer par là...

— Précisément, c'est ce que je suis en train de vous faire comprendre, je le crains. Voyons, mon ami, si notre organisation peut être infiltrée, croyez-vous que votre maudit cirque ne puisse l'être aussi ? Après tout, vous avez sous vos ordres vingt-cinq nationalités différentes. Je n'en ai qu'une, moi.

— Vous êtes la CIA. N'importe qui voudrait s'infiltrer dans la CIA, mais qui irait se glisser dans les rouages d'une organisation aussi inoffensive qu'un cirque ?

— Personne. Mais, aux yeux de certains, vous n'êtes pas un cirque inoffensif, vous êtes affilié à la CIA et, de ce fait, bon à être noyauté. Votre loyauté aveugle ne doit pas constituer un obstacle au bon fonctionnement de votre intelligence. Nous allons écouter à nouveau cet enregistrement, seulement cette fois ne cherchez pas à retrouver les inflexions de votre propre voix, faites comme si vous écoutiez celle de quelqu'un d'autre. Je pense que vous connaissez la voix de chacun de vos employés. Et, pour circonscrire notre champ de recherches, rappelez-vous que la plupart de vos hommes parlent avec un accent étranger assez prononcé. Cette voix-ci est anglo-saxonne, probablement celle d'un Américain, bien que je ne puisse l'affirmer.

Ils refirent défiler la bande et écoutèrent la conversation téléphonique quatre fois de suite. À la fin, Wrinfild secoua la tête :

— C'est inutile. La déformation est beaucoup trop forte.

— Merci, sergent, vous pouvez vous retirer. – Le sergent referma la boîte d'une tape et s'en fut. Un bref instant, l'amiral arpenta le bureau sur toute sa longueur, trois pas dans chaque direction, puis il secoua la tête en signe d'acceptation dégoûtée de l'inévitable. – Il me vient une idée charmante : il existe décidément un rapport entre votre maison et la mienne.

— Vous en avez l'air bien certain.

— Je suis convaincu d'une chose : il n'est pas un seul de mes hommes qui ne renoncerait à sa pension plutôt que d'ouvrir la porte de la cage aux tigres.

Wrinfild hocha lentement la tête.

— Je pense que mon tour est venu de dire que j'aurais dû y penser.

— C'est sans importance. Mais voici l'essentiel : qu'allons-nous

faire ? Vous êtes l'objet d'une surveillance hostile, j'en parierais ma carrière ! – Il fit une pause, soudain mélancolique. – Quoi que puisse valoir encore ma carrière lorsque cette affaire sera terminée.

— Je pense que nous avons déjà réglé cette question. – Une nuance d'âpreté réapparaissait dans la voix de Wrinfild. – Vous avez entendu ce que j'ai dit tout à l'heure et vous avez entendu ce qu'a dit Bruno : nous partons.

L'amiral le regarda pensivement.

— C'est un changement sensible d'attitude, depuis la veille ou, plus exactement, un durcissement remarquable, murmura-t-il.

— Je ne pense pas que vous me compreniez parfaitement, monsieur. Il s'agit de ma vie, de toute ma vie, de mon cirque. Tout ce qui me touche touche mon cirque, et vice versa. Il nous reste une maîtresse carte, en somme.

— L'ai-je oubliée ?

— Bruno n'est pas compromis.

— Je ne l'ai pas oublié, et c'est parce que je désire qu'il le reste que j'aimerais vous voir engager cette jeune fille qui appartient à nos services. Elle s'appelle Maria Hopkins et, bien que je ne la connaisse pas tant que cela, le docteur Harper m'assure qu'elle est une brillante exécutante et que sa loyauté est indubitable. Elle doit s'éprendre de Bruno et lui d'elle. Rien de plus naturel. – L'amiral eut un petit sourire triste. – Si j'étais plus jeune de vingt ans, je dirais que rien n'est plus facile, elle est plutôt jolie. Sur ce terrain, elle peut séduire Bruno, vous-même, le docteur Harper et moi-même, jusqu'au moment de votre départ, sans susciter l'étonnement. Dans le rôle d'écuyère, peut-être ? C'était l'idée de Fawcett.

— Non, pas « peut-être ». Elle peut se croire capable et l'être réellement, mais il n'y a pas de place pour les amateurs dans le cirque. D'ailleurs, il n'y a pas un homme ou une femme parmi mes artistes qui ne décèlerait immédiatement qu'elle n'est pas une véritable écuyère de cirque. Vous ne pourriez trouver moyen plus sûr d'attirer l'attention sur sa personne.

— Avez-vous d'autres suggestions ?

— Oui. Fawcett a parlé de cette possibilité dans l'affreux bordel où il nous a emmenés, et j'ai réfléchi à la question. Ce ne sera pas compliqué. Ma secrétaire se marie dans quelques semaines avec un gars très étrange qui a horreur du cirque, aussi nous quitte-t-elle. Tout le monde le sait. Faites de Maria ma nouvelle secrétaire, ce qui lui donnera toutes les raisons d'être en contact permanent avec moi et,

par moi, avec Bruno et le docteur, sans que l'on se pose de questions.

— C'est, en effet, la meilleure solution. À présent, je voudrais que vous mettiez demain une annonce bien voyante dans les journaux, réclamant un médecin pour accompagner le cirque en Europe. Je sais que, normalement, on ne recrute pas un médecin de cette manière, mais nous n'avons pas le temps d'emprunter des voies plus classiques. Il faut expliquer cela dans l'annonce. D'ailleurs, il sera parfaitement clair que vous cherchez un médecin sans avoir personne en vue, et que votre choix sera absolument dû au hasard. Il se pourrait que vous receviez un certain nombre de réponses – ce seraient de belles vacances pour un gars qui vient tout juste de terminer son internat – mais vous choisirez, évidemment, le docteur Harper.

« Cela fait des années qu'il ne pratique plus, mais il finirait peut-être par vous prescrire un comprimé d'aspirine si vous lui tordiez le bras. Enfin, ceci est hors de propos : ce qui compte, c'est qu'il est un agent supérieurement intelligent.

— ... Tels que l'étaient, m'avait-on dit, Pilgrim et Fawcett.

L'amiral eut un geste d'irritation :

— Les événements ne se répètent pas forcément trois fois. La chance tourne. Ces deux hommes connaissaient les risques. Harper aussi. Quoi qu'il en soit, il n'est l'objet d'aucun soupçon. Il n'y a aucune relation entre lui et le cirque.

— Avez-vous pensé *qu'ils* pourraient se renseigner sur son passé ?

— Avez-vous pensé que je ferais un meilleur patron et administrateur de cirque que vous-même ?

— Touché ! Je l'ai cherché.

— Oui, vous l'avez cherché. Deux choses : il n'y a pas plus de raison qu'ils fouillent dans son passé que dans les antécédents de vos centaines d'employés. Son passé est impeccable : il est médecin consultant au Belvédère, et ce sera sa manière de passer une partie de son congé sabbatique[1] aux frais de quelqu'un d'autre. Vous aurez un homme bien plus qualifié et bien plus expérimenté que tout autre postulant. Un choix tout à fait normal. Vous avez de la chance de l'avoir.

— Mais il n'a pas exercé...

— Il a un cabinet de consultation à l'hôpital, un de nos centres d'activité...

— Rien n'est donc sacré, pour vous, membres des polices secrètes ?

— Pas grand-chose. Quand, au plus tôt, serez-vous prêt à partir ?

— Partir ?

— Pour l'Europe.

— J'ai plusieurs dates de retenues. Ce n'est pas le problème. Trois jours de plus ici, et trois engagements sur la côte Est.

— Annulez-les.

— Nous n'annulons jamais rien. Je veux dire que tout est organisé d'avance, les salles sont retenues, la publicité a été faite à dose massive, des milliers de billets ont été vendus d'avance...

— Vous recevrez un dédommagement princier, monsieur Wrinfild. Réfléchissez à un chiffre qui vous convienne et la somme sera versée à votre compte en banque dès demain.

Wrinfild n'avait pas tendance à se tordre les mains, mais, l'espace d'un instant il parut prêt à se livrer à cet exercice.

— Nous sommes devenus une véritable institution dans ces villes. Nous nous y produisons régulièrement tous les ans et nous y avons une quantité formidable de spectateurs bienveillants, enthousiastes...

— Doublez le chiffre auquel vous avez songé d'abord et annulez ! Votre transport par mer sera prêt à New York, dans une semaine. Si vous engagez le docteur Harper, il organisera les séances de vaccination. Si vous avez des problèmes de visa, nous donnerons un petit coup de pouce. Non pas que je m'attende à la moindre difficulté de la part des ambassades ou des consulats des pays de l'Est. Ces pays crèvent de l'envie de vous accueillir. Je serai ici ce soir pour le spectacle, ainsi que la ravissante miss Hopkins ; mais elle ne sera pas avec moi. Il faudra quelqu'un pour lui faire visiter le cirque, mais que ce ne soit pas vous.

— J'ai un neveu très brillant qui...

— Parfait. Ne lui dites rien, qu'il fasse faire à la belle un tour guidé complet, ainsi la nouvelle secrétaire se familiarisera avec le décor vivant de son nouveau job. Présentez-la à quelques-uns de vos collaborateurs les plus importants, surtout à Bruno. Faites savoir d'avance à Bruno de quoi il retourne.

Henry Wrinfild ressemblait beaucoup plus à Tesco Wrinfild qu'il n'est permis à un neveu, bien qu'il fût indubitablement son neveu. Il avait les mêmes yeux sombres, le même visage maigre d'intellectuel, la même vive intelligence, et, s'il ne faisait pas partie de la même catégorie d'intellectuels que son oncle, il était, ainsi que l'avait dit celui-ci, un jeune homme brillant, ou, du moins, assez brillant pour trouver facile la mission qui consistait à escorter Maria Hopkins dans les coulisses du cirque. Pendant une heure à peu près, il oublia

totale­ment Cecily Leagner, le bas-bleu à qui il était fiancé, et fut légèrement surpris, une heure plus tard, de n'éprouver aucun remords lorsqu'il repensa à elle.

Peu d'hommes auraient trouvé à se plaindre en accom­plissant la tâche qui était confiée à Henry. Il eût fallu être misogyne à un degré avancé. Maria Hopkins était une petite personne délicate – bien qu'elle ne souffrît évi­demment pas de malnutrition – avec de longs cheveux noirs, de splendides yeux sombres à l'éclat liquide, un sourire et un rire extraordi­nairement séduisants. Sa ressemblance avec le concept populaire d'un agent de renseignements féminin était nulle, ce qui pouvait être l'une des raisons pour lesquelles le docteur Harper la tenait en si haute estime.

Henry qui, sans aucune nécessité, la guidait en la tenant par l'avant-bras, lui fit faire le tour des animaux en cage aux mâchoires menaçantes et la présenta à Malthius et à Neubauer, occupés à faire patienter leurs élèves avant le spectacle. Malthius se montra charmant, aimable, et lui souhai­ta un très agréable séjour. Neubauer, bien que poli, ne sut comment se montrer charmant et ne lui souhai­ta rien.

Puis Henry la conduisit vers la rauque fanfare des cuivres sur le champ de foire. Kan Dahn s'y trouvait, jouant avec un énorme haltère et paraissant d'une force plus impressionnante que jamais. Il prit délicatement la petite main de la jeune fille dans la sienne, absolument gigantesque, eut un large sourire, déclara qu'elle était la meilleure recrue à se joindre à la troupe depuis qu'il y était venu lui-même longtemps auparavant et lui fit un accueil si courtois qu'il était à la limite de l'effusion. Kan Dahn se montrait toujours de bonne humeur, bien que personne ne pût dire si celle-ci était due à sa bonhomie foncière ou à la découverte, faite il y avait déjà longtemps, qu'il ne lui était pas nécessaire de se montrer désagréable à l'égard de personne. Manu­elo, le génie mexicain du lancer de poignards, se tenait derrière la caisse d'une baraque, observant avec bienveillance une foule de jeunes gens et d'hommes moins jeunes occupés à lancer des couteaux aux lames à la pointe gainée de caoutchouc en direction de cibles sans cesse en mouvement. Par moments, il se plaçait devant la baraque, lançait des deux mains et abattait une demi-douzaine de cibles en à peine plus de trois secondes, pour montrer à ses clients que rien n'était plus facile. Il accueillit Maria avec un enthousiasme typiquement latin et se mit entièrement à sa disposition pour le temps de son séjour au cirque. Un peu plus loin, Ron Roebuck, le spécialiste du lasso, lui fit un accueil grave mais amical : comme elle s'éloignait de lui, elle fut étonnée puis ravie de voir un cercle tournoyant de brûlants cordages tomber autour d'elle, effleurer à peine le sol, puis s'élever et disparaître sans l'avoir touchée. Elle se retourna pour

adresser un large sourire à Roebuck qui se départit de sa gravité.

Bruno sortait de sa petite salle de représentation alors qu'Henry et Maria en approchaient. Il était revêtu de la même robe de mandarin que précédemment et comme à ce moment-là il avait l'air vraiment impressionnant, Henry fit les présentations et Bruno regarda Maria avec une sorte d'approbation sereine. Comme d'habitude, il était presque impossible de dire ce qu'il pensait. Puis il sourit, ce qui était une manifestation rare chez Bruno, mais qui transformait son visage.

— Soyez la bienvenue au cirque, dit-il enfin. J'espère que votre séjour y sera long et heureux.

— Merci. — Elle sourit à son tour. — C'est un honneur pour moi, ce que vous venez de me dire. Vous êtes... n'est-ce pas... la grande étoile du cirque ?

Bruno fit un geste vers le ciel.

— Toutes les étoiles sont là-haut, miss Hopkins. Ici-bas, il n'y a que des artistes. Nous ne faisons que ce que nous pouvons. Certains d'entre nous ont la chance d'avoir des numéros plus spectaculaires que d'autres. C'est tout. Excusez-moi, il faut que je me dépêche...

Maria, songeuse, le regarda s'éloigner.

— Il n'est pas tout à fait conforme à l'idée que vous vous faisiez de lui, n'est-ce pas ? lui demanda Henry sur un ton enjoué.

— Non, certes.

— Déçue ?

— Un peu, je pense.

— Vous ne le serez pas ce soir : on ne l'est jamais lorsqu'on voit s'accomplir l'impossible.

— Est-il vrai que lui et ses frères sont complètement aveuglés là-haut, parmi les agrès ? Ils ne voient pas du tout ?

— Rien n'est truqué. Ils évoluent dans une obscurité totale. Mais vous noterez que c'est Bruno qui mène le trio. Il en est le coordinateur et la main agissante. Peut-être que les trois frères partagent un même don de la télépathie. Je ne sais pas. Personne n'en sait rien : Et si Bruno et ses frères savent ce qu'il en est, ils se taisent.

— Peut-être s'agit-il d'autre chose. — Elle montra du geste l'enseigne « Le Grand Devin ». — On vante sa mémoire visuelle et on dit qu'il peut lire dans la pensée des gens.

— J'espère qu'il n'a pas lu dans la vôtre, ce soir.

— Espérons. Il peut aussi lire le contenu d'enveloppes cachetées :

s'il peut voir à travers le papier, pourquoi ne verrait-il pas à travers un bandeau placé sur ses yeux ?

Il la regarda, franchement surpris :

— Miss Hopkins, vous n'êtes pas seulement un joli visage... jamais je n'avais pensé à cela. — Il se recueillit un moment, puis renonça. — Allons choisir nos places pour le spectacle. Vous les aimez à cette distance ?

— Beaucoup.

— Rien à signaler ?

— Si. Tout le monde est tellement gentil et poli...

— Malgré les apparences, nous sommes des gens civilisés, vous savez.

Henry souriait. Il la prit par le bras et l'entraîna vers la piste. Sa fiancée bas-bleu ne comptait pas même pour un nuage, dans son horizon couleur de rose.

Quelqu'un d'autre dans le cirque, à ce moment-là, ne se montrait ni gentil ni poli, mais l'amiral avait au moins deux excuses pour cela : il ne faisait pas partie du personnel du cirque et il n'était sûrement pas habitué à ce que l'on contrecarre sa volonté. Enfin, il avait eu une longue journée fatigante et très décevante, et son habituelle amabilité l'avait quitté.

— Je ne crois pas que vous m'ayez bien compris, dit-il en se contenant, le ton menaçant.

— Et moi je ne vais pas vous répéter cent fois la même chose. — Parce que l'entrée au fond de la scène était mal éclairée, parce qu'il faisait très sombre et qu'il pleuvait toujours dehors, et surtout parce que ses yeux affaiblis ne voyaient plus très bien, Johnny, le veilleur de nuit, n'avait pas reconnu l'amiral. — L'entrée du public, c'est plus loin, par là. Allez circulez !

— Vous êtes en état d'arrestation, dit l'amiral sans préambule. — Puis il se tourna vers une silhouette imprécise, debout derrière lui : — Emmenez ce gars-là au poste le plus proche. Inculpez-le d'empêchement au cours normal de l'instruction.

— Doucement, mon vieux, doucement ! — La voix de Johnny avait subi un changement notoire. — C'est pas la peine... — Il se pencha en avant et leva les yeux vers l'amiral : — Vous seriez pas le monsieur qui était ici quand on a eu ces ennuis, ce matin ?

— Si par « ennuis » vous voulez parler du meurtre, oui. Menez-moi auprès de M^r Wrinfield !

— Désolé, monsieur, je suis de service ici.

— Johnny, n'est-ce pas ? Désirez-vous être encore de service ici demain, Johnny ?

Johnny conduisit l'amiral au directeur du cirque.

L'entrevue de l'amiral avec Wrinfield fut courte.

— Vous êtes prêt pour le voyage en Europe, jeta l'amiral. Pas de difficultés concernant les visas.

— Tout est réglé en une journée pour vingt-cinq nationalités ?

— J'ai une équipe de quatre cents personnes parmi lesquelles des gens doués d'une ruse d'aigle détecteraient quelque lueur d'intelligence. Le docteur Harper sera ici à dix heures du matin. Soyez là, s'il vous plaît. Il commencera tout de suite. Nos propres investigations, les enquêtes de la police concernant les meurtres de Pilgrim et de Fawcett n'ont rien donné. Je ne pense pas qu'elles donneront un résultat. Des événements à venir pourraient bien modifier cette situation.

— Quelle sorte d'événements ?

— Je ne sais pas. De nature assez violente, je suppose. Au fait, je viens de faire peur à Johnny, votre veilleur de nuit, afin de nous assurer sa coopération. Il est un peu rustre et n'a pas l'air d'y voir très clair, mais je le crois sûr.

— Je réponds de lui sur ma vie.

— Nous donnons tous des valeurs différentes à nos vies. J'ai chargé six hommes de patrouiller cette nuit dans les voitures-lits. Ils n'appartiennent pas à notre organisation, aussi n'avez-vous pas à vous inquiéter à ce sujet. Ils seront présents ici toutes les nuits jusqu'à votre départ, lequel... aura lieu dans cinq jours.

— Pourquoi cette patrouille ? Je ne suis pas sûr que j'aime ça !

— Franchement, peu importe que vous « aimiez ça » ou non ! – L'amiral sourit, bien que visiblement fatigué, afin de compenser ce que ses paroles pouvaient avoir d'offensant. – Du moment que vous acceptez cette mission, vous êtes sous les ordres du gouvernement. C'est pour assurer votre protection. Je désire que Johnny serve de chien-guide.

— La protection de qui ?

— Celle de Bruno, de Maria, de Harper... et la vôtre.

— La mienne ? Suis-je en danger ?

— Franchement, je ne le crois pas, ne serait-ce que pour cette

bonne raison : si quelque chose vous arrivait, le voyage serait annulé, ce qui ne conviendrait pas du tout à nos amis. Mais je ne veux prendre aucun risque.

— Et vous croyez que cette patrouille sera utile ?

— Oui. Dans une communauté fermée telle que celle-ci, leur présence sera connue de tous dans l'heure même. Ajoutez à cela que la police a reçu des menaces contre des membres non désignés de votre état-major. Si vous avez quelques croque-mitaines parmi les gens de votre équipe, cette nouvelle les accablera.

— Comme vous le dites, vous ne prendrez pas de risques, n'est-ce pas ?

— Je pense que les ombres de Pilgrim et de Fawcett m'approuveraient entièrement, répliqua sèchement l'amiral. Avez-vous déjà fait se rencontrer Bruno et Maria ? — Wrinfild répondit d'un hochement de tête. — Quelles réactions ?

— Bruno n'en a eu aucune. S'il en éprouve, il ne les manifeste pas. Quant à Maria, eh bien, Henry a dit qu'elle n'était pas exactement dans le coup.

— Pas impressionnée, dirons-nous ?

— Il semble bien.

— Elle assiste au spectacle ?

— Oui, avec Henry.

— Je me demande si elle est toujours aussi peu impressionnée.

— Toujours sceptique ? demanda Henry qui, lui, ne l'était évidemment pas, vu qu'il ne parvenait plus à quitter la jeune fille des yeux.

Maria ne répondit pas immédiatement. Elle regardait, comme hypnotisée, ainsi que dix mille autres spectateurs, les Aigles Aveugles exécuter leurs exercices aériens, aussi routiniers que suicidaires. À la fin du numéro, elle eut un soupir prolongé et presque silencieux.

— Je n'y crois pas. — Sa voix était presque un murmure. — Je ne peux tout simplement pas croire à la réalité de ce que je viens de voir.

— J'ai moi-même du mal à y croire, alors que j'ai assisté cent fois à ce spectacle. La première impression peut être mauvaise, n'est-ce pas ?

— Comme vous dites.

Une demi-heure plus tard, elle se trouvait avec Henry tout près des

coulisses lorsque Bruno parut en costume de ville. Il avait retrouvé son aspect relativement terne. Il s'arrêta, lui sourit et dit :

— Je vous ai vue pendant la représentation.

— Malgré votre bandeau ?

— Sur le câble, à bicyclette.

Elle le regarda, incrédule :

— En accomplissant ce tour de force ? vous avez le temps de regarder le public alentour ?

— Il me faut bien quelque chose pour occuper mon attention, dit-il sur un ton de bravade moqueuse. Ça vous a plu ? – Elle répondit d'un signe de tête et il sourit de nouveau : – Mêmes les Aigles Aveugles ? Je recherche seulement des compliments, bien entendu.

Maria le regarda sans sourire, fit un geste en l'air et dit :

— Une étoile est tombée du ciel.

Elle se détourna et s'en fut. Au léger froncement de sourcils de Bruno, il était impossible de dire s'il était perplexe ou amusé.

Le docteur Harper, ayant l'air de la tête aux pieds du médecin consultant hautement qualifié qu'il n'était pas, arriva exactement à dix heures le lendemain matin, mais il dut attendre plus d'une demi-heure tandis que Wrinfild passait en revue toute la file de candidats désireux de devenir médecins du cirque, qui s'étaient présentés tout juste avant dix heures.

Wrinfild était seul dans son bureau lorsque Harper frappa à sa porte et entra en disant :

— Bonjour, je suis le docteur Harper.

Wrinfild le regarda avec un étonnement extrême et ouvrait la bouche pour lui rappeler sans doute qu'il ne pouvait avoir oublié leur première rencontre devant le corps de Pilgrim, lorsque Harper lui remit une note manuscrite dont il prit connaissance « *Ce bureau peut être truffé de microphones. Interrogez-moi comme n'importe quel autre candidat.* »

— Bonjour ! – Wrinfild n'avait pas même cillé. – Je suis Wrinfild, le patron ! lança-t-il sur un ton parfaitement naturel.

Vers la fin de l'entrevue, Harper, tout en l'écoutant et en lui répondant, rédigea une autre note qu'il lui tendit par-dessus le bureau. Elle était ainsi conçue : « Terminez cet entretien et accordez-moi ce job. Demandez-moi mes projets, puis priez-moi de sortir avec vous pour une visite générale. »

— Bien, je suis un homme trop occupé pour passer ma vie à tergiverser, dit Wrinfield. Ce poste est à vous ! Franchement, puisque j'ai le choix entre un médecin expérimenté et les jeunes internes que j'ai vus... mais je pense que le désir de voyager n'est de votre part qu'une fantaisie passagère. Vous ne ferez sûrement pas carrière parmi nous !

— Douze ans au Belvédère, c'est long.

— Quand pourriez-vous être libre, au plus tôt, docteur ?

— Maintenant.

— Magnifique ! Et quels sont vos projets immédiats ?

— Ils dépendent de la date de votre départ pour cette tournée à l'étranger.

— Comptons quatre à cinq jours.

— Ce qui ne me laisse pas beaucoup de temps. D'abord, M^r Wrinfield, je voudrais votre autorisation pour l'achat de fournitures médicales. Il faudra ensuite rassembler tous les passeports, afin que je puisse me rendre compte quels sont les vaccins nécessaires. Si j'ai bien compris, votre cirque n'a jamais effectué de tournée à l'étranger. Je crains que certains de vos artistes trapézistes et spécialistes de la corde raide n'aient à écourter leurs numéros quelque peu dans les jours à venir.

— Je vais m'occuper de tout cela immédiatement. Mais je vous propose, pour commencer, un tour général de l'établissement : lorsque vous saurez à quoi vous vous êtes engagé, il se pourrait que vous changiez d'avis.

Les deux hommes sortirent du bureau et Wrinfield mena son visiteur vers la piste centrale du cirque, un lieu où les écouteurs aux portes n'étaient pas à craindre. Malgré cela, Wrinfield laboura le sable de la pointe de sa chaussure et jeta négligemment un regard alentour avant de parler :

— Pourquoi toute cette mise en scène ? dit-il.

— Je suis désolé d'avoir à employer ces moyens. Habituellement, nous ne nous laissons pas aller à ces extrêmes, qui gâchent notre image de marque. Entre parenthèses : compliments ! vous êtes une recrue de premier ordre pour notre organisation. Pour en revenir à nos moutons, j'ai eu une conversation avec Charles tout juste avant de venir ici et nous avons exprimé l'un et l'autre le même soupçon, en même temps.

— Que des micros étaient cachés dans mon bureau ?

— Exactement. S'il en était ainsi, cela expliquerait beaucoup de choses.

— Mais pourquoi ces notes manuscrites que vous me tendiez ? Pourquoi n'avez-vous pas simplement téléphoné pour me mettre en garde ? — Harper lui adressa un demi-sourire et Wrinfild se frappa la tête à deux mains.

— C'est idiot, ce que je dis, la ligne téléphonique aussi pouvait être surveillée !

— Certainement. Dans quelques minutes, vous pouvez vous attendre à la visite d'un autre candidat médecin. Il s'appelle le docteur Morley et il aura à la main la trousse médicale noire réglementaire, mais il n'est pas médecin : c'est un expert en électronique et sa trousse contient un équipement très sophistiqué qui permet de détecter les installations de micros. Dix minutes seul dans votre bureau et il découvrira s'il est net ou non.

Un quart d'heure plus tard, tandis que Wrinfild et Harper s'approchaient du bureau, un grand homme habillé de gris, portant une trousse noire, en descendait les marches. À l'intention de tous ceux qui auraient pu les observer ou tendre l'oreille à leurs propos, Wrinfild présenta les deux hommes et leur offrit une tasse de café à la cantine. Ils s'installèrent à une table éloignée dans un coin de la pièce.

— Deux micros, déclara Morley. Des émetteurs radio miniaturisés, l'un dans la lampe du plafond, l'autre dans le téléphone.

— Je puis donc respirer de nouveau librement, dit Wrinfild, et, comme ses compagnons tardaient à manifester leur approbation, il poursuivit, plutôt désespéré : — Je veux dire que ces appareils ont été enlevés, ou rendus inoffensifs, n'est-ce pas ?

— Très certainement non, répondit Harper. Les micros sont toujours en place et resteront probablement jusqu'à notre retour d'Europe. Pensez-vous que nous désirions que ces démons sachent que nous avons repéré leur matériel d'espionnage ? Songez à l'énorme quantité d'informations fausses, déroutantes, dont nous pouvons les nourrir. — On voyait que Harper, mentalement, se frottait positivement les mains. — Désormais, vous ne dirigerez dans ce bureau que la routine du cirque. — Il sourit, comme dans un rêve.

— À moins que, bien sûr, je ne donne des directives en sens contraire !

Dans les jours qui suivirent, quatre thèmes firent exclusivement l'objet des conversations au cirque.

Le premier avait pour objet l'exaltation croissante due à l'approche du voyage en Europe, état euphorique que ne partageaient pas, ce qui se comprend, les infortunés qui ne prendraient point part à cette tournée à l'étranger et qui retourneraient à leurs quartiers d'hiver en Floride. Pour des raisons purement pratiques, deux tiers seulement du personnel seraient appelés à y participer. Pour ceux-ci, la tournée en Europe était considérée comme des vacances qui promettaient d'être extrêmement dures dès le débarquement, mais des vacances quand même. La moitié de la troupe était composée d'Américains dont la plupart n'avaient jamais passé les mers pour des raisons financières ou parce que la saison du cirque était si prolongée qu'il ne leur restait que trois semaines de liberté dans l'année et cela en hiver. Les autres étaient des Européens, surtout venus d'au-delà du Rideau de Fer, pour lesquels ce serait une occasion inespérée de revoir leur terre natale ainsi que leurs familles.

Le second sujet de conversation était la fâcheuse activité du docteur Harper et de ses deux infirmières temporaires. Leur degré d'impopularité était fort élevé. Harper se montrait d'une rigueur qui frisait la brutalité et lorsqu'il fut question de vaccinations et d'inoculations, nul ne passa au travers des mailles du vaste filet qu'il avait jeté. Mais nul non plus ne pouvait douter avoir affaire à un véritable médecin conscient de son devoir.

Le troisième, thème de discussion concernait deux groupes se livrant à de mystérieuses activités : d'abord la patrouille qui surveillait si étroitement les wagons-lits pendant la nuit. Personne ne croyait sérieusement que des menaces de mort avaient été proférées par des ennemis inconnus, aussi ne savait-on qu'en penser. Puis ces deux électriciens qui avaient examiné toute l'installation électrique du train. Ils avaient presque terminé leur tâche avant que l'on se fût inquiété de leur authenticité pour appeler la police. Inconnus de tous dans le cirque, excepté de Harper, ils avaient été mis sous bonne garde pendant les cinq minutes que l'un d'eux passait à téléphoner à l'amiral pour le rassurer au sujet des wagons-lits, dont aucun ne comportait de micro.

Mais le plus passionnant des sujets de conversation concernait Bruno et Maria. Au grand dépit de Henry, engagé dans une lutte avec sa conscience, non seulement ils se montraient de plus en plus souvent ensemble mais encore ils recherchaient ouvertement la société l'un de l'autre. Certains étaient amusés de voir conquis Bruno, jusqu'alors inaccessible à toute séduction féminine. D'autres étaient jaloux, les hommes parce que Bruno s'était attiré, sans effort apparent, l'affection d'une fille qui repoussait, poliment mais sans détours, les autres hommages masculins ; les femmes parce que Bruno, de loin le meilleur

parti parmi les hommes du cirque, ignorait les avances qui lui étaient faites. Mais beaucoup de ses collègues étaient heureux pour Bruno bien que, mis à part Kan Dahn, Manuêlo et Roebuck, il ne comptât pas de vrais amis dans le cirque, car tout le monde savait que, depuis la mort de son épouse, il restait un homme triste, renfermé sur lui-même, qui jamais ne regardait une femme. La majorité des artistes estimait cependant naturel et inévitable que la vedette incontestable du cirque rencontrât une fille qui était certes la plus jolie parmi une foule de ravissantes personnes.

Ce ne fut pas avant la dernière représentation de leur dernière soirée en ville que Bruno demanda assez timidement à Maria si elle voulait visiter son installation à bord du train. Maria ne montra aucune timidité en acceptant cette invitation. Il guida ses pas hésitants sur le sentier coupé d'ornières qui longeait le convoi, puis il l'aida à gravir les marches au bout du wagon.

Bruno disposait d'un appartement superbe composé d'un salon, d'une kitchenette, d'une salle de bains avec baignoire encastrée et d'une chambre à coucher. Maria paraissait sidérée par ce luxe lorsqu'il la reconduisit dans son salon.

— Je passe pour assez peu doué dans l'art de la préparation des cocktails, annonça-t-il. Je n'absorbe d'alcool qu'après avoir terminé une série de représentations dans une ville. L'alcool et le trapèze font mauvais ménage. Voulez-vous me tenir compagnie ?

— Je vous en prie. Mais je vois que vous menez grand train ! Vous devriez avoir une épouse qui partagerait tout ce confort avec vous.

Bruno cherchait la glace.

— Serait-ce une demande en mariage ?

— Non, mais tout ceci rien que pour un seul homme...

— M^r Wrinfield se montre fort bienveillant à mon égard.

— Je ne pense pas que M^r Wrinfield soit le perdant dans cette affaire, répliqua-t-elle sèchement. Est-ce que d'autres que vous sont aussi bien logés ?

— Je n'ai pas été m'en rendre compte sur place et...

— Bruno !

— Non.

— Quant à moi, je dispose d'un coin qui ressemble à une cabine téléphonique posée à l'horizontale. Ah ! j'imagine qu'il y a un gouffre entre le traitement d'une secrétaire et le vôtre !

— Ce n'est que naturel.

— Ah ! la prétention des mâles !

— Montez avec moi jusqu'au trapèze volant, les yeux bandés, et vous comprendrez.

Elle frémit, sans affectation.

— Je ne suis même pas capable de me tenir debout sur une chaise sans avoir le vertige. C'est vrai ! Vous méritez votre palais. Quant à moi, j'espère que je pourrai toujours me permettre de le visiter.

Il lui tendit un verre.

— Je ferai faire un tapis spécialement à votre intention, pour vous accueillir dignement.

— Merci. – Elle leva son verre. – À notre premier moment de solitude à deux ! Nous devons nous éprendre l'un de l'autre, n'est-ce pas ? Avez-vous la moindre idée de ce que les autres s'imaginent quant à la manière dont nous accomplissons notre devoir ?

— Je ne peux parler pour les autres, mais en ce qui me concerne, je trouve que je m'en tire assez bien. – Voyant qu'elle pinçait les lèvres, il ajouta vivement : – Je crois que *nous* nous en tirons très bien et je suppose que c'est l'opinion générale pour le moment, car je pense qu'une centaine de personnes au moins savent que vous êtes ici avec moi. N'êtes-vous pas tenue de rougir, à la fois modeste et effarouchée ?

— Non.

— C'est un art qui se perd. Bien, cela m'étonnerait que vous soyez venue ici pour l'agrément de mes yeux noirs. Vous avez quelque chose à me dire ?

— Pas vraiment. C'est vous qui m'avez demandé de venir, vous vous souvenez ? – Elle sourit. – Pourquoi ?

— Seulement pour mettre la dernière main à notre numéro. – Elle cessa de sourire et reposa son verre. Il fit vers elle un geste rapide et effleura le dos de sa main. – Ne vous comportez pas comme une oie, Maria. – Elle le regarda, indécise, eut un sourire entendu et reprit son verre. – Dites-moi, reprit-il, quel est le rôle qui me sera attribué lorsque nous arriverons à Crau et comment convient-il que je le remplisse ?

— Seul ! Le docteur Harper le sait et il n'a pas encore manifesté l'intention de s'en expliquer. D'après moi, il vous – ou nous – en parlera pendant la traversée ou à notre arrivée en Europe. Il m'a tout de même dit deux choses ce matin...

— Je savais que vous aviez du nouveau à me confier.

— C'est vrai. J'essayais de vous taquiner, mais ça n'a pas pris, n'est-ce pas ? Rappelez-vous ces deux soi-disant électriciens que la police a escortés jusqu'au train ? C'étaient en fait des hommes à nous, des experts en électronique, à la recherche d'appareils récepteurs, de micros. Ils ont concentré toute leur attention sur votre appartement...

— Des micros ? Chez moi ? Allons, Maria, vous avez un peu trop le sens du mélodrame !

— Croyez-vous ? La seconde nouvelle est que l'on a trouvé effectivement deux micros dans le bureau de Mr Wrinfield : l'un dans la pièce elle-même, l'autre à l'intérieur du téléphone. N'est-ce pas tout aussi mélo ? – Comme Bruno se taisait, elle poursuivit : – Ils n'ont pas retiré ces micros. Mr Wrinfield, sur le conseil du docteur Harper, appelle Charles plusieurs fois par jour, jetant de vagues allusions, faisant des propositions voilées concernant certains artistes du cirque qui pourraient l'intéresser. Rien à notre sujet, évidemment. En fait, il a fait tant de suggestions que si les autres – quels que puissent être ces « autres » – tiennent à l'œil les prétendus suspects qu'on leur désigne, ils ne disposeront pas d'une seule minute pour s'occuper des autres, dont nous sommes, bien entendu.

— Je trouve qu'ils sont idiots, conclut Bruno candidement, et cette fois par « ils » je ne désigne pas les « autres », mais Wrinfield et Harper, qui s'amuse à ces petites mystifications puériles.

— D'après vous, il y avait quelque chose de puéril dans les meurtres de Pilgrim et de Fawcett ?

— Épargnez-moi la logique féminine. Je ne parlais pas d'eux.

— Le docteur Harper a vingt ans d'expérience derrière lui.

— Ou un an vingt fois répété. O.K. Très bien, je m'abandonne donc rassuré aux mains des experts. Pendant ce temps, je suppose que la victime désignée pour le sacrifice n'a rien à faire ?

— Non... ou plutôt si : vous pouvez me dire comment je puis entrer en contact avec vous.

— Frappez deux fois et demandez Bruno.

— Vous savez bien que les portes de votre appartement sont verrouillées. Je ne pourrai pas vous voir lorsque le train sera en marche.

— Tiens, tiens. – Bruno eut un large sourire, ce qui lui arrivait rarement ; c'était aussi la première fois qu'elle voyait son sourire monter jusqu'à ses yeux. – On dirait que les choses se présentent bien pour moi. Vous pensez que vous pourriez avoir envie de me voir ?

— Ne dites donc pas de bêtises ! Il se pourrait que j'aie *besoin* de

vous voir.

Bruno hocha la tête :

— Il est interdit de déverrouiller les portes d'un wagon, dans un train en marche. Il y a une porte dans un coin de ma chambre à coucher qui ouvre sur le couloir arrière. Mais cette porte n'a qu'un seul bouton et celui-ci se trouve de mon côté.

— Je frapperai toc-toc, toc-toc, vous saurez que c'est moi. J'apprécie ce genre d'enfantillages.

Il la raccompagna jusqu'à son compartiment. Au pied des marches du wagon, il lui dit :

— Bonsoir donc. Merci pour la visite !

Il se pencha sur sa main et y déposa un léger baiser. Elle le laissa faire et dit seulement avec douceur :

— N'est-ce pas pousser le souci de « faire vrai » un peu trop loin ?

— Pas du tout. Les ordres sont les ordres. On attend de nous que nous donnions une certaine « impression » et l'occasion était trop bonne pour la négliger : au moins une douzaine de personnes nous regardent.

Elle fit une grimace, se détourna et monta les marches.

IV

La majeure partie du lendemain fut consacrée à démonter l'extraordinaire variété des pièces constituant les installations des pistes, de la scène et du champ de foire, et à tout charger dans le train long de près de huit cents mètres. Le transport de tout ce matériel, des cages des animaux, des bureaux préfabriqués et des baraquements, sans parler des animaux et des membres de la troupe du cirque, jusqu'aux voitures et aux wagons plats, représentait une formidable entreprise qui eût paru impossible à tout non-initié. Grâce au savoir-faire des « gens du voyage », rompus à ces opérations depuis des générations, ce tour de force fut pourtant réalisé avec une facilité déconcertante et une efficacité qui réduisit un enchevêtrement affolant de difficultés à un quasi-miracle d'ordre et de précision. Même le chargement des vivres destinés à des centaines d'humains et d'animaux eût paru une tâche énorme. En fait, les derniers fourgons contenant les provisions s'ébranlèrent moins d'une heure après que les premiers eurent été chargés. L'opération dans son ensemble pouvait être comparée à un exercice de logistique militaire, avec la seule différence que tout observateur impartial et expert en la matière eût reconnu que l'organisation du cirque représentait indubitablement l'un des plus beaux exemples d'efficacité dirigée.

Le convoi devait s'ébranler à dix heures du soir. À neuf heures, le docteur Harper était encore enfermé avec l'amiral, absorbé par l'étude de deux schémas particulièrement compliqués.

L'amiral tenait sa pipe d'une main, son verre de brandy de l'autre. Il semblait détendu, calme, presque indifférent. Peut-être venait-il seulement de prendre cette expression, mais en tant que seul instigateur de l'opération prévue, l'homme qui en avait conçu le plan jusqu'au moindre détail devait se sentir engagé, responsable.

— Tout est paré ? s'enquit-il. Les gardes, les entrées, la disposition intérieure des lieux, les sorties de secours et l'itinéraire d'évasion vers la Baltique ?

— J'ai tout récapitulé. J'espère seulement que ce maudit bateau se trouvera bien au rendez-vous.

Harper replia les schémas et les glissa tout au fond de la poche intérieure de son manteau.

— L'opération aura lieu un mardi dans la nuit. Ils croiseront en

vue des côtes du vendredi précédent au vendredi suivant, ce qui vous donnera un délai d'une semaine.

— Les Allemands de l'Est, les Polonais ou les Russes ne vont-ils pas se méfier de nous, amiral ?

— Inévitablement. Vous n'en feriez pas de même à leur place ?

— Ne vont-ils pas élever des objections concernant le passage ?

— Comment le pourraient-ils ? Depuis quand la Baltique est-elle le lac privé de qui que ce soit ? Évidemment, ils ne manqueront pas d'établir un rapport entre la présence de ce navire – ou de ces navires – et celle du cirque à Crau. C'est inévitable et nous n'y pourrons rien. Le cirque est le cirque. – L'amiral soupira. – Vous avez intérêt à remplir correctement votre contrat, Harper, sinon je serai en mauvaise posture avant la fin de l'année.

Harper sourit :

— Voilà qui me déplairait, amiral, et vous savez mieux que personne qu'en dernier ressort le succès de l'opération ne dépend pas de moi.

— Je sais. Avez-vous eu le temps de vous faire une opinion sur notre nouvelle recrue ?

— Rien de plus que ce qui est évident pour tout le monde, monsieur. Il est intelligent, résistant, fort et semble être né sans système nerveux. C'est un homme impénétrable. Maria Hopkins dit qu'il est impossible de l'approcher vraiment.

— Quoi ? – L'amiral fronça un sourcil touffu. – Cette délicieuse petite ? Je suis sûr qu'elle le pourrait, si elle s'en donnait la peine !

— Je ne parlais pas en ce sens, amiral.

— Du calme, Harper, du calme. Je ne me sens pas d'humeur à plaisanter. Il est des moments faits pour éprouver l'âme des hommes. Bien que je sache que nous n'avons pas le choix, il n'est pas facile d'avoir à faire confiance à un inconnu, somme toute. Mis à part le fait que s'il échoue, il ne peut échouer que d'une seule manière et, en ce cas, sa mort me restera sur la conscience jusqu'à la fin de mes jours. N'allez pas ajouter à ce fardeau.

— Que voulez-vous dire, amiral ?

— Assurez vos arrières, voilà ce que je veux dire. Ces documents que vous venez de fourrer dans votre poche intérieure, êtes-vous conscient de ce qui arriverait, si on les trouvait en votre possession ?

— J'en suis conscient, soupira Harper. On me couperait la gorge et je finirais, soigneusement lesté, au fond d'un canal quelconque. Mais

sans doute me trouveriez-vous facilement un remplaçant.

— Sans doute. Mais du train où vont les choses, je vais bientôt avoir à courir après les remplaçants, aussi je préfère ne pas envisager déjà cette épreuve. Vous êtes bien sûr de connaître par cœur les heures de transmission et le code ?

— Vous n'avez décidément pas grande confiance en vos subordonnés, monsieur, dit Harper sombrement.

— La façon dont les choses ont tourné récemment m'ôte jusqu'à la confiance en moi-même.

Harper soupesa le fond de sa trousse médicale :

— Avec cet émetteur-récepteur miniature... êtes-vous sûr de pouvoir capter mes appels ?

— Nous utilisons l'équipement de la NASA. Nous pourrions capter vos appels, même si vous étiez sur la Lune.

— Je ne serais pas fâché que ce soit là que je doive aller.

Six heures après son départ, le convoi arriva à la gare de triage. Lampes à arc mises à part, l'obscurité était totale et la pluie redoublait d'intensité. Après une série interminable de manœuvres vers l'avant, vers l'arrière, de grincements, de chocs de roues et de tampons, mélange de bruits assourdissants qui éveilla tous les occupants du train, un nombre considérable de wagons sélectionnés à l'avance furent détachés de l'ensemble pour être ensuite acheminés vers le sud, vers les quartiers d'hiver du cirque, en Floride. Le corps principal du train poursuivit sa route vers New York.

Aucun incident notable, n'avait eu lieu au cours du trajet. Bruno, qui préparait toujours sa propre cuisine, n'était pas sorti une seule fois de ses quartiers. Il avait reçu deux fois la visite de ses frères, une fois celle de Wrinfild, une autre celle de Harper, mais pas davantage. Connu de tous pour être un solitaire, on le traitait comme tel.

Ce ne fut pas avant que le convoi n'atteigne le quai où avait accosté le navire transbordeur de trains qui devait les amener à Gênes – port choisi non pas tant pour sa position stratégique et géographique que parce qu'il était l'un des quelques ports méditerranéens à disposer de moyens lourds de déchargement – que Bruno quitta son appartement. Il pleuvait toujours. L'une des premières personnes qu'il rencontra fut Maria. Elle était vêtue d'un pantalon de marin et d'un ample ciré jaune, et paraissait extrêmement malheureuse. Elle le gratifia de l'air le plus renfrogné dont elle fut capable et lui donna un échantillon de ce qu'il considérerait à présent comme son habituelle franchise.

— Je ne vous trouve pas particulièrement sociable, dit-elle.

— Désolé, mais vous saviez où me trouver.

— Je n'avais rien à vous dire... – Puis, peu logique : – Vous aussi, vous saviez où me trouver.

— Je n'aime pas tellement les cabines téléphoniques : elles sont exiguës et on y attrape des crampes.

— Vous auriez pu m'inviter. Quoique je sache que nous sommes tenus d'amorcer des relations d'un certain caractère, je ne m'en vais pas ouvertement à la chasse à l'homme !

— Vous n'avez pas à vous y livrer. – Il sourit pour ôter à ses paroles leur signification offensante. – Ou préférez-vous vous y livrer discrètement ?

— Très amusant. C'est intelligent ! Vous n'avez pas honte ?

— De quoi ?

— De la façon dont vous m'avez négligée.

— Énormément !

— Alors, emmenez-moi dîner ce soir.

— C'est de la télépathie, Maria !

Elle lui lança un regard incrédule et s'en fut pour se changer.

Ils prirent successivement trois taxis pour se rendre dans un charmant petit restaurant italien choisi par Maria. Lorsqu'ils furent assis, Bruno demanda :

— Était-ce bien nécessaire ? Je veux parler de ces taxis successifs...

— Je ne sais pas. J'obéis aux ordres.

— Pourquoi sommes-nous ici ? Je vous manquais tant que ça ?

— J'ai des instructions à vous transmettre.

— Ce n'est donc pas pour mes beaux yeux noirs que...

— Elle sourit et secoua la tête. Il soupira : – On ne peut pas séduire tout le monde... Quelles sont ces instructions ?

— Je pense que vous allez me dire que j'aurais pu vous les murmurer là-bas, sur les quais, dans un coin sombre.

— Voilà une perspective qui n'aurait pas manqué de charme, mais pas ce soir.

— Pourquoi ?

— Il pleut à torrents.

— Moi qui vous prenais pour un romantique !

— Et puis je me plais ici, c'est un endroit très agréable.

— Il la regardait avec admiration dans sa robe de velours bleu, sa cape de fourrure bien trop chère pour une simple secrétaire, avec ce reflet chatoyant que la pluie donnait à ses cheveux de jais. – D'ailleurs, je ne pourrais pas vous voir dans le noir. Ici, c'est autre chose. Vous êtes vraiment très belle. Quelles sont donc ces instructions ?

— Quoi ? – Elle fut un instant démontée, désarçonnée par le brusque changement de sujet de conversation. Puis elle pinça les lèvres d'un air à la fois furieux et moqueur.

— Nous levons l'ancre à onze heures demain matin. Soyez, je vous prie, dans votre cabine à six heures du soir. À ce moment-là, le commissaire de bord viendra pour discuter avec vous de la location des chaises longues sur le pont promenade. C'est un véritable commissaire de bord, mais il est aussi autre chose. Il s'assurera qu'il n'y a absolument aucun micro caché dans votre cabine. – Bruno demeurerait silencieux. – Je remarque que cette fois vous ne me parlez pas de mélodrame ou d'enfantillage !

Bruno répondit avec une certaine lassitude :

— Parce qu'il ne me semble guère qu'il vaille la peine d'en parler. Pour quelle raison dissimulerait-on des micros dans ma cabine ? Je ne suis l'objet d'aucun soupçon. Mais je finirai par l'être si Harper et vous, Maria, continuez à vous comporter stupidement, comme dans un roman de cape et d'épée. Pourquoi ces micros à demeure dans le bureau de Wrinfield ? Pourquoi a-t-on envoyé deux hommes chercher des micros dans mon appartement, à bord du train ? Pourquoi ce remue-ménage, à présent ? Il y a trop de gens qui commencent à se poser des questions sur mon compte, trop de gens qui savent que je ne suis pas seulement ce que je prétends être ou ce que le cirque prétend que je suis. Trop de gens portent leur attention sur ma personne. Ce que je ne puis souffrir !

— Je vous en prie : il est inutile de vous mettre dans un état pa...

— C'est vous qui le dites ! Et n'essayez pas de m'amadouer.

— Écoutez, Bruno, je ne suis qu'une messagère. De prime abord, il n'y a aucune raison pour que l'on vous soupçonne, mais nous avons affaire, ou nous aurons affaire à une police secrète très efficace et soupçonneuse qui, certainement, ne négligera pas le plus léger indice. Après tout, le renseignement que nous voulons obtenir est à Crau. Nous allons à Crau, vous êtes né à Crau, et ils sauront que vous avez le motif le plus sérieux de vous y rendre : la vengeance, car ils ont tué

votre femme et...

— Taisez-vous ! – Maria se rejeta en arrière, épouvantée par la froide férocité de sa voix. – Personne ne m'a parlé d'elle depuis six ans et demi ! Osez encore faire allusion une seule fois à la mort de ma femme et je me retire, réduisant à néant toute l'opération en cours, vous laissant expliquer seule à votre chef bien-aimé comment ce fut votre maladresse, votre manque d'éducation, votre indifférence totale, votre manque incroyable de sensibilité qui a tout gâché. Compris ?

— Je comprends. – Elle était très pâle, presque étourdie, et tentait d'assimiler l'énormité de sa maladresse, sans y parvenir. Elle passa lentement sa langue sur ses lèvres. – Je suis désolée, terriblement désolée, j'ai commis une faute grave. – Elle n'était pourtant pas sûre de la nature exacte de son erreur. – Je ne recommencerai pas, je vous le promets.

Il ne répondit pas.

— Le docteur Harper vous prie de vous trouver à l'extérieur de votre cabine à six heures et demie du soir, poursuivit-elle. Vous serez assis sur le pont, au pied de l'escalier des cabines. Vous serez tombé et vous vous serez foulé la cheville. On vous trouvera ainsi et l'on vous aidera à regagner votre cabine. Le docteur Harper s'y rendra presque immédiatement. Il désire vous donner des instructions complètes concernant la nature de l'opération.

— Vous en a-t-il fait part ?

La voix de Bruno manquait encore étrangement de cordialité.

— Il ne m'a rien dit. Si je connais bien le docteur Harper, il vous recommandera probablement aussi de ne m'en rien dire.

— Je ferai ce que vous me demandez. À présent que vous avez accompli votre mission, nous ferions aussi bien de rentrer. Trois taxis pour vous – les consignes sont les consignes... Quant à moi, un seul me suffira pour retourner tout droit au bateau. C'est plus rapide et moins cher. Au diable la CIA !

Elle avança une main hésitante et lui effleura le bras.

— Je me suis excusée. Sincèrement. Combien de temps faut-il que je continue ? – Comme il ne répondait pas, elle lui sourit, mais autant que son geste, son sourire était mal assuré. – Vous devriez vous dire qu'un homme comme vous, qui gagne autant d'argent, peut payer à dîner à une fille qui travaille comme moi. Ou préférez-vous que nous changions de restaurant ? Je vous en prie, ne vous en allez pas. Je n'ai aucune envie de rentrer... pas encore.

— Pourquoi ?

— Je ne puis vous le dire. C'est comme un de ces obscurs... je ne sais pas. Je voudrais seulement tout raccommoder.

— Je ne m'étais donc pas trompé, la première fois... Vous êtes bel et bien une oie. — Il soupira, saisit un menu et le lui tendit avec un étrange regard. — C'est curieux, je croyais que vous aviez les yeux noirs, les voilà devenus bruns, d'un brun soutenu, moucheté, mais d'un brun véritable, ne vous déplaît. Comment faites-vous ? Tournez-vous un bouton pour obtenir cette variante ?

Elle le regardait gravement :

— Aucunement.

— Ce sont donc mes yeux qui se trompent. Dites-moi, pourquoi le docteur Harper n'est-il pas venu me dire tout ceci lui-même ?

— Cela aurait fait une étrange impression si on vous avait vus partir tous les deux ensemble. Vous ne vous parlez jamais. Théoriquement, il n'est rien pour vous et vous n'êtes rien pour lui.

— Ah !

— Quant à nous, c'est différent. Rien de plus naturel. À moins que vous ayez oublié que je suis amoureuse de vous et que vous êtes amoureux de moi.

— Il aime toujours sa femme morte.

— La voix de Maria était blanche, étranglée. Les coudes appuyés au bastingage, elle se tenait sur le pont promenade du *Carpentaria*, indifférente, semblait-il, au vent glacial de la nuit, observant comme fascinée mais sans enregistrer ce qu'elle voyait, les gigantesques grues des docks avec leurs lampes à arc éblouissantes, qui transbordaient les wagons.

Elle tressaillit lorsqu'une main se posa sur son bras, puis une voix taquine jeta :

— Qui donc aime la femme de qui ?

Elle se retourna et vit Henry Wrinfild ; son visage mince et intelligent, d'une blancheur crayeuse dans la clarté crue des lampes à arc, lui souriait.

— Vous auriez pu tousser ou signaler votre présence, dit-elle sur un ton de reproche. Vous m'avez fait peur !

— Excusez-moi. Mais j'aurais aussi bien pu porter des bottes cloutées que vous ne m'auriez pas entendu davantage, au sein du vacarme que font ces maudites grues. Allons, dites-moi qui est amoureux de qui ?

— De *quoi* parlez-vous ?

— D'amour, répondit tranquillement Henry. Vous étiez en train de clamer je ne sais quoi à ce sujet, lorsque je me suis approché de vous.

— Vraiment ? dit-elle d'une voix mal assurée. Voilà qui ne m'étonnerait pas : ma sœur prétend que je parle sans cesse pendant mon sommeil. Peut-être que je dormais debout ? Avez-vous entendu d'autres manifestations de mon subconscient ?

— Malheureusement non. C'est sûrement dommage. Mais que diable faites-vous ici ? Il fait froid et la pluie commence à tomber.

Henry ne s'intéressait déjà plus à la réflexion qu'il venait d'entendre par surprise. Elle frissonna :

— Rêver tout éveillée... c'est ce qui a dû m'arriver. J'ai froid.

— Venez à l'intérieur. Ils ont un bar superbe décoré à l'ancienne. Il y fait bon et un brandy vous réchauffera.

— Mon lit me réchaufferait mieux encore ! Je crois qu'il faut que j'aille me coucher.

Vous refuseriez de prendre un dernier verre en compagnie du dernier des Wrinfeld ?

— Jamais de la vie ! – Elle prit son bras en riant. – Conduisez-moi !

Le salon – il était difficile de lui donner le nom de bar – avait de profonds fauteuils de cuir vert et des guéridons de cuivre, le steward était très attentionné et le brandy excellent.

Maria en but un, Henry, trois, et à la fin du troisième, Henry, qui comme par hasard ne supportait pas l'alcool, avait pris un regard franchement ardent, qui n'avait plus rien à voir avec celui d'un parfait gentleman. Il saisit la main de Maria entre les siennes et son regard se fit encore plus pressant.

— Ce n'est pas juste, dit-elle en fixant les yeux sur la main gauche de Henry. La tradition nous enseigne qu'une femme porte une bague de fiançailles lorsqu'elle est fiancée, une alliance une fois qu'elle est mariée. Un homme n'est pas soumis à cette règle. J'estime que c'est immoral !

— Moi aussi.

À cet instant, si elle lui avait demandé de suspendre à son cou une cloche a vache, il lui aurait obéi.

— Dans ce cas, où est votre bague ?

— Ma quoi ?...

— Votre bague de fiançailles. Cecily, votre fiancée, en porte bien une ? Vous vous souvenez, cette fille aux yeux verts à Brun Mawr. Vous ne l'avez tout de même pas oubliée ?

Henry retrouva d'un coup ses esprits :

— Vous avez posé des questions sur mon compte ?

— Pas une seule. Et ce n'est pas non plus nécessaire. Vous avez oublié que je passe quelques heures par jour en compagnie de votre oncle. Comme il n'a pas d'enfants, ses neveux et nièces sont devenus sa fierté et sa joie. — Elle prit son sac à main et se leva. — Merci pour votre invitation. Bonne nuit... faites de beaux rêves, en prenant garde de ne pas vous tromper d'héroïne !

Henry la regarda s'éloigner d'un air maussade.

Maria n'était pas couchée depuis plus de dix minutes que l'on frappait un coup à la porte de sa cabine. Elle s'écria :

— Entrez ! la porte n'est pas fermée à clef !

Bruno entra et ferma la porte derrière lui.

— Cette porte devrait être verrouillée, voyons, avec des gars comme moi et Henry rôdant aux alentours !

— Henry ?

— Je viens de le voir commander un double brandy. Il a l'air d'un Roméo qui s'est tout juste aperçu qu'il a donné une sérénade en se trompant de balcon. Vous êtes bien installée...

— C'est pour parler décoration que vous êtes venu me voir à cette heure de la nuit ?

— Ce sont eux qui vous ont attribué cette cabine ?

— Drôle de question. Non, en fait, il y avait sept ou huit cabines à choisir, le steward, un bon vieux type, m'a donné le choix. J'ai pris celle-ci.

— La décoration vous plaît, hein ?

— Pourquoi êtes-vous venu, Bruno ?

— Pour vous souhaiter une bonne nuit, je suppose. — Il s'assit auprès d'elle, passa un bras autour de ses épaules et la tint serrée contre lui. — Et pour me faire pardonner de m'être montré brutal envers vous au restaurant. Je vous expliquerai plus tard... lorsque nous serons sur le chemin du retour. — Il se leva aussi brusquement qu'il s'était assis, ouvrit la porte et ajouta : — N'oubliez pas de fermer à double tour ! puis il tira la porte derrière lui.

Maria considéra fixement la porte avec un immense étonnement.

Le *Carpentaria* était un grand navire – près de trente mille tonnes – qui avait été construit à l'origine pour effectuer des transports de minerai et était apte à se convertir immédiatement en porte-containers. Près de deux cents passagers pouvaient trouver place à son bord, mais jamais il ne serait venu à l'idée de personne de le comparer aux grands paquebots qui desservent la ligne transatlantique.

Les deux cales avant étaient pour le moment remplies par vingt wagons du train-cirque, surtout des voitures destinées à l'hébergement du personnel et des animaux, tandis que le contenu d'une douzaine d'autres wagons avait été déchargé sur le quai et soigneusement réparti dans les autres cales. Les wagons plats étaient solidement arrimés sur le pont avant. En Italie, on trouverait un nombre suffisant de voitures vides et une locomotive assez puissante pour les haler à travers les massifs montagneux de l'Europe centrale.

À six heures le lendemain soir, le *Carpentaria* – qui avait levé l'ancre sept heures plus tôt – voguait sous une pluie battante et par une forte houle ; sa coque avait heureusement été conçue pour réduire au minimum les effets du roulis. Bruno venait de s'étendre sur le canapé de sa cabine – l'une des plus somptueuses que comportait le navire – lorsqu'on frappa à sa porte, puis un commissaire de bord en uniforme entra sans que Bruno en fût le moins du monde surpris. L'homme tenait, à la main une épaisse serviette de cuir noir.

— Bonjour, monsieur, dit-il. M'attendiez-vous ?

— J'attendais quelqu'un. Je suppose que c'est vous.

— Merci, monsieur. Puis-je ? – il verrouilla la porte derrière lui, se tourna vers Bruno et donna une petite tape sur sa serviette. – Les travaux de bureau, pour un commissaire de bord moderne, dit-il tristement, sont exténuants.

Il ouvrit la serviette, en sortit une boîte en métal plate, rectangulaire, généreusement couverte de cadrans et de commandes, en tira une antenne, se coiffa d'une paire d'écouteurs et se mit lentement à arpenter la vaste chambre, puis la salle de bains, tout en tournant assidûment les boutons des commandes sans cesser de marcher. Il avait l'air à la fois d'un démineur et d'un sourcier.

Au bout de dix minutes, il se débarrassa de son équipement qu'il fit disparaître dans sa serviette.

— Rien, dit-il. Aucune garantie, remarquez bien ! Mais aussi certain que je puisse être...

Bruno fit un geste vers la serviette en cuir.

— J'ignore tout de ces appareils, mais je les croyais infailibles !

— Ils le sont sur la terre ferme. Mais sur un navire, il y a tant d'acier, la coque pouvant servir de conducteur, de champ magnétique, du fait des câbles de haute tension. Enfin, n'importe qui peut se tromper. Ça peut m'arriver aussi bien à moi qu'à cette petite merveille de l'électronique ! — Il tendit la main vers une cloison afin de reprendre son équilibre, car le *Carpentaria*, oubliant sans doute ses stabilisateurs, se permettait une embardée inattendue. — Ça m'a tout l'air de nous promettre une sale nuit. Je ne serais pas surpris si nous avions ce soir quelques foulures et quelques contusions. La première nuit en mer, vous savez, les passagers n'ont pas encore le pied marin.

Bruno se demanda s'il avait surpris un clin d'œil de sa part ou non. Peut-être était-ce le fait de son imagination ; d'ailleurs, il n'avait pas le moyen de savoir quel était le degré de confiance de Harper à l'égard du commissaire de bord. Il risqua donc une remarque anodine adressée au commissaire, qui le remercia poliment, tira le verrou et s'en alla.

À six heures trente exactement, Bruno sortit dans la coursive, qui était heureusement déserte. Le bas de l'escalier des cabines se trouvait à quelques mètres plus loin. Il s'installa sur le pont à demi étendu, aussi confortablement que possible, mais dans une position qui paraissait vraiment peu supportable, et attendit la suite des événements. Cinq minutes s'écoulèrent. Il commençait à ressentir une crampe aiguë dans son genou droit lorsque parurent deux stewards qui le tirèrent de sa lamentable situation. Avec beaucoup de bavardages à la clef, ils l'assistèrent de leur mieux et le ramenèrent dans sa cabine où ils l'étendirent avec précaution sur le canapé.

— Attendez une minute, gouv'neur, dit l'un des deux hommes avec un fort accent cockney. Je vous ramène le docteur Berenson en un rien de temps !

Bruno n'avait pas eu l'idée — pas plus sans douté que le docteur Harper — que le *Carpentaria* transporterait son médecin attitré, ce qui, de la part de l'un comme de l'autre, constituait l'oubli d'un état de choses élémentaire, tout navire ayant obligatoirement à son bord un médecin à partir d'un certain nombre de passagers. Il lança vivement :

— Je préférerais avoir la visite de notre médecin ! Celui qui est attaché au cirque. Il s'appelle le docteur Harper.

— Je connais sa cabine dans l'entrepont... Je vais tout de suite le chercher, monsieur !

Le docteur Harper devait attendre qu'on l'appelle, sa trousse à la main, car il surgit dans la cabine de Bruno avec un flot de paroles, l'air convenablement inquiet, en l'espace de trente secondes. Il ferma à clef la porte de la cabine, après le départ des deux stewards, puis il se

mit au travail : il enduisit la cheville de Bruno d'un baume à l'odeur âcre puis le recouvrit d'un mètre de bandage élastique.

— Mr Carter a-t-il été exact ? demanda-t-il.

— Si Mr Carter est notre commissaire de bord – il ne s'est pas présenté –, la réponse est oui.

Harper jeta un regard autour de lui :

— Rien à signaler ?

— Vous attendiez-vous à autre chose ?

— Pas vraiment.

Harper examinait le pansement, dont l'aspect et l'odeur étaient impressionnants à souhait.

Il attira à lui une table basse, plongea la main dans une poche intérieure de sa veste et en sortit deux feuilles de papier qu'il déplia et posa sur la table, près de quelques photographies. Il donna une tape sur l'une des feuilles sur laquelle figurait un plan détaillé.

— Celui-là en premier : le plan général du Centre pilote de recherches de Lubylan... Vous connaissez ?

Bruno adressa à Harper un regard dépourvu d'enthousiasme :

— J'espère que voilà la dernière question stupidement inutile que vous me posez ce soir. – Harper s'efforça d'encaisser ces paroles sans paraître blessé. – Avant que la CIA ne me recrute pour ce travail...

— Comment savez-vous que c'est la CIA ?

Bruno leva les yeux au ciel, puis parut avoir choisi de se dominer.

— Avant que les boy-scouts ne me recrutent pour faire ce job, ils ont reconstitué chacun des pas que j'ai faits depuis que j'ai quitté le berceau. Ainsi que vous le savez sûrement, j'ai passé mes vingt premières années à Crau. Comment pourrais-je ne pas connaître Lubylan ?

— Oui. Bien. Chose étrange, ils se sont livrés à des recherches minutieuses à Lubylan, la plupart dirigées, hélas ! vers les moyens de la guerre chimique, les gaz, etc.

— Pourquoi hélas ? Les États-Unis ne se livrent-ils pas aux mêmes recherches ?

Harper parut attristé :

— Ce n'est pas mon rayon.

— Écoutez-moi, docteur, reprit patiemment Bruno. Si vous ne pouvez pas avoir confiance en moi, comment pouvez-vous croire que

j'ai implicitement confiance en vous ? C'est évidemment *votre rayon* et vous le savez parfaitement. Souvenez-vous du Centre postal des Forces armées, à l'aérogare d'Orly. Toutes les communications classées top secret entre le Pentagone et les forces américaines en Europe passaient par là. Vous vous en souvenez ?

— Je m'en souviens.

— Vous souvenez-vous aussi d'un certain sergent Johnson ? Un gars qui portait des prénoms si émouvants, patriotiquement parlant, Robert Lee ? L'espion le plus astucieusement implanté par la Russie depuis la fin de la guerre et qui communiqua au KGB tous les documents militaires les plus secrets, pendant Dieu sait combien de temps. Vous vous en souvenez ?

Harper répondit d'une morne inclinaison de tête :

— Je me souviens.

Ce rendez-vous avec Bruno ne se passait pas exactement comme il l'avait prévu.

— Dans ce cas, vous n'avez pas oublié que les Russes ont publié des photocopies de l'une des directives « top secret » volées par Johnson. C'était l'ultime plan de défense éventuelle en cas d'invasion de l'Europe de l'Ouest par l'Union soviétique. Il suggérait qu'en ce cas, les États-Unis dévasteraient le continent européen par vagues successives au moyen d'armes bactériologiques, chimiques et nucléaires : le fait que toute la population civile serait virtuellement anéantie était admis d'avance. Sur le vieux continent, cette révélation causa une immense fureur à l'époque et coûta aux Américains la perte de quelque deux cent millions d'amis européens... Mais je doute qu'on en ait parlé, même en bas de la dernière page du *Washington Post*.

— Vous êtes très bien renseigné.

— Ce n'est pas parce que l'on n'appartient pas à la CIA que l'on est forcément illettré. Je sais lire. L'allemand est ma seconde langue et ma mère était berlinoise. Deux magazines allemands ont publié en même temps cette histoire.

— *Der Spiegel* et *Stern*, septembre 1969, précisa Harper, résigné. Éprouvez-vous un plaisir particulier à me suspendre à un croc de boucher pour me regarder gigoter ?

— Ce n'était pas mon intention. Je désire seulement attirer votre attention sur ces deux points : si vous n'êtes pas exactement d'accord avec moi tout le temps et sur toutes les questions, vous ne devez attendre de ma part aucune collaboration. Ensuite, je désire que vous sachiez pourquoi, en fait, je me suis embarqué dans cette entreprise.

Je n'ai aucune idée sur les intentions des Américains et j'ignore s'ils sont, vraiment décidés à cet holocauste. Je ne puis le croire, mais mon opinion ne compte pas. Ce qui compte, c'est ce que croient les gens de l'Est et s'ils sont convaincus que les Américains n'hésiteraient pas à mettre cette menace à exécution, car ils pourraient être tentés de déclencher une attaque préventive, en désespoir de cause. Si j'ai bien compris les explications du colonel Fawcett, un millionième de gramme de cette antimatière suffirait à régler à jamais le compte de l'Amérique. Je ne pense pas que personne soit digne de détenir une telle arme, mais de deux maux je choisis le moindre : je suis européen de naissance et américain d'adoption. Je reste solidaire de mes parents adoptifs. Et maintenant, pouvons-nous continuer ? Exposez-moi tout ce dont il s'agit. Mettons que je n'aie jamais entendu parler de cette ville qui s'appelle Crau et repartons à zéro !

Harper regardait son interlocuteur sans enthousiasme et dit enfin sur un ton felleux :

— S'il était dans vos intentions d'imposer un changement dans nos relations, vous avez réussi au-delà de toute attente, quoi que vous ayez pu espérer. Seulement, tout cela ne me paraît pas bien subtil. Bien. Lubyman se trouve assez commodément situé à quatre cents mètres de l'auditorium où le cirque donnera ses représentations. Les deux bâtiments, bien qu'ils soient en ville, sont cependant, comme on peut s'y attendre, dans les faubourgs. L'un des côtés de Lubyman, comme vous le voyez, donne sur une grand-rue.

— Il y a deux bâtiments représentés sur ce schéma.

— Nous y venons. Ces deux bâtiments sont accessoirement unis l'un à l'autre par deux hautes murailles qui ne sont pas mentionnées sur ce plan. — À l'aide d'un crayon, Harper les esquaissa rapidement. — Derrière Lubyman, il n'y a qu'un terrain vague. Le bâtiment le plus proche de l'autre côté est une centrale électrique qui fonctionne au fuel.

« Ce bâtiment qui donne sur la grand-rue — appelons-le le bâtiment ouest — c'est celui où s'effectuent les recherches. Dans le bâtiment est, celui qui donne sur le terrain vague, ont également lieu des recherches, mais d'un type différent et presque certainement plus infâmes que celles effectuées dans le bâtiment ouest. Dans ce bâtiment est, ils se livrent en effet à des expériences atroces sur des êtres humains. La police secrète y règne en maître car il constitue le lieu de détention le plus sûr et le plus secret des ennemis de l'État, assassins en puissance du Premier secrétaire aussi bien que poètes dissidents. Le taux de mortalité y est, je crois, plus élevé que la normale.

— À mon tour de dire que vous êtes très bien informé.

— Nous n'allons quand même pas y envoyer un homme les yeux bandés et les mains liées dans le dos. Ceci, qui traverse cette cour, est une passerelle située à la hauteur du cinquième étage, qui fait communiquer les deux bâtiments. Ses parois et son plafond sont en verre et elle ne cesse d'être illuminée du crépuscule à l'aube. Impossible pour quiconque de l'emprunter sans se faire voir.

« Dans les deux bâtiments toutes les fenêtres sont munies en plus d'un système d'alarme. Il n'y a que deux entrées, une pour chacun des bâtiments, toutes deux constamment verrouillées et sévèrement gardées. Ces bâtiments comptent neuf étages et les murs mitoyens ont la même hauteur. Tout le périmètre supérieur des murs est pourvu de pointes de métal placées les unes contre les autres, orientées vers l'extérieur et parcourues par un courant de deux mille volts. Il y a une tour de guet à chaque coin ; les gardes qui y sont postés sont armés de mitraillettes et disposent de projecteurs et de klaxons. La cour entre les deux bâtiments, tout comme la passerelle en verre, est violemment éclairée pendant la nuit, mais cette précaution peut sembler inutile, vu qu'une demi-douzaine de dobermans dressés à tuer y rôdent sans cesse.

— Vous avez décidément un certain talent pour encourager les gens ! fit remarquer Bruno.

— Préférez-vous ignorer ces détails ? Il n'y a que deux manières de s'échapper de cet endroit : la mort par la torture ou la mort par le suicide. Personne n'a jamais réussi à s'en évader. — Le docteur Harper posa un doigt sur l'autre schéma. — Ceci est la disposition des lieux, au neuvième étage du bâtiment ouest. C'est précisément pour que vous vous introduisiez là que le gouvernement a monté une opération qui va lui coûter des millions de dollars. Car c'est là que travaille Van Diemen : c'est là qu'il prend ses repas, dort, et passe sa vie.

— Je suis censé connaître son nom ?

— Très probablement non. Il est presque inconnu du public. Les savants d'Europe occidentale, ses collègues, parlent de lui avec un respect mêlé de crainte. C'est un génie reconnu — le *seul* génie indiscuté — dans la recherche sur les particules. Il est le découvreur de l'antimatière, le seul homme au monde qui a le secret de fabriquer, accumuler et contenir cette arme terrifiante.

— Il est hollandais ?

— Malgré son nom, il ne l'est pas ; c'est un transfuge de l'Allemagne de l'Ouest, un traître. Dieu seul sait pourquoi il a trahi. Vous voyez ici ses laboratoires et son bureau. Là, la salle des gardes. On comprend que cet endroit soit gardé comme Fort Knox vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et voici ses appartements : une petite

chambre à coucher, une salle de bains plus petite encore et une kitchenette.

— Vous voulez dire qu'il ne dispose pas d'un appartement privé ? Cela faciliterait pourtant bien les choses.

— Il a bien une maison à lui, c'est vrai, une splendide villa dans la forêt au bord d'un lac, dont le gouvernement lui a fait cadeau. Il n'y a jamais mis les pieds. Il ne vit que pour son travail et ne quitte pas ses laboratoires. On pense que le gouvernement préfère qu'il continue à vivre ainsi, ce qui simplifie les questions de sécurité.

— Compris. Pour en revenir à un autre problème assez simple : vous avez dit que personne n'avait jamais réussi à s'évader de Lubyln. Alors, comment diable pouvez-vous attendre de moi que j'y pénètre ?

— Eh bien... Voilà... – Harper se racla la gorge, car il posait le pied sur un terrain plein d'embûches. – Nous avons réfléchi à la question avant d'entrer en relation avec vous. C'est pourquoi nous avons été vous trouver, et vous seulement. Cette forteresse scientifique est, comme je vous l'ai expliqué, entourée d'un réseau serré de pointes d'acier traversées par un courant de deux mille volts. Ce courant provient d'une centrale, celle qui se trouve derrière le bâtiment est. Comme dans la plupart des lignes électriques à haute tension, il est acheminé par un câble aérien. Dans ce cas précis, le câble, long de trois cents mètres, relie un pylône de la centrale au sommet du bâtiment est.

— Vous perdez la tête, si vous êtes assez fou pour me suggérer que...

Harper était décidé à se montrer diplomate, persuasif et raisonnable :

— Voyons la question sous un certain jour : imaginez un instant qu'il s'agit simplement d'une corde raide. Tant que vous serez en contact avec ce câble, par les mains ou par les pieds, tant que vous ne serez pas relié au sol par quoi que ce soit, tel que le filin d'ancrage d'un isolateur de pylône, alors...

— Ce que j'imagine, moi, c'est qu'il s'agit simplement d'un câble à haute tension ! lança Bruno, répétant la mimique de Harper. Deux mille volts, c'est bien la force qu'ils emploient habituellement pour alimenter la chaise électrique ?

Harper répondit d'un hochement de tête attristé.

— Au cirque, on passe de la plate-forme au câble – et de là à une autre plate-forme, à l'autre extrémité du câble, reprit Bruno. Si je

quitte le pylône pour avancer sur le câble et passer de celui-ci au mur de la prison, j'aurai un pied sur le câble et l'autre relié au sol. Je serai grillé en une fraction de seconde. De plus, ces trois cents mètres de long, avez-vous la moindre idée de la sorte de fléchissement que cela provoque ? Pouvez-vous imaginer les effets de cette courbure combinés avec le vent qui pourrait souffler ? Avez-vous un seul instant envisagé que, en cette saison de l'année, ce câble pourrait être recouvert de glace et de neige ? Bon Dieu, docteur Harper, ignorez-vous donc que la vie d'un équilibriste dépend du coefficient de frottement entre la plante de ses pieds et le câble d'acier ? Croyez-moi, docteur, il se peut que vous soyez calé sur le chapitre du contre-espionnage, mais vous ne savez fichtrement rien en ce qui concerne l'art de marcher sur la corde raide !

Harper semblait encore plus triste.

— Et si même je vivais assez pour franchir ce câble, poursuivait Bruno, comment vivrais-je encore pour traverser la cour illuminée et gardée par des dobermans ? Ou encore pour traverser cette passerelle transparente, en admettant que j'arrive jusque-là ! Et si j'atteins ce fameux bâtiment ouest, comment réussirai-je à forcer la défense des gardes ?

À présent, la tristesse de Harper paraissait infinie.

— ... Et même si je réussis tout cela – je ne suis pas joueur, mais je parie mille dollars contre un que je n'y parviendrai jamais –, comment pourrais-je connaître l'endroit où ces documents sont déposés ? Je pense qu'ils ne sont pas simplement placés sur une table. Ils sont enfermés. Peut-être que Van Diemen les glisse sous son oreiller avant de s'endormir ?

Harper évitait soigneusement de rencontrer le regard de Bruno. Il était mal à l'aise, c'était évident.

Ouvrir un meuble de classement, ou même un coffre-fort, ne présente aucune difficulté, dit-il enfin. Je puis vous remettre des clefs qui peuvent ouvrir n'importe quelle serrure.

— Et s'il s'agit d'une serrure à combinaison ?

— Dans ce cas il faudra que la chance soit de votre côté.

Bruno fixa le plafond, considérant l'énormité et la désinvolture de cette affirmation, repoussa de la main les documents et se plongeait de nouveau dans le silence. Au bout d'un moment, il s'étira, regarda Harper, soupira et dit :

— Je crois que j'aurai besoin d'une arme. Une arme munie d'un silencieux, avec beaucoup de munitions.

Harper, à son tour, observa quelques instants de silence, puis déclara :

— Vous voulez dire que vous allez essayer ?

S'il éprouvait de l'espoir ou du soulagement, il ne le montra pas. Sa voix ne trahissait qu'une morne incrédulité.

— Pourquoi pas ? Quand on est idiot, c'est pour la vie. Ce qu'il me faut, c'est une arme qui tire des projectiles à gaz ou des fléchettes anesthésiantes, et non des balles normales. C'est possible ?

— Bien sûr. À quoi croyez-vous donc que sert la valise diplomatique ? fit observer Harper d'un air presque absent. Voyez-vous je ne pense pas avoir moi-même évalué les difficultés telles qu'elles se présentent. Si vous jugez que c'est absolument impossible...

— Vous êtes fou. Je le suis aussi ! Nous le sommes tous, mais à présent que nous voilà embarqués dans cette affaire, ce n'est plus le moment de faire machine arrière... De plus, nous devons bien ça à la mémoire de vos deux collègues assassinés. À vous de me procurer cette arme.

Harper cherchait les mots qui convenaient à la situation, mais ne les trouva pas. Il finit par dire :

— Voulez-vous garder ces schémas et ces photos en lieu absolument sûr ?

— Aucun problème.

Bruno se leva, rassembla les documents et les photos, les déchira en menus morceaux qu'il emporta dans la salle de bains et jeta dans la cuvette des w.c, puis actionna la chasse d'eau.

— Il serait difficile à présent pour qui que ce soit de mettre la main dessus, reprit-il lorsqu'il eut rejoint Harper.

— C'est vraiment un talent précieux, reconnut Harper. Mais j'aimerais assez que dorénavant vous preniez vos précautions pour ne pas chuter dans un escalier – pour de bon, cette fois – et ne pas prendre sur le crâne un coup qui ferait de vous un amnésique. Avez-vous déjà une idée de la manière dont vous procéderez, à Lubyland ?

— Écoutez, je suis devin, peut-être, mais pas Merlin l'Enchanteur. Depuis combien de temps disposez-vous de tous ces renseignements ?

Pas longtemps, quelques semaines.

— Pas longtemps, quelques semaines, répéta Bruno, comme s'il s'agissait de quelques années. Et avez-vous trouvé une solution quelconque ?

— Non.

— Et vous attendez de moi que j'y parvienne en quelques minutes ?

Harper secoua la tête et se leva.

— Je suppose que Wrinfield va venir vous voir d'un moment à l'autre, dit-il. Comme il aura été mis au courant de votre accident, vous pourrez le rassurer en lui disant que cela fait partie de notre scénario. Pour le reste, qu'avez-vous l'intention de lui révéler ?

— Rien. Si je lui confiais le projet suicidaire que vous aviez élaboré pour moi, il ferait faire demi-tour à ce navire en moins de temps qu'il ne lui faudrait pour se laver les mains après vous avoir envoyé promener.

V

Les jours passèrent, pauvres en événements, peu favorisés par l'état de la mer, il est vrai. Les stabilisateurs du *Carpentaria* paraissaient oublier leur mission compensatrice. Pour le personnel du cirque, il n'y avait guère d'occupations, si ce n'était de nourrir les animaux et d'entretenir la propreté de leurs cages. Les artistes qui pouvaient se livrer à leurs exercices habituels n'y manquaient pas, les autres prenaient leur mal en patience.

Bruno consacrait assez de temps à Maria pour donner toute crédibilité à l'opinion générale selon laquelle une romance était née entre eux. Mais ce qui ajoutait une vive saveur à celle-ci, c'était qu'une seconde romance semblait être en cours : aussitôt que Bruno s'éloignait, Henry Wrinfild accablait Maria de ses hommages. Et comme Bruno passait presque le plus clair de ses journées en compagnie de Kan Dahn, de Roebuck et de Manuêlo, Henry ne manquait ni d'occasions ni de temps ce dont il faisait le meilleur emploi.

Le vaste salon, qui contenait bien une centaine de personnes assises, était invariablement comble avant le dîner. Au cours de la troisième soirée en mer, Henry avait pris place à une table du fond, dans un coin, en face de Maria avec laquelle il s'entretenait d'un air très sérieux.

À l'autre extrémité du hall, Bruno était assis en train de jouer aux cartes avec ses trois amis. Avant de commencer la partie, Roebuck et Manuêlo avaient passé dix minutes rituelles à se plaindre de ce qu'ils n'avaient pas la possibilité d'exercer leurs arts respectifs : celui du lasso et celui du lancer de poignards. Kan Dahn, pour sa part, n'était nullement inquiet de son sort. De toute évidence, il pensait que sa force n'allait pas l'abandonner en l'espace de quelques jours. Il n'était pas le seul à le croire.

Ils jouaient au poker, ne risquant que de petits enjeux, et Bruno gagnait presque toujours. Les autres s'écriaient qu'il devait cette chance à sa faculté de deviner leurs cartes, argument que Bruno réfutait vivement, bien que le soir précédent il eût gagné quatre parties de suite. Non pas qu'il eût les poches pleines à la fin de la soirée : le vainqueur payait les consommations, c'est-à-dire surtout la quantité impressionnante de demis de bière que Kan Dahn – avec ses

cent cinquante kilos de muscle – était capable d'ingurgiter.

Vidant une chope de plus, Kan Dahn jeta un regard circulaire dans la salle et posa une main énorme sur le bras de Bruno :

— Tu ferais bien de surveiller tes défenses, mon gars. Ta dame d'amour est assiégée !

Bruno regarda discrètement vers l'autre extrémité du bar et dit sereinement :

— Elle n'est pas ma dame d'amour et même si elle l'était, je ne crois pas que Henry soit capable de l'enlever, et de s'enfuir avec elle. Ça m'étonnerait qu'il l'emmène très loin, au milieu de l'Atlantique.

— Suffisamment loin, dit Roebuck, l'air sombre.

— Sa blonde dulcinée est restée aux États-Unis, remarqua Manuêlo, sévère. Notre petite Maria est ici, elle, et c'est ça qui nous importe !

— Quelqu'un devrait lui parler de Cecily, insista Roebuck.

— Notre petite Maria sait tout au sujet de Cecily. Elle me l'a dit elle-même. Elle sait aussi quel genre de bague de fiançailles Cecily porte à son doigt.

Bruno lança encore un regard au couple, puis reporta son attention sur ses cartes.

— Je ne pense pas qu'ils parlent d'affaires de cœur, conclut-il.

En effet, Maria et Henry ne discutaient pas d'affaires de cœur. Henry était grave, tendu et sincèrement inquiet. Il s'interrompit soudain pour regarder à l'autre bout du bar, puis il reposa son regard sur Maria.

— C'est la preuve ! lança-il.

La voix de Henry exprimait un mélange de triomphe et d'appréhension.

— La preuve de quoi, Henry ? releva Maria, vaguement surprise.

— Le type dont je vous ai parlé, qui vous suivait. Ce steward qui vient d'entrer et de se glisser derrière le bar, ce type au museau de fouine. Il n'a rien à faire ici !

— Oh ! voyons, Henry, il n'a rien d'une fouine, il est un peu maigre, c'est tout.

— Il est anglais, répliqua Henry avec inconséquence.

— J'ai déjà rencontré des Anglais qui n'étaient pas des criminels et vous avez sans doute oublié que vous vous trouvez sur un navire

anglais ?

Henry persista :

— Je l'ai vu vous suivre cinq ou six fois. Je le sais parce que je vous ai suivis, tous les deux. – Elle leva vers lui un regard étonné, sans sourire cette fois. – Il suit aussi mon oncle.

— Ah ! – Elle parut réfléchir. – Il s'appelle Wherry, c'est un garçon de cabine.

— Je vous répète qu'il ne devrait pas être ici. Il vous observe. Comment savez-vous qu'il est garçon de cabine ? C'est le vôtre ?

— C'est celui de votre oncle. C'est dans la cabine de votre oncle que je l'ai vu la première fois. – Elle était de plus en plus songeuse. – À présent que vous me le dites, je reconnais que je le trouve souvent sur mon chemin. Il m'est même arrivé à deux ou trois reprises, alors que je marchais seule sur le pont, de me retourner et de le trouver juste derrière moi.

— Vous voyez bien !

— Qu'est-ce que cela signifie, Henry ?

— Je ne sais pas, reconnut-il, mais je suis sûr de ne pas me tromper.

— Pourquoi me suivrait-on ? Croyez-vous que ce soit un détective déguisé et que je suis une criminelle que l'on recherche ? Ou aurais-je l'air d'une fille employée par le contre-espionnage, ou un agent secret, une nouvelle Mata Hari ?

Henry réfléchissait :

— Non, vous n'avez pas la tête de l'emploi. D'ailleurs, Mata Hari était affreuse et vous êtes belle. – Il rajusta ses lunettes comme pour mieux se confirmer dans son opinion.

— Vraiment belle.

— Henry ! Rappelez-vous ce matin ! Nous étions d'accord de nous en tenir à des discussions de caractère intellectuel !

— Au diable vos sujets de conversations savantes. – Henry pensait et exprimait avec prudence chacune de ses paroles : – Je crois vraiment que je tombe amoureux de vous... Je crois même que je suis déjà tombé...

— Je ne sais pas ce que Cecily dirait...

— Le diable l'emporte ! Non, je n'ai pas voulu dire ça. Je suis désolé. Ce que j'ai dit de vous, en revanche, je le pensais sincèrement. – Il se tourna à demi sur son siège.

— Voyez, Wherry s'en va.

Ils regardèrent s'éloigner le petit homme noir, fluët, qui portait une fine moustache brune. Lorsqu'il passa à la hauteur de leur table, à trois mètres à peu près, il leur lança un regard en dessous, puis tout aussi rapidement détourna les yeux. Henry se renfonça dans son fauteuil et gratifia Maria d'un regard du genre : « Je vous-l'avais-bien-dit. »

— Un homme dangereux. C'est inscrit sur toute sa personne. Vous avez vu ?

— Oui. – Elle était troublée. – Mais pourquoi, Henry, pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Possédez-vous des objets de valeur ? Des bijoux ?

— Je ne porte pas de bijoux.

Henry se hâta d'approuver.

— Les bijoux sont destinés aux femmes qui en ont besoin. Mais lorsqu'on est aussi belle que vous...

— Henry, je ne sais plus comment vous parler. Ce matin, quand j'ai dit que nous allions avoir une belle journée, il a fallu que vous ajoutiez qu'elle serait moins belle que moi ! Lorsque j'ai commandé une pêche Melba, vous n'avez pas pu vous empêcher de comparer sa fraîcheur à celle de ma peau. Et tout à l'heure, alors que nous admirions le coucher du soleil et ses couleurs extraordinaires...

— Que voulez-vous, j'ai l'âme poétique. Demandez à Cecily. Non... après tout, ne lui demandez rien. Mais je constate qu'il me faut dorénavant vous surveiller très étroitement.

— Je dois dire que vous avez déjà assez bien commencé !

— Vous savez, j'ai toujours désiré être une sorte de chevalier Galaad.

— Si j'étais vous, je m'en abstiendrais, Henry. Il n'y a plus place dans notre monde pour des chevaliers Galaad. La chevalerie est morte, Henry. Il est passé, le temps des lances, des épées étincelantes et des combats chevaleresques. Nous vivons l'ère du couteau planté dans le dos.

Hélas ! pour Henry, tous ses sens – excepté la vue – paraissaient temporairement annihilés. Les paroles de Maria tombaient dans l'oreille d'un sourd.

Au quatrième soir de la traversée, le docteur Harper rejoignit Bruno dans sa cabine. Il était accompagné de Carter, le commissaire de bord, qui avait déployé une telle activité dans la recherche des

microphones, la première nuit. Carter lança son courtois bonsoir habituel, procéda à nouveau à l'opération de détection, sans prononcer un mot, hocha la tête et sortit.

— Les armes que vous m'avez demandées nous seront livrées à Vienne, dit Harper après s'être servi à boire.

— La question est déjà réglée ?

— Évidemment.

— Vous avez pu vous mettre en rapport avec les États-Unis ? L'opérateur de radio n'a-t-il pas tiqué ?

Harper était, cette nuit-là, d'humeur à se laisser aller quelque peu. Il but une gorgée d'alcool, sourit et expliqua : Je suis mon propre radio. J'ai un appareil émetteur de haute fréquence, pas plus grand qu'un petit livre, qui ne peut pas avoir d'interférences avec les fréquences habituelles des navires. Ainsi que le prétend Charles, je pourrais communiquer avec la Lune. Quoi qu'il en soit, j'émetts en code. Je vous montrerai cet appareil un jour... en fait, je dois vous le montrer et vous expliquer son maniement au cas où vous auriez à vous en servir, si cela tournait mal pour moi.

— Qu'est-ce qui pourrait mal tourner pour vous ?

— Qu'est-ce qui a mal tourné pour Pilgrim et Fawcett ?

« Je disais donc que nous allions prendre livraison des armes qui vous sont destinées : il y en aura deux et non une seule, et ceci pour une raison : l'arme à fléchettes anesthésiantes – le dard projeté n'est guère plus gros qu'une épingle – est la plus efficace, mais on prétend que Van Diemen a depuis longtemps le cœur malade. C'est pourquoi, si vous devez le neutraliser, il semble que l'emploi de fléchettes soit contre-indiqué. Pour lui, vous utiliserez le gaz. Avez-vous réfléchi à un moyen de pénétrer à l'intérieur de cette forteresse ?

— L'hélicoptère à pile électrique serait parfait, mais un tel appareil n'existe pas encore. Non, je n'ai pas encore réfléchi à la façon dont on pourrait s'introduire dans cette foutue place forte.

— Il est encore trop tôt pour décroiser les doigts ! Savez-vous que vous êtes invité ce soir à la table du commandant ?

— Non.

— Les passagers y sont conviés chacun leur tour. C'est une attention traditionnelle, dans la marine. À tout à l'heure, donc.

Ils venaient tout juste de prendre place à la table d'honneur, lorsqu'un steward s'approcha, se pencha et murmura quelque chose à l'oreille du commandant. Celui-ci se leva, s'excusa et quitta la salle à

manger, sur les traces du steward. Il était de retour au bout de quelques minutes, l'air vaguement inquiet.

— C'est étrange, dit-il, très étrange. Carter... vous l'avez sûrement rencontré, il est le commissaire de bord. Il prétend qu'il vient d'être attaqué par un bandit qui a voulu l'étrangler en l'assaillant par derrière. Après avoir perdu connaissance un bon moment, il a retrouvé ses esprits, mais il a encore l'air un peu choqué.

— N'a-t-il pas eu tout simplement une crise ? demanda Harper.

— Dans ce cas son portefeuille a donc quitté de lui-même sa poche intérieure !

— Il a donc bien été attaqué et son portefeuille se trouve à présent – délesté de son contenu – au fond de l'Atlantique. Puis-je le voir ?

— Cela me semble souhaitable, je crois, car Berenson est occupé à réconforter une vieille dinde qui croit souffrir d'une crise cardiaque. Merci, docteur, j'appelle un steward pour vous accompagner.

Harper sortit. Bruno dit au commandant :

— Un homme si charmant et si courtois, qui aurait pensé à le voler ?

— Je ne crois pas que le caractère de Carter ait rien à voir avec cette agression ! Il s'agit d'un homme qui avait besoin d'argent et qui s'est rappelé que Carter était le trésorier du bord et qu'il pouvait, par conséquent, porter sur lui de l'argent liquide. Jamais encore un tel incident n'avait eu lieu... C'est fort déplaisant. Je vais charger mes officiers d'ouvrir une enquête.

Bruno sourit :

— J'espère que les membres du cirque ne seront pas automatiquement soupçonnés de ce méfait ? Bien que la réputation que l'on nous fasse ne soit pas des meilleures, je ne connais pas de plus honnêtes gens, vous savez.

— J'ignore qui est le coupable, d'ailleurs cette question me paraît d'une importance toute relative ; je ne me demande pas même si mon premier-officier a l'espoir de le trouver !

Bruno se penchait par-dessus la lisse de la poupe du *Carpentaria*, les yeux rivés à la légère phosphorescence du sillage tracé par le bateau. Il bougea à peine lorsque quelqu'un vint s'accouder auprès de lui.

— Personne aux alentours ? demanda-t-il.

— Personne, répondit Manuêlo.

— Pas d'ennuis ?

— Aucun. — Ses dents, d'une blancheur éclatante, luirent dans l'obscurité. — Vous aviez raison. Le malheureux Mr Carter a l'habitude de faire sa promenade hygiénique chaque soir à la même heure, sur le pont des embarcations. C'est plein de coins sombres, sur ce pont-là.

Kan Dahn s'est un peu « occupé » de lui, Roebuck lui a pris ses clefs et me les a apportées en bas. Puis il a fait le guet dans le couloir pendant que je pénétrais dans la cabine. Ça n'a pas pris beaucoup de temps, il y avait un drôle de gadget électrique à l'intérieur d'une serviette...

— Je crois savoir ce que c'est. Cela ressemble à un petit poste de radio, excepté qu'il n'y a pas de bandes de fréquence, n'est-ce pas ?

— Exactement. Qu'est-ce que c'est ?

— Un appareil qui sert à repérer les dispositifs d'écoute. Il y a des gens très soupçonneux, sur ce bateau.

— Ça t'étonne, avec des gens comme nous à bord ?

— Quoi d'autre ?

— Il y avait quinze cents dollars en billets de dix, au fond d'une malle.

— J'ignorais ça. Usagés ?

— Non, neufs. Et les numéros se suivaient.

— Quelle insouciance !

— Plutôt. — Il tendit une feuille de papier à Bruno. — J'y ai inscrit les numéros de série des premiers et des derniers billets de la liasse.

— Très bien. Mais tu es sûr que c'étaient de vrais billets ?

— J'en donnerais ma tête à couper. Comme je n'étais pas trop pressé, j'en ai montré un à Roebuck. Il est de mon avis.

— C'est tout ?

— Il y avait encore des lettres qui lui étaient adressées poste restante dans quelques villes, surtout à Londres et à New York.

— En quelle langue ? En anglais ?

— Non. Je n'ai pas reconnu. Le cachet de la poste portait Gdynia, ce serait donc en Pologne ?

— Certainement. Après ça, tu as tout remis en place et tu as bien remplacé les clefs dans la poche de Mr Carter, comme prévu ?

Manuelo acquiesça d'un hochement de tête. Bruno le remercia, s'en alla et regagna sa cabine, où il jeta un bref regard aux numéros de série inscrits sur la feuille que lui avait remise Manuelo. Puis il fit

disparaître le tout dans les toilettes.

Nul ne s'étonna que l'agresseur de Carter demeurât introuvable.

La veille du jour où ils devaient arriver à Gênes, le docteur Harper vint trouver Bruno dans sa cabine. Il se servit lui-même un scotch qu'il choisit dans le petit bar roulant de Bruno, dont les bouteilles étaient presque intactes.

— Alors, avez-vous trouvé un moyen de pénétrer dans Lubylyan ? Quant à moi, je suis à court d'idées, je le crains, vraiment enlisé des quatre fers.

Bruno répondit mélancoliquement :

— Peut-être eût-il été préférable pour ma propre santé que je puisse en dire autant.

Harper se redressa dans un fauteuil et fit la moue :

— Vous avez une idée ?

— Je ne sais pas. Une lueur, peut-être. Je me demandais... Avez-vous de nouvelles informations pour moi, concernant la disposition intérieure du bâtiment ouest et la manière d'accéder au neuvième étage ? Voyons le toit. Existe-t-il des accès comme des conduites d'aération, des trappes, etc. ?

— Honnêtement, je l'ignore.

— Je crois que nous pouvons laisser de côté les conduites d'aération. Dans une construction telle que celle-ci, où les mesures de sécurité sont poussées à l'extrême, la circulation de l'air doit probablement passer à travers les murs latéraux et les ouvertures doivent être très petites. Des trappes, en revanche, il doit y en avoir. Sinon, comment les guetteurs accéderaient-ils à leurs guérites et les électriciens entretiendraient-ils l'installation électrique du toit, lorsque c'est nécessaire ? Je les vois mal grimper sur une échelle métallique de trente mètres de long. Savez-vous s'il y a des ascenseurs ?

— Ça, je le sais. Il y a une cage d'escalier qui va du toit au sous-sol, dans chacun des bâtiments, avec un ascenseur de chaque côté de la cage.

— Probablement qu'ils desservent le neuvième étage. Cela signifie que la machinerie des ascenseurs, avec poulies, et le mécanisme des câbles, doit former une protubérance sur le toit, ce qui pourrait fournir une voie de pénétration.

— Cela pourrait aussi vous procurer une excellente occasion de vous faire broyer, si vous descendiez dans le puits au moment où monterait l'ascenseur. C'est déjà arrivé, vous savez – et ce n'est pas

rare – à des spécialistes travaillant au-dessus d'une cage d'ascenseur.

— C'est un risque à courir. Marcher par grand vent sur un câble couvert de glace parcouru par une force de 2000 volts – nous devons prévoir le pire – n'est-ce pas déjà prendre un gros risque ? Qu'y a-t-il au huitième étage ? D'autres laboratoires ?

— Non, justement. Cela peut sembler curieux, mais cet étage est en fait une annexe du bâtiment est, du centre de détention. Les officiers qui commandent la prison, ainsi que les membres du personnel administratif, y ont leurs chambres à coucher. Peut-être est-il au-dessus de leurs forces d'entendre les cris des victimes, la nuit... il est également possible qu'ils redoutent de se trouver dans le centre de détention, au cas où les ennemis de l'État y déclencheraient une mutinerie. C'est là aussi que se trouvent les bureaux de la prison et les archives. À part les chambres des gardiens et leurs réfectoires, tout le centre de détention est occupé par les cellules, excepté, il est vrai, un ensemble de pièces – toutes plus agréables les unes que les autres – situé au sous-sol, que l'on appelle par euphémisme le « centre des interrogatoires ».

Bruno examinait son interlocuteur.

— M'est-il permis de vous demander d'où vous tenez tous ces détails, docteur ? Je croyais qu'aucun étranger n'était jamais autorisé à pénétrer à l'intérieur de ce centre et que jamais un gardien n'oserait en parler !

— Ce n'est pas ça du tout. Nous avons, comme ils disent, notre homme à Crau. Non pas un Américain, mais un homme du pays. Il y fut emprisonné voici quinze ans, après avoir été condamné pour « déviationnisme » ; au bout de quelques années, il y devint « l'homme de confiance », dirons-nous, et il finit par se voir confier la responsabilisé de l'entretien de tout le bâtiment. Cette situation privilégiée n'a diminué en rien la haine absolue qu'il nourrit à l'égard du régime en général et de Lubylan ainsi que de tous ceux qui y travaillent en particulier. Il est tombé entre nos mains comme un fruit mûr. Il a coutume de boire avec les gardiens et les soldats de la prison et s'arrange d'une manière ou d'une autre pour nous tenir au courant de ce qui s'y passe. Il y a plus de quatre ans qu'il a été relâché, mais les gardiens le considèrent toujours comme quelqu'un de confiance et lui parlent librement, surtout lorsqu'il les abreuve de vodka. Vous aurez deviné que c'est notre argent à nous qui paye la vodka.

— Quel sale boulot, décidément !

— Comme toutes les activités propres à l'espionnage et au contre-espionnage. Chez nous, le quotient « prestige » équivaut à zéro.

— Le problème demeure. Peut-être y a-t-il une solution, je ne sais pas. Avez-vous déjà parlé de certains des aspects de l'opération à Maria ?

— Non, nous avons le temps. Moins il y aura de gens au courant...

— Je voudrais lui en parler ce soir. Vous y voyez un inconvénient ?

Harper sourit :

— Trois intelligences valent mieux que deux ? Ça n'est pas très flatteur pour moi.

— Ne le prenez donc pas comme ça ! Je ne peux pas me permettre de vous voir trop étroitement mêlé à tout ce que je suis en train de faire. Vous êtes le coordinateur de cette affaire, la seule personne qui en connaisse les tenants et les aboutissants. Je ne crois d'ailleurs pas que vous m'ayez dit tout ce que je devrais savoir, mais il me semble que ce n'est pas d'une importance capitale. D'autre part, j'ai fait une cour assidue à cette jeune personne – bien que ce fût pour obéir à des instructions précises, je n'ai pas trouvé ce devoir trop déplaisant – et tout le monde est habitué à *nous* voir ensemble.

Harper sourit sans malice :

— On est également habitué à voir Henry tourner autour d'elle.

— Je le provoquerai en duel, lorsque nous serons en Europe centrale, dans le cadre qui conviendra. Ce n'est pas des idées de Maria dont j'ai besoin. Je désire sa coopération, c'est tout. Tant que je ne l'aurai pas obtenue, c'est inutile de discuter plus longtemps avec vous.

— D'accord. Quand la verrez-vous ?

— Après le dîner.

— Où ? Ici ?

— Pas ici. Il est parfaitement normal que mon médecin vienne me voir – inquiet pour la santé de l'un des « sujets » les plus nécessaires au cirque. Mais, comme vous le dites – ou ainsi que vous en concluez des bouffonneries de Carter avec son détecteur de micros –, il est possible que quelqu'un me surveille d'un œil attentif, et je ne veux pas qu'il la surveille aussi !

— Dans ce cas, je vous conseille de la rencontrer dans sa cabine.

— Je suivrai votre conseil, docteur.

Avant le dîner, Bruno se rendit au bar et y découvrit Maria, assise seule à une petite table de coin. Il prit place à côté d'elle, commanda une boisson non alcoolisée, et lui dit :

— Maria Hopkins, toute seule, abandonnée, quelle surprise !

— À qui la faute ? rétorqua-t-elle, non sans rudesse.

— La mienne, certainement ?

— On me traite comme un paria. Les gentils garçons ne manquent pas à bord qui seraient enchantés de m'inviter à prendre un verre ! Mais non, c'est à croire que j'ai la peste ! Songez, le grand Bruno peut surgir d'un moment à l'autre !

— Elle se tut un moment. — Ou encore Henry, qui ne vaut pas mieux que vous. Non content d'être le chouchou de son tonton qui est, ne l'oublions pas, le grand chef de toute la smala, il sait se montrer fort intimidant lorsqu'il prend ses airs renfrognés. Le seul qui soit sympathique avec moi, c'est votre énorme camarade... Vous savez, celui qui m'appelle votre « dame d'amour » ?

— C'est bien ce que vous êtes, non ? Allez, répondez sans réfléchir !

Elle accueillit sa question par un silence dédaigneux.

— Bien. Et où donc est ce soir ce rival désireux d'obtenir la main de ma dame d'amour ? Je viens justement d'en parler avec le docteur Harper. Henry et moi-même nous nous battons en duel une fois arrivés dans les Carpates. Vous devriez assister à ce spectacle. Après tout, vous en serez la cause.

— Oh ! je vous en prie ! — Elle le regarda longuement, eut un large sourire en dépit d'elle-même et posa sa main sur celle de Bruno. — Quel est l'équivalent masculin de l'expression « dame d'amour » ?

— Il n'y en a pas, ou s'il y en a un, je préfère l'ignorer. Où est Henry ?

— Il est en train de jouer les détectives. — Par habitude inconsciente, elle parlait à mi-voix. — Je crois qu'il observe ou qu'il file quelqu'un... Henry a passé le plus clair de son temps, ces deux derniers jours, à suivre quelqu'un qui, prétend-il, me suit moi-même pas à pas.

Contrairement à ce qu'elle pensait, cette remarque n'amusa pas Bruno.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plus tôt ?

— Je ne pensais pas que cela avait la moindre importance.

— Et à présent ?

— Je n'en suis toujours pas certaine.

— Pourquoi vous suivrait-on ?

— Si je le savais, je vous le dirais.

— Vous croyez ?

— Je vous en prie.

— L'avez-vous dit au docteur Harper ?

— Non, pour la bonne raison qu'il n'y a rien à signaler. Je n'aime pas que l'on rie de moi. Le docteur Harper doit avoir ses réserves à mon égard, quoi qu'il en soit, et je ne veux pas qu'il s' imagine que je suis plus sotte encore qu'il ne le croit.

— Ce mystérieux espion a-t-il un nom ?

— Oui. Wherry. C'est un garçon de cabine. Il est petit, maigrelet, avec un visage en lame de couteau, blême, des yeux en coulisse et une petite moustache noire.

— Je l'ai vu. C'est votre steward ?

— Celui de M^r Wrinfield.

Bruno parut songeur, puis il sembla se désintéresser de la question. Il leva son verre et reprit :

— J'aimerais vous voir après le dîner dans votre cabine, s'il vous plaît.

— À votre santé ! dit-elle en souriant et en levant elle aussi son verre.

Le dîner terminé, Bruno et Maria ne dissimulèrent pas qu'ils s'en allaient ensemble. À présent, tout le monde était au courant et les sourcils ne se haussaient plus à leur vue. Quelque vingt secondes après leur départ, Henry se leva de table et, sans se presser, sortit de la salle à manger. Une fois à l'extérieur, il hâta le pas, passa de l'autre côté du bateau, s'en fut vers l'arrière, descendit l'escalier des cabines et atteignit l'échelle de coupée réservée aux passagers. Bruno et Maria se trouvaient à une quinzaine de mètres devant lui. Henry se glissa derrière l'échelle de coupée et attendit dans l'ombre.

Presque aussitôt, une silhouette surgit d'une course, à quelques mètres sur sa gauche. L'homme jeta un regard vers Bruno et Maria et se remit aussitôt à couvert, mais pas assez vite pour empêcher Henry de le reconnaître. C'était indubitablement Wherry. Henry éprouva une vive satisfaction à constater qu'il avait vu juste.

Wherry risqua un nouveau coup d'œil vers le couple. Bruno et Maria disparaissaient justement au coin des cabines, sur leur gauche. Wherry sortit de sa cachette et les suivit. Henry attendit jusqu'à ce que le steward eût aussi disparu à ses yeux, puis il sortit à son tour de son recoin et emboîta discrètement le pas à Wherry. Il atteignit ainsi le

coin des cabines sur la gauche et jeta un regard alentour, puis immédiatement recula et se remit à couvert. Wherry, qui se trouvait à moins de deux mètres de lui, inspectait un couloir, à main droite. Henry savait ce que Wherry regardait : la porte de la cabine de Maria était la quatrième à droite. Lorsqu'il risqua un autre regard, Wherry avait disparu. Henry fit quelques pas en avant, prit la place occupée quelques secondes plus tôt par le steward, et avança la tête à plusieurs reprises. À peine à deux mètres de lui, Wherry se livrait à la vilaine occupation d'écouter aux portes, c'est-à-dire qu'il avait collé son oreille droite contre la porte d'une cabine : celle de Maria. Henry recula et attendit. Il n'était pas pressé.

Il laissa passer trente secondes, puis jeta un nouveau coup d'œil. Le couloir était désert. Sans hâte, Henry s'y engagea, dépassa la cabine de Maria – il put entendre le léger murmure de deux voix – atteignit le bout du couloir et descendit une autre échelle, il n'avait pas consacré deux jours à suivre Wherry aussi consciencieusement et, pensait-il, aussi discrètement, sans découvrir où il logeait sur le navire. Il ne doutait pas un seul instant que le steward avait regagné sa cabine.

Henry avait raison. Wherry était apparemment si sûr de lui qu'il avait même laissé la porte de sa cabine entrebâillée. Qu'il pût y avoir une autre raison à cette négligence apparente ne vint pas à l'esprit d'Henry. Wherry était assis, de dos et de trois quarts, par rapport à lui, coiffé d'un casque d'écoute dont le fil était relié à un appareil radio. Il n'y avait là rien d'anormal. Wherry, comme tous les stewards, partageait sa cabine avec un collègue et comme ils faisaient tous les deux partie d'équipes différentes et ne dormaient pas aux mêmes heures, le casque leur permettait d'écouter la radio sans gêner le sommeil du voisin. C'était classique sur ce navire, comme sur la plupart des paquebots.

Assise sur le rebord de sa couchette, Maria regardait fixement Bruno avec une incrédulité effarée. Son visage était exsangue, ce qui agrandissait encore ses yeux. Elle souffla dans un murmure à peine audible :

— C'est fou ! C'est un suicide !

— En effet, et bien davantage encore. Mais vous devez considérer que le docteur Harper est dans une situation impossible. Tout bien considéré, l'idée est ingénieuse, même si elle est désespérée. De toute façon, il n'y a pas d'autre solution.

— Bruno ! – Elle se laissa glisser de sa couchette et se trouva à genoux contre son fauteuil, serrant des deux mains la main gauche de Bruno. Son visage exprimait la peur mais Bruno eut le sentiment angoissant que ce n'était pas pour elle-même qu'elle avait peur. Vous

serez tué, vous savez, vous serez tué ! Non, je vous en prie, n'y allez pas ! Rien ne vaut autant que votre vie, rien ! Oh ! mon Dieu, vous n'avez pas la moindre chance de réussir !

Il la regardait avec un étonnement ému.

— Et dire que je vous ai toujours prise pour un agent endurci de la CIA !

— Eh bien, sachez que je ne le suis pas... je veux dire endurcie.

Elle était au bord des larmes. Il lui caressa les cheveux, presque distraitement. Maria détourna la tête.

— On peut s'y prendre autrement, Maria !

— C'est impossible !

— Regardez. – De sa main libre, il esquissa un schéma. – Laissons de côté la solution du câble de haute tension. Le fait que ces fenêtres sont munies de barreaux peut signifier le salut pour nous – pour moi en tout cas. Je me propose de passer par cette allée, au sud du bâtiment. J'emporterai une corde munie d'un crochet recouvert de toile. Avec un peu d'entraînement, je réussirai à accrocher un barreau de la fenêtre du premier étage. Alors je me hisserai jusqu'au premier, je décrocherai mon grappin, puis je répéterai l'opération pour atteindre le second étage et ainsi de suite jusqu'au sommet !

— Oui ? – Le doute n'avait pas remplacé la peur sur les traits de Maria, il semblait même l'avoir accrue. – Et alors ?

— Je trouverai un moyen de réduire au silence le garde ou les gardes de la tour d'angle.

— Mais qu'est-ce qui vous pousse à prendre un tel risque, Bruno ? Vous n'appartenez pas à la CIA et cette maudite antimatière ne peut pas être pour vous plus importante que tout au monde ! Cependant, je sais – je ne crois pas, je *sais* – que vous êtes décidé à mourir pour pénétrer à l'intérieur de cette satanée prison. Pourquoi, Bruno, pourquoi ?

— Je n'en sais rien. – Elle ne pouvait voir son visage, mais l'espace d'un instant il parut troublé. – Peut-être feriez-vous bien de poser la question aux ombres de Pilgrim et de Fawcett ? dit-il enfin.

— Que sont-ils pour vous ? Vous les connaissiez à peine. – Comme il ne répondait pas, elle poursuivit sur un ton las : – Ainsi, vous pensez réduire les gardes au silence... et comment trouverez-vous le moyen d'avoir raison d'une barrière de protection où passe un courant de deux mille volts ?

— Je trouverai un moyen... non pas en coupant le courant – c'est

impossible – mais en contournant la barrière. Seulement, je vous préviens que j'ai besoin de votre coopération et que vous pourriez bien finir en prison.

— Quelle sorte de coopération ? demanda-t-elle d'une voix blanche : Et qu'est-ce que la prison, si vous êtes mort ?

Henry entendit ces paroles. Wherry avait ôté son casque muni d'écouteurs pour chercher des cigarettes et la conversation qui se poursuivait dans la cabine de Maria, bien que faible et hachée, était parfaitement audible. Henry avança un peu la tête et constata que la radio n'était pas le seul appareil électrique équipant la cabine de Wherry. Il y avait aussi un petit magnétophone installé au-dessus de la radio et dont les bobines tournaient lentement.

Wherry trouva ses cigarettes, en alluma une, se rassit et reprit les écouteurs. Il allait les replacer sur sa tête lorsque Henry, poussa le battant de la porte et entra. Le steward se retourna, les yeux exorbités.

— J'aimerais avoir cet enregistrement, si vous n'y voyiez pas d'inconvénient, Wherry ! lança Henry.

— M^r Wrinfield !

— Oui. M^r Wrinfield ! Ça vous étonne ? L'enregistrement, Wherry !

Comme involontairement, semblait-il, le regard de Wherry se posa sur un point précis placé au-dessus de l'épaule gauche de Henry.

Henry eut un grand rire :

— Je regrette, Wherry, mais on a déjà essayé ça ! dit-il.

Henry perçut alors le dernier son qui lui fut jamais donné d'entendre. Ses oreilles captèrent un sifflement dans l'air, derrière lui, pendant une fraction de seconde, mais son corps n'eut pas le temps de réagir. Ses jambes se dérobèrent sous lui et Wherry le saisit au moment où il s'effondrait.

— M'avez-vous comprise ? – La voix de Maria était toujours atone. – Qu'est-ce que la prison ou quoi que ce soit d'autre, si vous êtes mort ? Ne pouvez-vous penser à moi ? Bien, bien, disons que je suis égoïste, mais ne pourriez-vous penser à moi ?

— Taisez-vous et laissez-moi vous expliquer, bon Dieu !

— Il avait voulu prendre un ton dur et glacial, mais n'y était pas tout à fait parvenu. – Nous arrivons à Grau un jeudi et nous en repartirons le mercredi suivant. C'est la plus longue étape de notre tournée. Nous aurons des représentations le jeudi, le samedi, le lundi et le mardi. Le dimanche, qui est libre, nous louerons une voiture pour faire une petite excursion à la campagne. J'ignore jusqu'à quelle

distance on nous permettra d'aller. Je crois que l'on a quelque peu assoupli les mesures d'interdiction, mais peu importe. Nous pourrions toujours nous promener en tournant en rond. Ce qui est important – et cela doit se passer après la tombée de la nuit – c'est que sur le chemin du retour nous fassions une reconnaissance de Lubylan et que nous puissions nous rendre compte s'ils ont des gardes en faction à l'extérieur. S'il en est ainsi, j'aurai besoin de votre aide.

— Je vous en prie, renoncez à cette idée folle, Bruno, je vous en supplie !

— Tandis que j'escaladerai le mur sud du bâtiment des recherches, vous vous tiendrez à l'angle de l'allée sud et de la grand-rue, à l'ouest. Cela aura lieu – j'ai oublié de le dire – après la dernière représentation du mardi soir. La voiture de location qui, je l'espère, sera bien assurée, sera stationnée à quelques mètres de vous dans la grand-rue. Les glaces seront baissées et vous aurez préparé un petit bidon d'essence posé sur le siège avant. Si vous voyez un garde approcher, emparez-vous du bidon, déversez un peu d'essence, pas trop, sur les rembourrages des sièges avant et arrière, lancez-y une allumette enflammée et éloignez-vous aussitôt du brasier. Cela aura non seulement pour effet de détourner l'attention des gardiens, mais en même temps l'incendie provoquera une telle zone d'ombre à l'angle des deux rues que je pourrai entamer mon escalade dans l'obscurité la plus complète. Si vous étiez prise et soumise à un interrogatoire, l'intervention de M^r Wrinfild et du docteur Harper devrait assurer votre élargissement. – Il considéra cette éventualité et ajouta : Il se pourrait aussi que cette intervention se révèle insuffisante.

— Vous êtes fou, complètement fou !

— Trop tard pour changer mes projets. – Il se leva et elle l'imita. – il me faut à présent prendre contact avec le docteur Harper.

Elle leva une main et la posa doucement sur la nuque de Bruno. Sa voix reflétait le désespoir qui se peignait sur son visage.

— Je vous en supplie, Bruno, renoncez. Faites-le pour moi !

Il posa ses mains sur les avant-bras de Maria, mais ce n'était pas pour se libérer de l'étreinte de ses doigts.

— Écoutez, dame d'amour, nous sommes seulement tenus de paraître amoureux l'un de l'autre... dit-il lentement. De cette façon seulement nous avons une chance de réussir.

— De quelque façon que ce soit, vous êtes un homme mort, répliqua-t-elle d'une voix sourde.

À mi-chemin de sa propre cabine, Bruno trouva un appareil téléphonique et appela le docteur Harper.

— Ma cheville recommence à faire des siennes, docteur, annonça-t-il.

— Je serai là dans dix minutes.

Comme il l'avait promis, Harper se trouva dix minutes plus tard dans la cabine de Bruno. Il s'écarta du bar roulant, s'assit confortablement dans un fauteuil et écouta le compte rendu que Bruno lui fit de sa conversation avec Maria. Finalement, après y avoir dûment réfléchi, il prit la parole :

— Je dois admettre que cette façon de procéder vous offre plus de chances de réussir que celle que je vous ai proposée. Quand comptez-vous mettre ce projet à exécution ?

— C'est à vous d'en décider, en dernier ressort. Je pensais faire une reconnaissance le dimanche et entrer dans la place au cours de la nuit du mardi. Tard, dans la nuit du mardi. Il me semble que c'est le plan le meilleur et le moment le plus propice, car nous partons le lendemain, ce qui laissera moins de temps à la police pour procéder à des interrogatoires, s'il doit y en avoir.

— D'accord.

— Si nous sommes obligés de décrocher brusquement, avez-vous prévu un plan d'évasion ?

— Bien sûr, mais il n'est pas encore tout à fait au point. Dès qu'il le sera, je vous le ferai connaître.

— Par le canal de votre petit émetteur-récepteur ? Souvenez-vous que vous m'avez promis de me le montrer !

— Certainement. Je dois le faire, je vous l'ai dit. Je ferai trois choses en même temps : je vous montrerai l'appareil, je vous remettrai les armes et vous confierai les itinéraires d'évasion. Je vous ferai savoir quand. Que pense Maria de votre idée ?

— Elle manque nettement d'enthousiasme. Elle était encore moins convaincue par votre projet à vous. Mais, même de mauvais gré, elle coopérera.

Bruno s'interrompit et regarda autour de lui, l'air intrigué.

— Quelque chose qui ne va pas ? s'étonna Harper.

— Pas forcément, mais le bateau ralentit son allure. Vous n'entendez pas ? Vous ne le sentez pas ? Le rythme des machines a brusquement baissé. Pourquoi un navire stopperait-il ou ralentirait-il au milieu de la Méditerranée ? Après tout nous le saurons bien assez

tôt...

Ils le surent immédiatement. La porte fut ouverte tout grand, sans cérémonie, avec assez de force pour l'arracher de ses gonds, et Tesco Wrinfield fit irruption dans la cabine.

Son visage était gris cendre, sa respiration laborieuse et précipitée.

— Henry a disparu ! lança-t-il. Il a disparu ! Nous ne pouvons le trouver nulle part !

— Est-ce pour cette raison que le *Carpentaria* ralentit ? demanda Bruno.

— Nous l'avons cherché partout. — Wrinfield avala d'un trait le verre de brandy que lui tendait Harper. — Tout l'équipage l'a recherché et le recherche encore ; pas trace de lui, il a tout simplement disparu !

Harper tenta de le calmer et consulta sa montre.

— Voyons, M^r Wrinfield, il n'y a pas plus d'un quart d'heure de cela et ce navire est très vaste !

— Et l'équipage très nombreux, ajouta Bruno. Ils exécutent une manœuvre parfaitement au point dans ces cas-là, lorsqu'un passager est porté manquant. Avec leurs canots de sauvetage, ils peuvent sillonner de grands espaces en un rien de temps. — il se tourna vers Wrinfield éperdu d'angoisse. — Je suis désolé de ne pas pouvoir vous reconforter, mais le commandant n'a-t-il pas donné l'ordre de ralentir pour que l'on s'éloigne aussi peu que possible de l'endroit où votre neveu a pu tomber par-dessus bord ?

— Je pense. — Wrinfield prêtait l'oreille. — Nous reprenons de la vitesse, non ?

— Et nous pivotons sur nous-mêmes. Ce qui signifie, je le crains, que le commandant est absolument sûr que votre neveu n'est pas à bord. Il va faire dévier le *Carpentaria* de cent quatre-vingts degrés, et nous allons rebrousser chemin. Si Henry est tombé par-dessus bord, il peut fort bien nager ou flotter. Cet accident est déjà arrivé : nous avons toutes les chances de le retrouver, M^r Wrinfield !

Wrinfield le dévisagea avec un air d'incrédulité désespérée que Bruno ne pouvait lui reprocher, car il ne croyait pas non plus à la possibilité d'un sauvetage.

Ils montèrent sur le pont. Le *Carpentaria*, revenant dans la direction par laquelle il était venu, naviguait à une allure de dix nœuds, pas davantage. Un canot de sauvetage à moteur, avec son équipage à bord, se balançait à son bossoir. Deux puissants projecteurs, de chaque côté de la passerelle de commandement, lançaient au loin leurs pinceaux lumineux. Au-dessus de l'étrave, des

matelots dirigeaient les rayons de deux autres projecteurs portatifs, de telle manière que leur lumière puisse frapper les flots presque à la verticale. Un peu plus vers l'arrière, deux autres matelots attendaient avec des ceintures de sauvetage phosphorescentes attachées à un filin. Plus loin, des échelles de corde, vivement éclairées, avaient été déroulées le long des flancs du navire.

Vingt minutes de tension croissante et d'espoirs déçus s'écoulèrent. Wrinfild quitta brusquement ses deux compagnons pour se diriger vers la passerelle. Il y trouva le commandant à tribord, les jumelles rivées aux yeux. Lorsque Wrinfild s'arrêta à ses côtés, il les abaissa et hocha lentement la tête.

— Votre neveu n'est pas sur le navire, M^r Wrinfild, c'est absolument certain. — Il regarda sa montre. — Cela fait maintenant trente-huit minutes que l'on a aperçu votre neveu pour la dernière fois. Nous sommes à présent au point même où nous étions à ce moment-là. S'il est vivant — pardonnez-moi ces paroles directes, monsieur — il ne peut pas se trouver au-delà de ce point !

— Nous avons pu passer près de lui sans le voir ?

— C'est peu probable, par cette mer calme et par cette nuit sans vent, alors qu'il n'y a pour ainsi dire pas de courants et que la Méditerranée n'a pas de marées. Il aurait dû se trouver sur le parcours que nous avons choisi...

Il adressa quelques mots à un officier qui se tenait auprès de lui et qui disparut à l'intérieur de la passerelle.

— Et maintenant ? prononça Wrinfild.

— Nous allons évoluer en décrivant un cercle étroit, puis des cercles concentriques de plus en plus grands, trois, peut-être quatre cercles. Si nous ne trouvons rien, nous retournerons à la même allure au point où nous avons fait demi-tour.

— Et ce sera tout ?

— Ce sera tout, je le crains.

— Vous me laissez peu d'espoir, commandant.

— C'est que je n'en ai pas, M^r Wrinfild.

Il fallut au *Carpentaria* quarante minutes pour accomplir l'itinéraire de recherches. Maria, debout avec Bruno derrière un canot de sauvetage, frémit lorsque les machines accélérèrent leur rythme, tandis que le navire reprenait de la vitesse.

— C'est donc fini, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Les projecteurs se sont éteints.

— C'est ma faute ! Tout est de ma faute ! lança-t-elle d'une voix altérée par l'émotion.

— Ne dites pas de sottises. – D'un bras il lui entoura les épaules. – Il n'y avait aucun moyen d'empêcher ça.

— Si ! Si ! Je ne l'ai pas pris assez au sérieux. Je..., si je n'ai pas ri de ses craintes, je ne l'ai pas non plus écouté, et j'aurais dû vous mettre au courant il y a deux jours. – Elle pleurait sans retenue, à présent. – Ou encore le docteur Harper... Il était si gentil...

Bruno fut frappé par le mot « était » et comprit qu'elle acceptait ce qu'il avait lui-même admis près d'une heure plus tôt.

— Ce serait gentil de votre part d'aller parler à M^r Wrinfild, dit-il doucement.

— Oui, oui sûrement ! Mais... je n'ai envie de voir personne... Ne pourrions-nous pas... ça me gêne de le demander, mais s'il pouvait venir ici... si vous pouviez l'amener et...

— Il n'en est pas question, Maria. Je ne veux pas vous laisser seule ici.

Il devina son regard fixé sur lui dans l'obscurité.

— Croyez-vous que quelqu'un... murmura-t-elle.

— Je ne sais qu'en penser parce que je ne sais ni pourquoi ni comment Henry est mort. Ce dont je suis certain, c'est qu'il ne s'agit pas d'un accident. Il est mort pour avoir découvert que quelqu'un s'intéressait par trop à vous et parce qu'il a dû faire la faute de découvrir trop de choses. J'ai posé une ou deux questions. Il semble qu'il ait quitté la salle à manger tout de suite après nous. Il se pourrait qu'il ait eu une vague idée de mon association avec, vous, mais il était droit, honnête et n'avait rien d'un voyeur. Je suppose qu'il avait décidé de lui-même de jouer les anges gardiens. À mon avis, il voulait savoir si l'on nous surveillait : Henry était un garçon assez romanesque et ce rôle avait dû séduire son imagination. Je suppose qu'il a rencontré une personne qui l'a surpris dans une situation compromettante, pour les « autres », s'entend. Mais cela ne change rien au fait que c'était vous qui faisiez l'objet de leur surveillance. N'oubliez jamais qu'on ne peut pas nager bien loin quand on vient de recevoir un coup violent sur la nuque. – Il sortit son mouchoir de sa poche et s'efforça de réparer les dégâts qu'avaient fait les larmes sur le visage de Maria. – Suivez-moi.

Tandis qu'ils traversaient le pont des embarcations, ils rencontrèrent Roebuck et lui adressèrent un bonsoir amical. Bruno lui fit aussi un geste discret par lequel il l'invitait à le suivre. Roebuck

s'arrêta, se retourna et se mit nonchalamment à les suivre, à quelques mètres derrière eux.

Ils trouvèrent enfin Wrinfeld au poste radio, préparant l'envoi de câblogrammes aux parents de Henry et à ses amis. À présent qu'il avait subi le choc initial, Wrinfeld était calme et se dominait. Contrairement à ce qui était prévu, ce fut plutôt lui qui réconforta Maria.

Lorsqu'ils le quittèrent, ils retrouvèrent Roebuck qui les attendait à l'extérieur.

— Où est Kan Dahn ? demanda Bruno.

— Au bar. C'est à croire que nous sommes menacés de sept ans de disette de bière !

— Veux-tu reconduire cette jeune personne en bas à sa cabine, s'il te plaît ?

— Pourquoi ? – Maria n'était pas mécontente, mais surprise. – Ne suis-je donc pas capable...

D'un geste énergique, Roebuck s'empara de son bras.

— Les mutins passent à la planche, jeune dame ! dit-il en souriant.

— Et verrouillez votre porte ! ajouta Bruno. Combien de temps vous faudra-t-il pour vous mettre au lit ?

— Dix minutes.

— J'arrive dans un quart d'heure.

Maria tira son verrou lorsqu'elle entendit la voix de Bruno. Il entra, suivi de Kan Dahn qui portait deux couvertures sur le bras. Le géant sourit à Maria, puis introduisit sa massive personne entre les bras d'un fauteuil, après quoi il étala soigneusement les couvertures sur ses genoux.

— Kan Dahn estime que sa retraite est un peu exiguë et, il a pensé à s'installer ici pour se reposer, expliqua Bruno.

Maria les regardait, d'abord réticente, puis perplexe ; ensuite, désespérée, elle secoua la tête et sourit, sans prononcer un mot. Bruno lui dit bonsoir et s'en fut.

Kan Dahn tendit la main, tourna le col flexible de la lampe de chevet et orienta sa faible clarté de telle sorte qu'elle n'éclairait plus le visage de la jeune fille et le laissait lui-même plongé dans l'ombre. Il prit la main de Maria dans sa grosse patte.

— Dormez bien, mon petit. Je ne veux pas me vanter, mais dites-vous que Kan Dahn veille sur vous.

— Vous n'allez pas dormir dans cet affreux fauteuil ?

— Sûrement pas. Je dormirai demain.

— Vous n'avez pas verrouillé la porte ?

— Non ! lança-t-il gaiement. C'est bien que vous vous en soyez rendu compte !

Elle s'endormit en quelques secondes et personne n'eut la malchance de lui rendre visite cette nuit-là.

VI

L'arrivée, le débarquement à Gênes et le déchargement se passèrent avec célérité et sans histoire en un espace de temps d'une brièveté remarquable. Wrinfild gardait son calme habituel, efficace, supervisant tout, et à le voir tandis qu'il se livrait à ses occupations, il eût été impossible de deviner que son neveu préféré, qui était pour lui comme un fils, était mort la veille. Wrinfild était d'abord un forain et il s'agissait avant tout que « le spectacle continue ». Et il continuerait, tant que Wrinfild serait là.

Le train, avec l'aide d'une petite locomotive de manœuvre, fut assemblé et dirigé sur une voie ainsi que des provisions, pour les hommes et les animaux, déjà en attente. En fin d'après-midi, lorsque les dernières opérations furent terminées, la petite locomotive diesel fut décrochée du convoi et fut remplacée par une énorme motrice qui devait les haler à travers les massifs montagneux du nord de l'Italie et du centre de l'Europe. À la nuit tombante, le train s'ébranla en direction de Milan.

Le périple qui, à travers l'Europe, les mena dans dix pays différents – trois de l'Ouest et sept de l'Est – fut plus qu'une succession de brillants succès : presque une progression triomphale, et, sa renommée le précédant, le cirque fut accueilli avec un enthousiasme parfois embarrassant, à tel point qu'à la fin de la tournée, une demi-douzaine de candidats se présentaient pour chaque place disponible, à chaque représentation. Pourtant, certaines salles étaient énormes, plus vastes même qu'aux États-Unis.

Avec détermination, et par un effort de volonté conscient, Tesco Wrinfild repoussait le passé loin derrière lui. Il se retrouvait dans son élément et révélait ses capacités en réglant les problèmes complexes posés par le ravitaillement. Il connaissait l'Europe – surtout l'Europe de l'Est, où il avait recruté la plupart de ses numéros à succès – aussi bien que la plupart des employés originaires du vieux continent, et infiniment mieux que ceux qui étaient nés aux États-Unis. Il savait les publics européens plus instruits et plus amoureux des arts du cirque que les publics canadiens et américains. Et lorsque les journaux de ces pays parlaient, pour sa plus grande joie, de son cirque comme du plus grand de tous les temps, il en éprouvait le plus profond orgueil. Tout cela ne nuisait pas, d'ailleurs, au côté pratique de son entreprise ; il calculait que, même sans le soutien du gouvernement américain, il

aurait réalisé, à la fin de la tournée, des bénéfices considérables. D'autre part, ses artistes, natifs pour la plupart des pays de l'Est, Hongrois, Bulgares, Roumains, retrouvaient avec joie leur pays natal ; c'était enfin pour eux le retour longuement espéré, aussi jamais Wrinfield n'avait-il vu son personnel d'aussi belle humeur.

Ils traversèrent le nord de l'Italie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Roumanie, la Hongrie, puis, franchissant à nouveau le Rideau de Fer, ils passèrent en Autriche. Ce fut à l'issue de la première représentation à Vienne, accueillie par de folles ovations, que Harper, qui avait réduit au minimum leurs contacts européens, dit à Bruno :

— Venez dans mon compartiment dès que vous serez prêt.

Lorsque Bruno arriva, Harper dit sans préambule :

— Je vous avais promis de vous montrer trois objets dans la même soirée. Les voici ! – Il ouvrit sa trousse médicale et en sortit un coffret métallique plus petit qu'une boîte de Kleenex. – C'est une petite merveille d'émetteur. Voici les écouteurs et le micro. Ce bouton sert à régler l'intensité du son, cet autre sert à régler la combinaison des longueurs d'ondes présélectionnées et du système d'appel. La réception est assurée à Washington vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce levier sert à la transmission directe des messages parlés. C'est très simple, comme vous le voyez.

— Vous aviez fait allusion à un code...

— Je ne vais pas vous ennuyer avec cette question. Je sais que si je le mettais par écrit, vous pourriez l'apprendre par cœur en un rien de temps, mais la CIA voit d'un mauvais œil que l'on confie un code au papier, même temporairement. Quoi qu'il en soit, si vous étiez obligé de vous servir de cet appareil – ce qui signifierait, hélas ! pour moi, que je ne serais plus de ce monde – vous n'auriez à vous embarrasser d'aucun code : il vous suffirait de crier : « Au secours ! » en bon anglais.

« C'est par l'intermédiaire de cet appareil que j'ai reçu, aujourd'hui, la confirmation de notre itinéraire d'évasion, ce soir exactement... Une manœuvre navale de l'OTAN doit se dérouler dans la Baltique, dans une dizaine de jours. Un navire de guerre – je suppose qu'il s'agit d'un vaisseau américain, mais on ne m'a pas spécifié à quel type il appartient – mouillera ou croisera au large de la côte, de la nuit du vendredi à celle du vendredi suivant. Il aura à bord un hélicoptère lourd qui atterrira à l'endroit même que je vous indiquerai lorsque nous irons là-bas. J'estime qu'il serait imprudent de porter des cartes sur moi et de plus je ne saurais le situer exactement tant que nous ne serons pas sur place. La radio du navire est réglée sur la même longueur d'ondes que Washington. On appuie sur ce bouton

placé sur le dessus de l'appareil – ce n'est pas plus compliqué que ça – et l'hélicoptère arrive à toute allure.

— Tout semble parfaitement organisé. Je commence à croire que le gouvernement considère les paperasses de Van Diemen comme des documents d'une haute importance.

— À ce propos, je serais curieux de savoir combien de temps vous pouvez garder un fait en mémoire, une fois que vous l'avez enregistré.

— Aussi longtemps que je le veux.

— Dans ce cas, vous seriez capable de vous souvenir des textes de ces papiers et de les reproduire... disons un an, plus tard ?

— Je le crois.

— Espérons que le déroulement de l'opération... vous offrira la chance de les reproduire ! Espérons que personne ne découvrira que vous avez pénétré là-bas et que – vos talents vous ayant permis d'accomplir la tâche qui vous était assignée – vous en êtes ressorti sans être vu. Espérons, pour tout dire, que vous n'aurez pas à vous servir de ces dons. – De la poche de poitrine de sa veste, à laquelle ils étaient fixés, Harper détacha deux crayons feutre, l'un noir, l'autre rouge. Ils étaient d'un modèle courant, avec : un bouton à l'extrémité pour déclencher la pointe. – J'ai été en prendre livraison en ville, aujourd'hui. Je n'ai pas besoin de vous dire où.

Bruno regardait les crayons, puis Harper.

— À quoi diable pourraient me servir ces deux objets ?

— Quelles que puissent être les erreurs commises parfois par notre section de recherches, elle ne manque cependant pas d'imagination. Ils radotent positivement, lorsqu'ils vantent ces joujoux ! Vous ne croyez pas, je pense, que je vous laisserais franchir les frontières d'un pays de l'Est avec deux colts Peacemaker suspendus à la ceinture ? Ces deux stylos sont en réalité des armes. Oui, des armes. Le rouge, le plus dangereux, tire des aiguilles dont la pointe contient un anesthésiant pas très recommandé aux cardiaques. L'autre est l'arme à gaz.

— Si petits ?

— Je les trouve au contraire particulièrement encombrants, étant donné les techniques de miniaturisation dont nous disposons actuellement. Le stylo à aiguille a une portée effective de douze mètres. Celui à gaz d'un mètre cinquante seulement. Ils sont d'un maniement extrêmement simple. Vous armez en pressant sur le bouton en haut du crayon et vous tirez en appuyant sur le clip, sur le côté. Vous allez les glisser dans votre poche à stylos, pour qu'on s'habitue à les voir sur vous. À présent, écoutez-moi attentivement tandis que je

vous donne les grandes lignes du plan concernant Crau.

— Mais je croyais que vous aviez déjà donné votre accord au plan, à mon plan !

— Je l'ai fait et je continue à le faire. Il s'agit simplement d'un léger remaniement de ce plan. Vous avez pu vous étonner que la CIA ait choisi de vous adjoindre un médecin. Lorsque j'en aurai fini avec mes explications, vous comprendrez pourquoi.

À quelque huit cents kilomètres au nord, trois hommes en uniforme se trouvaient assis dans une pièce vivement éclairée, sans fenêtres et d'aspect très austère, dont le mobilier entièrement métallique – consistait en un ensemble de classeurs, une table et quelques chaises. Ces trois hommes portaient l'un les insignes de colonel, le deuxième de capitaine et le troisième de sergent. Le premier était le colonel Serge Sergius, un homme mince au visage d'oiseau de proie dont les yeux paraissaient dépourvus de paupières ; quant à sa bouche, elle semblait remplacée par une balafre. Cet aspect convenait parfaitement à ses attributions de très haut fonctionnaire de la police secrète. Le second, le capitaine Kodes, était son bras droit. Athlétique et bien bâti, âgé d'une trentaine d'années, il avait un visage souriant et des yeux bleu de glace. Le troisième, le sergent Angelo, était beaucoup trop corpulent pour sa taille. Massif, tout en muscles, il ne devait pas peser moins de cent quinze kilos. Angelo n'avait qu'une fonction, la seule de sa vie : il était le garde du corps personnel du colonel Sergius et certes, nul n'aurait accusé le colonel de l'avoir choisi à la légère.

Sur la table, un magnétophone dévidait ses bobines et une voix disait : « Et c'est tout ce que nous avons pour le moment... » Kodes se pencha en avant pour arrêter l'appareil.

— C'est largement suffisant, dit Sergius. Ce sont les renseignements que nous désirions. Quatre voix différentes. Je pense, mon cher Kodes, que si vous deviez rencontrer ceux qui possèdent ces organes, vous seriez capable de les identifier immédiatement ?

— Sans l'ombre d'un doute, mon colonel.

— Et vous, Angelo ?

— Aucune difficulté, mon colonel !

La voix grave et puissante d'Angelo semblait monter des semelles de ses énormes bottes.

— Alors, allez-y, capitaine, poursuivit le colonel. Faites-nous réserver nos chambres habituelles dans la capitale – pour nous trois et le photographe. L'avez-vous déjà choisi, Kodes ?

— J'ai pensé au jeune Nicolas, mon colonel. Il est extraordinairement capable.

— À vous de décider. — La bouche sans lèvres du colonel Sergius s'entrouvrit de quelques millimètres, ce qui était sa manière de soutenir. — Ça fait trente ans que je n'ai pas mis les pieds dans un cirque. Depuis la fin de la guerre, exactement. Mais j'avoue que j'attends celui-ci avec un enthousiasme enfantin. Surtout qu'il jouit d'une réputation inégalée. Soit dit en passant, Angelo, on parle beaucoup de l'un des artistes de ce cirque qui, certainement, vous intéressera à voir sinon à rencontrer.

— Je ne désire voir ni rencontrer qui que ce soit faisant partie d'un cirque américain, mon colonel.

— Voyons, voyons, Angelo, il ne faut pas être aussi chauvin !

— Chauvin, mon colonel ?

Sergius allait s'expliquer, puis il y renonça. Angelo avait beaucoup de qualités, mais sûrement pas une intelligence très pénétrante.

— Il n'y a pas de nationalités dans un cirque, Angelo, mais seulement des artistes ! Le public ne s'inquiète pas de savoir si le trapéziste vient de Russie ou du Soudan. Quant à l'homme en question, il s'appelle Kan Dahn et ils prétendent qu'il est encore plus costaud que vous ! On le considère comme l'homme le plus fort du monde.

Angelo ne répondit pas et se contenta de gonfler au maximum son énorme poitrine avec un sourire d'incrédulité farouche.

À Vienne, où il resta trois jours, le Cirque obtint un succès qui dépassait toutes les espérances. De là, il prit la direction du nord et, après une seule halte, arriva dans la capitale, où Sergius et ses subordonnés l'attendaient.

Lors de la première représentation, les quatre hommes occupaient les meilleures places au septième rang, face au milieu de la piste centrale. Tous quatre étaient en civil. L'un d'eux, immédiatement après le commencement du spectacle, sortit un appareil photo de type professionnel, muni d'un téléobjectif. La vue de cet objet fit aussitôt surgir un officier de police en uniforme. Les prises de vues étaient officiellement déconseillées tandis que la possession illégale d'un appareil non déclaré, si elle était signalée, vous assurait l'arrestation suivie d'un jugement. Toutes les caméras et tous les appareils photo appartenant aux artistes et aux employés du cirque avaient été confisqués dès la frontière et ne seraient restitués que lorsque le convoi quitterait le territoire.

— Votre appareil photo, s'il vous plaît ! lança le policier. Et vos papiers !

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Le policier se tourna vers Sergius et lui adressa un regard à la fois glacial et insolent qui dura plusieurs secondes, pendant lesquelles il s'efforça de faire disparaître la boule qui lui nouait la gorge. Il se plaça devant Sergius et dit :

— Je vous demande pardon, mon colonel, je n'étais pas prévenu.

— Votre quartier général l'était. Trouvez qui a manqué de vous informer et châtiez-le !

— Mon colonel, mes excuses pour...

— Écartez-vous, vous m'empêchez de voir le spectacle !

Il était vrai que le spectacle valait la peine d'être vu.

Encouragée par son succès et le fait d'être admirée par des connaisseurs enthousiastes, la troupe n'avait cessé d'améliorer les détails de ses numéros jusqu'à atteindre un degré de perfection presque inimaginable. Même Sergius, dont l'esprit avait beaucoup d'analogie avec un ordinateur sans âme, s'abandonnait à la magie du cirque. Seul Nicolas, le jeune et très séduisant photographe, avait l'esprit à son travail, qui pour le moment consistait à prendre des séries de photos des principaux artistes. Mais bientôt il oublia lui aussi son appareil photo et l'urgence de sa mission, pour regarder, ébahi, tout comme ses compagnons, les Aigles Aveugles exécuter leur extraordinaire numéro de voltige aérienne.

Ce fut peu après ce tour de force qu'un individu d'aspect indéfinissable s'approcha de Sergius et murmura :

— Deux rangs derrière vous, le dixième fauteuil sur votre gauche.

Un bref hochement de tête fut la seule réponse de Sergius.

Vers la fin du spectacle, Kan Dahn, qui semblait s'accorder chaque jour davantage à la situation, fit la démonstration de sa force. Kan Dahn négligeait délibérément l'utilisation d'accessoires tels que barres de fer ou haltères gigantesques : un enfant de cinq ans serait capable de faire des nœuds avec une barre ou de soulever d'impressionnants haltères pourvu que ceux-ci fussent faits d'une matière assez ductile et légère – l'acier excepté, bien entendu. Il travaillait toujours avec des êtres humains : des gens qui courent, sautent et font la roue peuvent difficilement être assimilés à des accessoires de matière plastique.

En manière de finale, Kan Dahn paradaït autour de l'arène centrale en portant une pesante solive sur ses épaules, comme un joug. Aux

deux extrémités de cette pièce de bois, cinq ballerines étaient assises. Si Kan Dahn avait conscience de leur poids, il ne le montrait pas. Par moments seulement, il s'arrêtait pour gratter de son talon droit son mollet gauche. Sergius se pencha vers Angelo, qui suivait le spectacle avec un air d'indifférence voulue.

— C'est fort, hein, Angelo ? murmura-t-il.

— Tout ça, c'est du cinéma. Quel bouffi ! J'ai vu un jour à Athènes un vieux de soixante-quinze ans qui ne devait pas peser plus de cinquante kilos, pourtant il transportait un piano à queue tout du long de sa rue. Des amis avaient dû lui placer l'instrument sur le dos. Il pliait les genoux sous la charge, mais il savait que s'il ne gardait pas les jambes droites, il s'effondrerait.

Tandis qu'il parlait, Kan Dahn se mit à gravir les marches d'un escabeau massif placé au centre de la piste. La plate-forme sur le dessus mesurait à peu près un mètre carré. Kan Dahn l'atteignit sans difficulté apparente, posa les pieds sur un plateau tournant incorporé au milieu et, par un mouvement de rotation progressif de ses jambes puissantes, il mit celui-ci en mouvement, accélérant peu à peu sa rotation jusqu'à ce que les tenues bariolées des filles, suspendues aux deux extrémités du joug ne fussent plus, aux yeux des spectateurs, qu'un ensemble de traits et de taches de couleurs, comme dans un kaléidoscope. Puis il ralentit progressivement, s'arrêta, redescendit les degrés de l'escabeau, s'agenouilla et ploya les épaules, jusqu'à ce que les ballerines touchent le sable de la piste de la pointe de leurs chaussons.

De nouveau, Sergius se pencha vers Angelo :

— Votre vieil ami d'Athènes en aurait-il fait autant avec son piano ? — Angelo ne répondit pas. — Savez-vous qu'ils prétendent que ce garçon-là peut réussir ce tour avec un lot de quatorze filles ? Mais la direction le lui interdit, estimant que personne n'y croira.

Angelo se refusa à tout commentaire, et les ovations, les applaudissements frénétiques du public, éclatèrent et durèrent plusieurs minutes. Lorsque le flot des spectateurs s'écoula enfin vers la sortie, Sergius chercha Wrinfild des yeux, le découvrit enfin, et le rejoignit devant la porte de sortie principale.

— M^r Wrinfild ? lança-t-il.

— Oui... excusez-moi... nous sommes-nous déjà rencontrés ?

— Pas encore. — Sergius désigna le portrait reproduit en tête du programme-souvenir qu'il tenait à la main. — On ne saurait se tromper ; la ressemblance est par trop évidente ! Je suis le colonel Sergius. — Ils échangèrent une poignée de main très protocolaire. —

C'est stupéfiant, Mr Wrinfield. Si l'on m'avait dit qu'il existait un tel spectacle, j'aurais traité mon interlocuteur de menteur ! – Wrinfield rayonnait. La neuvième Symphonie de Beethoven le laissait froid, mais ce genre de musique-là allait droit au cœur. – Je suis un fervent du cirque depuis mon plus jeune âge. – Sergius était un menteur consommé et loquace. – De ma vie, je n'ai rien vu qui approche ce spectacle, conclut-il !

Wrinfield s'épanouit encore un peu plus :

— Vous êtes trop aimable, mon colonel.

Sergius eut un hochement de tête mélancolique :

— Je voudrais avoir le don de m'exprimer aussi bien que vos artistes ont de talent ! Mais ce n'est pas la seule raison qui m'a amené à me présenter à vous. Votre prochaine étape est, je le sais, Crau. – Il exhiba une carte de visite. – Je suis le chef de la police, là-bas. Quoique vous ayez à me demander, je me tiens à votre disposition.

Demandez, et ce sera fait ; je considérerai comme un privilège de pouvoir vous être utiles. Je ne serai jamais bien éloigné de vous, car j'ai l'intention d'assister à toutes les représentations, sachant que je n'en reverrai plus jamais de comparables. Pendant la durée de votre séjour, les malfaiteurs de Crau auront intérêt à bien se tenir !

— Je ne puis que me répéter : vous êtes trop aimable, colonel Sergius. Vous serez donc au cirque mon invité personnel et, je l'espère, permanent. Je serais honoré... – Il s'interrompit pour dévisager les trois hommes qui se tenaient près de lui et qui ne semblaient nullement avoir l'intention de s'éloigner. – Ces messieurs sont-ils avec vous, mon colonel ?

— Ah ! que je suis distrait ! L'enthousiasme m'entraîne loin de la réalité !

Sergius fit les présentations tandis que, de son côté, Wrinfield présentait Harper aux trois policiers et au photographe.

— Ainsi que j'allais le dire, mon colonel, reprit Wrinfield, je serais très honoré si vous et vos collaborateurs veniez boire dans mon bureau un verre de votre boisson nationale !

Sergius répondit que tout l'honneur serait pour lui et accepta l'invitation en souriant.

Dans le bureau de Wrinfield, on but d'abord un verre, puis deux, puis trois. Nicolas, qui avait demandé la permission de photographier, ne se gêna pas pour appuyer sur le déclencheur de son appareil et prit une bonne douzaine de clichés de Maria, plus souriante que jamais, qui se trouvait assise derrière son bureau à leur entrée.

Wrinfield eut une idée :

— Peut-être vous serait-il agréable, mon colonel, de rencontrer quelques-uns de nos artistes ? suggéra-t-il.

— Vous lisez dans la pensée des gens, M^r Wrinfield ! J'avoue que j'y pensais, mais je n'osais pas... c'est-à-dire... je n'ai que trop abusé de votre hospitalité !

— Maria ! – Wrinfield articula à la hâte une file de noms. – Voulez-vous vous rendre aux loges et demander aux artistes s'ils veulent bien venir saluer notre éminent visiteur !

Depuis quelques semaines, Wrinfield se permettait un langage fleuri digne d'un habitant d'Europe centrale.

Quelques minutes plus tard, vinrent donc saluer l'éminent visiteur Bruno et ses frères, Neubauer, Kan Dahn, Ron Roebuck, Manuelo, Malthius et une demi-douzaine d'autres. À part une certaine réserve dans l'attitude d'Angelo lorsqu'il salua Kan Dahn, tout se passa fort agréablement parmi les compliments excessifs reçus avec modestie. Ne voulant pas lasser l'amabilité de ses hôtes, Sergius prit congé presque immédiatement après la dernière poignée de main, non sans échanger avec Wrinfield la promesse d'une prochaine rencontre.

Une longue limousine noire attendait Sergius dehors, avec un chauffeur en uniforme de policier et un homme en civil habillé de sombre, assis à côté de lui. Après avoir parcouru quelques centaines de mètres, Sergius fit arrêter et donna certaines instructions à l'homme en civil qu'il appela Alex. Celui-ci répondit d'un hochement de tête et descendit de voiture.

De retour dans sa suite à l'hôtel, Sergius demanda à Kodes et à Angelo :

— Avez-vous eu du mal à identifier les voix par rapport à celles de l'enregistrement ? – Comme les deux hommes secouaient la tête, le colonel se tourna vers le jeune photographe. – Dites-moi, Nicolas, combien de temps faudra-t-il pour développer ces photos ?

— Pour les développer ? Ce sera fait dans l'heure, mon colonel, mais pour les épreuves, ça prendra beaucoup plus de temps.

— Ne tirez que les épreuves de M^r Wrinfield, du docteur Harper, de la fille... Maria, n'est-ce pas ? et des principaux artistes. – Nicolas acquiesça et quitta la pièce. – Vous pouvez également disposer, Angelo. Je vous ferai appeler.

Est-il permis de demander quel est le but de cet exercice ? demanda Kodes lorsqu'il se retrouva seul avec son supérieur.

— J'allais vous l'expliquer. C'est pourquoi j'ai éloigné Angelo. C'est

un garçon brave et loyal, mais il faut éviter de surcharger son esprit de questions un tant soit peu complexes.

Marchant pour la première fois bras dessus, bras dessous, Bruno et Maria suivaient la rue chichement éclairée en parlant avec une apparente animation. À une trentaine de mètres derrière eux, Alex les suivait avec cette nonchalance discrète particulière à ceux qui ont une longue habitude des filatures. Il ralentit comme le couple pénétrait sous une porte au-dessus de laquelle flamboyait une enseigne au néon.

Le café était aussi mal éclairé que la rue et, enfumé par un feu de tourbe qui dégageait une odeur pestilentielle – la température extérieure avoisinait zéro degré –, il aurait été assez confortable si l'on avait eu un masque à gaz à sa disposition. La salle était à moitié vide. Assis dans un box, contre le mur, se trouvaient Manuêlo et Kan Dahn, le premier devant un café et le second devant deux chopes d'un litre de bière. La soif incoercible que Kan Dahn éprouvait à l'égard de la bière était légendaire ; on l'excusait sous le prétexte qu'il en avait besoin pour conserver sa force. Quoi qu'il en soit, jamais ses talents n'avaient été affectés par l'absorption de sa boisson préférée – même en grande quantité. Bruno leur adressa quelques mots et s'excusa de ne pouvoir se joindre à eux. Kan Dahn eut une mimique narquoise et répondit que tout était pour le mieux. Comme Bruno conduisait Maria vers une table de coin, Roebuck entra, nonchalamment, dans l'établissement. De la main, il fit signe à ses deux camarades qu'il avait vus, et vint s'asseoir auprès d'eux. Tous les trois s'entretenirent d'abord à bâtons rompus, puis ils parurent discuter avec une certaine acrimonie, tout en fouillant dans leurs poches. De loin, Bruno les voyait s'échauffer et échanger des réflexions peu amènes. Enfin, Roebuck, en grognant, semblait-il, vint trouver Bruno à sa table et lui dit, la mine déconfite :

— Roebuck vient demander l'aumône ! Aucun d'entre nous ne s'est demandé si ses copains avaient de l'argent sur eux, et pas un de nous trois n'a un seul *cent* ! Ou plutôt, des *cents*, nous en avons, mais ça m'étonnerait que les gens du coin acceptent l'argent de chez nous. Comme Kan Dahn n'a pas l'air décidé à payer les consommations en lavant la vaisselle... Moi, si j'étais à ta place et si j'avais des camarades en détresse...

Bruno sourit, sortit son portefeuille, remit quelques billets à Roebuck qui le remercia et s'en fut rejoindre Manuêlo et Kan Dahn. Bruno et Maria commandèrent chacun une omelette.

Debout, frissonnant dans la nuit et dans le froid, Alex attendit que l'omelette eût été servie, puis il traversa la rue et pénétra dans une cabine téléphonique. Ayant glissé une pièce de monnaie dans

l'appareil, il composa le numéro et se contenta d'annoncer :

— Alex.

— Oui ?

— J'ai filé l'homme et la fille jusqu'au *Cygne Noir*. Ils viennent de commencer leur repas, donc je suppose qu'ils en ont encore pour un bon moment. Ils ont parlé à deux autres types assis à une autre table, quand ils sont arrivés, avant d'aller s'installer eux-mêmes à l'écart.

— Êtes-vous sûr que ce sont bien les deux sujets qui nous intéressent ?

— J'ai leurs photos, mon colonel. Un troisième homme est entré alors que le type et la fille venaient de prendre place à leur table. Il s'est assis auprès des deux autres, puis au bout d'un moment il a été trouver ce Bruno et a paru lui emprunter de l'argent. Du moins, j'ai vu des billets changer de mains.

— Connaissez-vous l'un de ces trois hommes ? demanda Sergius.

— Non, mais je reconnaîtrais l'un d'entre eux, même si je ne le voyais plus pendant vingt ans. C'est un géant, le type le plus grand que j'aie jamais vu. Il a l'air plus costaud qu'Angelo.

— Même sans être très physionomiste, il est facile de deviner de qui il s'agit. Revenez ici. Non, attendez. Mettez-vous à couvert, afin que personne ne puisse vous voir de l'intérieur du café. J'envoie Vladimir et Joseph pour vous relever. Je leur donne leurs instructions. Vous n'aurez qu'à leur désigner ces deux personnes. Une voiture sera là-bas dans quelques minutes.

À l'intérieur du café, Maria disait :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Bruno ?

— Que voulez-vous qui n'aille pas ?

— Vous paraissez soucieux.

— Je le suis. Le jour approche avec une rapidité singulière. Plus qu'une semaine maintenant. Ne seriez-vous pas anxieuse, si vous aviez à pénétrer à l'intérieur d'un endroit aussi sinistre que Lubyln ?

— Ce n'est pas seulement ça ! Vous vous éloignez de moi. Vous êtes glacial. Distant : Ai-je fait quelque chose qui vous déplaît ? Ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Ne dites donc pas de bêtises.

Elle posa une main sur son bras :

— Je vous en prie, dites-moi ce qu'il en est, si vous avez un peu d'amitié pour moi, pourquoi me peiner ainsi ?

— Je n'en ai pas l'intention. – Sa voix manquait de conviction. – Avez-vous déjà joué la comédie ?

Elle ôta sa main. Son visage exprimait à la fois sa confusion et son chagrin.

— Je n'arrive pas à trouver ce que j'ai fait de mal, ni ce que j'ai pu dire qui vous a déplu, reprit-elle. Quant à vous, c'est volontairement que vous me peinez. Tout à coup, vous avez le désir de me faire mal. Pourquoi ne me battez-vous pas, s'il en est ainsi ? Ici même, en public ? Ainsi vous pourriez blesser ma fierté en même temps que ma personne. Je ne vous comprends pas. – Elle repoussa sa chaise. – Je saurai bien retrouver mon chemin.

Ce fut au tour de Bruno de s'emparer de sa main. Il eût été difficile de deviner s'il s'agissait d'un geste affectueux ou simplement d'une tentative pour la retenir. Il lança :

— Je voudrais en être capable !

— Capable de quoi ? releva-t-elle.

— De trouver mon chemin. – Il la regardait, les sourcils légèrement froncés. – Depuis combien de temps travaillez-vous pour la CIA ?

— Près de quatre ans.

Une certaine confusion se peignit de nouveau sur le visage de Maria.

— Qui vous a désigné pour ce travail-ci ?

— Le docteur Harper. Pourquoi ?

— Je croyais que c'était un homme du nom de Charles.

— C'est Charles qui m'a désignée, mais sur la proposition du docteur Harper, qui a beaucoup insisté pour que ce soit moi qui monte à bord de ce bateau !

— Je m'en doutais bien, qu'il avait insisté !

— Que voulez-vous dire par là ?

— J'adresse seulement mes compliments au docteur Harper pour son bon goût. Qui est Charles ?

— C'est Charles, tout simplement.

— Ce n'est pas seulement Charles. Il a un autre nom.

— Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé ?

— Il ne me l'aurait pas dit. J'espérais que vous me le révéleriez.

— Vous savez que nous ne pouvons pas divulguer ce genre de renseignements.

— Bien. Voilà qui me plaît ! Je vais risquer ma peau pour la CIA et ils n'éprouvent même pas assez de confiance à mon égard pour me communiquer un renseignement aussi banal ! J'ai cru que je pouvais avoir confiance en vous, ou que vous auriez confiance en moi. Il semble que je me sois trompé, du moins en ce qui vous concerne. Vous voulez bien que je meure, mais vous ne consentez même pas à me dire ça. La confiance, la loyauté : voilà de grands sentiments, n'est-ce pas ? Ou du moins étaient-ils considérés comme tels, car il ne semble pas qu'ils aient conservé de nos jours leur caractère sacré.

— Il s'appelle l'amiral George C. Jamieson.

Bruno la regarda un long moment, puis son visage se détendit en un large sourire qui transforma totalement son expression. Elle lui arracha sa main et le dévisagea, furieuse. De l'autre côté de la salle, Kan Dahn envoya des coups de coude à Roebuck et Manuêlo. Tous trois observaient cette scène avec le plus vif intérêt.

— Et c'est vous, espèce de sale type, qui avez l'audace de me demander si j'ai jamais été une actrice ? grommela Maria. Non, je ne l'ai pas été, mais même si je l'avais été, je ne vous viendrais pas à la cheville, pour ce qui est de jouer la comédie ! Pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je ne le mérite pas.

— Elle paraît de plus en plus furieuse, fit remarquer Roebuck.

— Tu connais vraiment mal la nature humaine ! répliqua Kan Dahn. Dans quelques secondes elle va lui demander de l'épouser !

— Je m'excuse, mais je devais me comporter ainsi, répondit Bruno.

— Afin de savoir si j'aurais confiance en vous ?

— C'est terriblement important pour moi. Ne m'en veuillez pas, je vous en prie. — Il reprit la petite main qui ne résistait plus et examina son annulaire qui ne portait aucune bague. — Il me semble bien dépouillé de tout ornement, dit-il.

Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Vous savez que nous devons faire semblant d'être follement épris l'un de l'autre ?

— Oui. — Ce fut au tour de Maria de garder le silence.

— Pensez-vous... pensez-vous que nous devrions cesser de faire semblant ? demanda-t-elle d'une petite voix hésitante.

— Je ne le pense pas, j'en suis sûr. M'aimez-vous, Maria ?

Sa voix n'était plus qu'un murmure, mais la réponse fut immédiate :

— Oui. — Elle regarda sa main gauche et sourit. — Elle paraît un

peu nue, n'est-ce pas ?

Kan Dahn s'adossait justement contre son siège, avec un air de satisfaction épanouie :

— Tonton Dahn ne vous l'a-t-il pas annoncé ? sourit-il. Commandez-nous à boire, Ron. C'est ta tournée.

Bruno reprit :

— Vraiment ?

— Même l'homme le plus intelligent est capable de poser les questions les plus stupides. N'avez-vous pas d'yeux pour le voir ?

— Je crois que si... ou du moins j'espère que si.

— Je vous aime depuis des semaines. – Elle avait cessé de sourire, à présent. – Les premiers jours, je vous observais sur ce trapèze où vous aviez les yeux bandés. Puis au bout d'un instant, il fallait que je m'en aille, car j'avais des nausées. Maintenant, je n'ose même plus aller m'asseoir au bord de la piste, mais je suis toujours malade... Il suffit d'une fraction de seconde de plus ou de moins pour...

— Elle s'interrompt et ses yeux se remplirent de larmes.

— Mais j'écoute la musique, votre musique, et lorsqu'elle commence, j'ai l'impression de mourir à l'intérieur de moi-même.

— Voulez-vous m'épouser ?

— Si je le veux, imbécile !

Elle pleurait ouvertement à présent.

— Inutile de me maltraiter ainsi. Et je vous fais remarquer que Kan Dahn, Manuêlo et Ron s'intéressent vivement à nos moindres faits et gestes. Je crois même qu'ils font des paris à notre sujet. Je crois aussi qu'ils vont m'en faire voir lorsque je me retrouverai seul avec eux.

— Je n'arrive pas à les voir. – Bruno lui tendit son mouchoir et Maria se tamponna les yeux. – Oui, ils regardent de notre côté... – Puis, pétrissant distraitement le mouchoir d'une main, elle tourna à nouveau les yeux vers Bruno. – Je vous aime et je désire me marier avec vous. N'est-ce pas vieux jeu ? Je vous épouserai dès demain, mais je ne puis pas aimer, épouser le plus grand trapéziste du monde ! Je sais que je ne le pourrais pas et je suis sûre que vous le savez. Voulez-vous que je meure d'angoisse toute ma vie ?

— Ce ne serait agréable ni pour vous ni pour moi. Bien. Je croyais pourtant que le chantage commençait *après* le mariage.

— Vous vivez dans un monde étrange, Bruno, si vous confondez franchise et chantage.

Bruno parut réfléchir :

— Mais vous pourriez, il me semble, épouser le plus grand des extrapézistes ! déclara-t-il enfin.

— Ex ?

— Pas de problème. — Il fit un geste de la main droite comme pour rejeter quelque chose. — Je brûlerai mon trapèze.

Elle le regardait, médusée :

— Comme ça ? Tout simplement ? Mais c'est votre vie, Bruno.

— J'ai d'autres sujets d'intérêt.

— Lesquels ?

— Lorsque vous vous appellerez M^{rs} Wildermann, je vous les dirai.

— Cette année ? L'an prochain ? Un jour ? Jamais.

Le mariage parlait évidemment davantage à son cœur que les occupations de remplacement susceptibles de convenir à son futur époux.

— Et pourquoi pas après-demain ? dit-il.

Elle le dévisagea de nouveau.

— Ici, dans ce pays ?

— Bien sûr que non ! Aux États-Unis, avec une licence spéciale. Nous pourrions prendre dès demain le premier avion. Personne ne nous en empêcherait. J'ai tout l'argent nécessaire.

Elle prit un peu de temps pour se faire à cette idée, puis elle assura avec conviction :

— Vous ne savez pas ce que vous dites.

— La plupart du temps, c'est exact, reconnut gentiment Bruno. Mais pas cette fois-ci. Je sais ce que je dis, car — et je n'exagère pas — en ce moment même, c'est notre vie qui est menacée. Je sais qu'ils me poursuivent et je ne doute pas qu'ils vous traquent aussi. On nous a suivis jusqu'ici, ce soir. Je n'ai pas envie...

— Suivis ? Comment le savez-vous ?

— Je le sais et je vous expliquerai plus tard. Pour le moment, je n'ai pas envie de vous voir mourir. — L'espace d'un instant Bruno se frotta le menton d'un geste de la main qui trahissait son inquiétude. — Ce qui signifie également que moi non plus je ne désire pas particulièrement mourir.

— Vous lâcherez vos frères ? M^r Wrinfield ? Le cirque ? Vous renoncerez à votre mission ?

— Il n'y a rien au monde que je n'abandonnerais pour vous, Maria.

— Vous devenez fou, Bruno ?

— Peut-être. Nous allons nous rendre immédiatement à l'ambassade américaine et organiser les choses. Ce n'est pas tellement une heure normale de bureau, mais ils ne mettront pas à la porte deux de leurs ressortissants en détresse !

Elle le regardait d'un air d'incrédulité absolue. Puis cette incrédulité fit place à quelque chose qui ressemblait fort à du mépris, puis de nouveau cette expression s'effaça pour être remplacée par une autre, très songeuse. Un léger sourire éclaira son visage qui s'épanouit, puis brusquement elle éclata de rire. Bruno la regardait, intrigué, tandis que les trois hommes attablés non loin d'eux lui jetaient des regards perplexes.

— Vous êtes impossible, vous ne pouvez vous empêcher de me mettre une nouvelle fois à l'épreuve.

— Vous ne m'avez donc pas compris, Maria ! Je vous ai dit que je renoncerais au monde entier pour vous. Vous ne pouvez donc pas en faire autant pour moi ?

— D'accord pour renoncer au monde entier, mais pas au monde entier et à Bruno. Si nous allions à l'ambassade, savez-vous ce qui arriverait ? Je serais dans cet avion, demain, mais vous n'y seriez pas. Oh ! non. Vous resteriez ici. Ne prétendez pas le contraire. C'est inscrit sur votre visage. Vous croyez être l'impénétrable Bruno Wildermann. Tout le monde pense comme vous, oui... presque tout le monde. Trois mois en votre compagnie et vous n'auriez plus le moindre secret pour moi !

— Je commence à le croire, admit Bruno. Bien, bien. J'ai essayé, mais j'ai manqué mon coup. Tant pis pour moi. N'en dites rien au docteur Harper, je vous prie. Non seulement il me croirait fou, mais il se dirait que j'ai une fâcheuse tendance à mêler, dirons-nous... le plaisir et les affaires. — Il posa quelques pièces de monnaie sur la table.

— Allons-nous-en. Lorsque nous aurons atteint la porte, je reviendrai sur mes pas sous un prétexte quelconque et j'irai dire un mot à Roebuck. Pendant que je lui parlerai, vous regarderez autour de vous pour voir s'il n'y a personne qui vous paraisse — ou paraisse sur le point de — s'intéresser à nous.

Sur le seuil, comme si quelque chose lui revenait en mémoire, Bruno se retourna. Il s'approcha de Roebuck et lui demanda :

— De quoi avait-il l'air ?

— Taille moyenne. Cheveux noirs, moustache noire, manteau noir

aussi. Il vous a suivis, tout le long du chemin, depuis le cirque.

— Il y a peut-être des micros dans vos compartiments, à tous les trois. Je n'en suis pas sûr, mais on ne sait jamais. À tout à l'heure...

Bras dessus, bras dessous, ils se retrouvèrent dans la rue.

— Qu'est-ce que ces trois hommes représentent pour vous ? demanda-t-elle dans un élan de curiosité.

— Ce sont de très vieux amis, pas davantage, mais les amis sont trop rares pour qu'on leur laisse poser la tête sur le billot. Un gars en noir, cheveux noirs, moustache noire... l'avez-vous vu ?

— J'en ai vu deux, mais aucun ne correspond à ce signalement. L'un avait d'horribles cheveux filasse crêpelés, et l'autre était chauve comme un œuf.

— Ce qui signifie que le premier de ces messieurs est reparti faire son rapport à son patron.

— Son patron ?

— Le colonel Sergius.

— Le chef de la police de Crau ?

— Il n'est pas le chef de la police de Crau, mais le chef suprême de la police secrète nationale.

Elle s'arrêta pour le regarder :

— Comment le savez-vous ? Comment *pouvez-vous* le savoir ?

— Je le sais. Je le connais, bien qu'il ne me connaisse pas. Mais je connais Sergius et je ne l'oublierai jamais. Oublieriez-vous jamais l'homme qui a tué votre femme ?

— L'homme qui... Oh ! Bruno... – Elle s'interrompit un instant. – Mais il doit savoir, à présent !

— Il sait.

— Dans ce cas, il doit savoir pourquoi vous êtes ici !

— Je l'imagine.

— Je partirai avec vous demain. Je vous le jure. – Il y avait tout à coup dans sa voix quelque chose d'hystérique.

— Il faut prendre cet avion, Bruno, il faut le prendre ! Vous ne vous rendez donc pas compte que vous ne quitterez pas vivant ce pays ?

— J'ai une mission à remplir. Et puis, essayez de baisser un peu la voix, parce que j'aperçois un horrible individu blond filasse pas loin derrière nous.

— J'ai peur, Bruno. J'ai peur.

— Attention, c'est contagieux ! Venez, je vais vous offrir un vrai café.

— Où, ça ?

— Dans cet appartement que vous m'enviez tellement.

Ils marchèrent un moment en silence, puis elle reprit :

— Avez-vous songé que s'ils sont après vous, ils ont pu truffier votre appartement de micros ?

— Qui a dit que nous allions discuter d'affaires d'État ?

Le colonel Sergius était précisément engagé à fond dans une discussion concernant des affaires d'État.

— C'est donc tout ce qui s'est passé ? disait-il à Alex. Bruno et cette fille sont entrés dans le café, ont parlé un instant avec les deux hommes qui y étaient déjà assis, puis il a emmené la fille vers une table isolée et a commandé à dîner. Ensuite est arrivé un troisième homme qui a été rejoindre les deux autres, puis a été trouver Bruno à sa table, lui a emprunté de l'argent, et a regagné sa place. – Alex acquiesça d'un signe de tête. – Et vous dites que vous ne savez pas les noms de ces hommes, que vous ne les avez jamais vus auparavant, mais que l'un d'eux était un géant, qui vous paraissait aussi costaud qu'Angelo ?

Alex considéra Angelo. « Plus costaud », précisa-t-il avec une sorte de satisfaction. Angelo manquait tristement de cette excellente nature qui caractérisait Kan Dahn, il n'avait pas un caractère à se faire aimer.

Angelo prit un air menaçant, mais nul n'y prêta la moindre attention, peut-être parce que cet air ne se différenciait pas beaucoup de celui qu'il arborait d'ordinaire.

Bien, pour celui-là, nous savons de qui il s'agit, poursuivit Sergius. Reconnaissez-vous les trois hommes d'après leurs photos ?

— Certainement.

Alex paraissait vexé.

— Angelo, allez dire à Nicolas d'apporter les épreuves qu'il aura déjà tirées.

Angelo revint avec Nicolas et une vingtaine de clichés. Sans dire un mot, Sergius les tendit à Alex qui les parcourut rapidement. Il posa l'une d'elles sur la table.

— C'est la fille ! déclara-t-il.

— Nous le savons, que c'est la fille ! dit Sergius en se contenant.

— Pardon, mon colonel. – Alex choisit trois autres épreuves. – Ceux-là...

Sergius prit les photos et les fit passer à Kodes qui, après leur avoir à peine jeté un regard, annonça :

— Kan Dahn, Manuêlo, le lanceur de couteaux, et Roebuck, le roi du lasso.

— Précisément... – Sergius eut son sourire caustique.

— Je veux, qu'on les surveille vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Kodes exprima son étonnement :

— La présence de ces trois hommes peut être due à une coïncidence. Après tout, ils font partie des artistes de premier plan du cirque et il paraît naturel qu'ils soient amis. D'ailleurs, le *Cygne Noir* est le café le plus proche du cirque.

— Hélas ! il en a toujours été ainsi. Je suis condamné à lutter seul. Toutes les décisions doivent être prises, toutes les directives doivent être élaborées par un officier supérieur : c'est sans doute pourquoi je suis officier supérieur. – La fausse modestie n'était pas le péché mignon de Sergius. – Notre ami Bruno Wildermann est intelligent, il peut aussi être dangereux. Il se doutait – Dieu seul sait comment – qu'on le surveillait et il a voulu apporter une confirmation à ce soupçon. Il a donc chargé cet homme, Roebuck, de le suivre de près partout où il pourrait. Ce qui fait de Roebuck et, par là, de ses deux autres camarades, un peu plus que des amis. Roebuck a donc suivi Alex. Il n'a pas demandé ensuite à emprunter de l'argent : il a été trouver Bruno pour le prévenir qu'il venait d'être filé par un homme vêtu de noir, à la moustache noire, un parfait imbécile. – Il adressa un regard presque compatissant au « filateur » déconfit. – Je ne pense pas que vous ayez jamais eu l'idée, Alex, de regarder par-dessus votre épaule ? Pas une seule fois ?

— Je suis désolé, mon colonel.

Sergius lui décocha un regard de crocodile affamé qui vient d'apercevoir son déjeuner.

VII

Le départ pour Grau eut lieu dans la nuit du mercredi. Avant que le cirque se mît en route, Bruno avait été trouver le docteur Harper dans son compartiment. Pour un homme qui avait d'aussi sérieuses préoccupations, à l'approche du moment crucial de sa carrière professionnelle, Harper était remarquablement calme et détendu. On ne pouvait en dire autant de Wrinfild, assis un verre à la main, dont les traits tirés exprimaient un profond découragement. Maintenant que le moment était venu de mettre son courage à l'épreuve, il prenait l'air d'un homme qui prévoit que quelque chose ne « collera » pas. Crau lui apparaissait comme un énorme nuage noir barrant son horizon.

— Bonsoir, Bruno. Asseyez-vous. Que voulez-vous boire ?

— Rien, merci. Je ne me permets qu'un verre d'alcool par semaine et je le réserve pour plus tard.

— Afin de le boire en compagnie de la charmante miss Hopkins, je suppose.

— Vous ne vous trompez pas.

— Pourquoi n'épousez-vous pas cette enfant ? demanda Wrinfild avec aigreur. Elle change tellement qu'elle ne m'est plus d'aucune utilité ; elle passe ses journées à rêver ou à broyer du noir.

— Je m'y décide. Peut-être est-elle inquiète et nerveuse, comme vous-même, M^r Wrinfild !

— Vous vous décidez à quoi ? lança Harper.

— À l'épouser.

— Dieu du ciel !

Bruno ne s'offensa pas de cette exclamation :

— Le mariage est une institution qui a fait ses preuves, vous savez, se contenta-t-il de faire remarquer.

— Est-elle au courant de ce projet ? interrogea Wrinfild, méfiant.

Wrinfild s'était pris d'une franche affection pour Maria et la traitait comme s'il s'était agi de la fille qu'il n'avait jamais eue, surtout depuis la mort de Henry.

— Oui. — Bruno sourit. — Et vous le seriez également, si vous consentiez à garder les yeux ouverts, monsieur. Elle était votre voisine

de table, ce soir.

Wrinfield se frappa le front du plat de la main.

— C'est vrai qu'elle portait une bague, ce soir, dit-il. Jamais encore je ne lui en avais vu au doigt. C'était à l'annulaire de la main gauche. — Il s'arrêta, puis exprima triomphalement la solution de l'énigme. — Une bague de fiançailles !

— Vous avez beaucoup de préoccupations, monsieur, tout comme Maria. J'ai acheté la bague cet après-midi.

— Mes compliments. Lorsque nous quitterons le pays, il faudra nous réunir pour apporter nos vœux à l'heureux couple. — Bruno ne broncha pas. — N'est-ce pas, docteur ?

— Très bonne idée. Aucune nouvelle n'aurait pu me réjouir davantage.

— Merci, dit Bruno. Mais je ne suis pas venu pour vous parler d'une bague, mais des gens qui étaient avec moi au moment où je l'ai achetée. Je crains fort d'être l'objet d'une filature. J'étais un soir au café avec Maria, il y a deux jours de cela. Le hasard a voulu que Roebuck nous ait rejoints peu après. Il m'a dit être intrigué par le comportement d'un personnage qui émergea de l'ombre d'une allée proche du cirque lorsque nous passions par là. Apparemment, l'homme en question nous a suivis tout le long du chemin jusqu'au café, s'est arrêté en même temps que nous et s'est placé en observation de l'autre côté de la rue, de manière à pouvoir nous surveiller. Il pouvait s'agir d'une coïncidence, ou peut-être Roebuck avait-il eu l'imagination un peu trop vive. Hier soir, cependant, j'ai été presque certain que Maria et moi étions suivis de nouveau, mais je n'en avais pas la certitude. Aujourd'hui, je n'ai plus de doutes, parce que cela se passait au grand jour. Ils étaient deux, cette fois : un grand blond et un chauve. Nous nous promenions sans but, comme deux touristes, selon notre fantaisie, et ils nous ont suivis partout.

— Je n'aime pas ça, dit le docteur Harper.

— Merci de ne pas mettre en question l'exactitude de mon rapport ; moi non plus je n'aime pas ça. Et je n'y comprends rien, car je ne crois pas avoir fait quoi que ce soit qui puisse attirer l'attention sur moi. Peut-être est-ce parce que je m'appelle Wildermann et que Crau est ma ville natale. Rien ne nous empêche pourtant de penser qu'une douzaine d'autres membres du cirque sont soumis à la même surveillance.

— C'est très troublant, commenta Wrinfield, vraiment troublant ! Qu'allez-vous faire, Bruno ?

— Continuer, c'est tout. Jouer le jeu, selon ce qui arrivera. Une chose est certaine : ils ne me fileront pas cette nuit-là.

— Cette nuit-là ?

— Le docteur Harper ne vous l'a pas dit ?

— Ah ! mardi ! Je me demande où nous serons tous, à ce moment-là.

— Je sais où je me trouverai, moi. À tout à l'heure... – Bruno allait prendre congé, mais il s'arrêta soudain à la vue du poste émetteur miniaturisé posé sur le bureau de Harper. – Dites-moi, docteur, je me suis souvent demandé comment il se fait que vous réussissiez à passer à travers tous les barrages, avec votre émetteur, alors que les services de douanes des pays que nous traversons vont presque jusqu'à fouiller dans vos dents creuses ?

— Émetteur ? Quel émetteur ?

Harper plaça les écouteurs sur son crâne, dirigea le micro vers la poitrine de Bruno, brancha l'appareil, et tira en arrière le bouton de mise en marche au lieu de le pousser un avant. L'appareil émit un bourdonnement et une bande de papier émergea d'une fente presque invisible qui se trouvait sur le côté. Au bout de dix secondes, Harper arrêta l'appareil et arracha quelques centimètres de la bande qu'il montra à Bruno. Sur le papier figurait, tracée en son milieu, une longue ligne ondulante.

— Un électrocardiographe, mon cher Bruno, expliqua le docteur. Tout médecin qui se respecte doit en avoir un lorsqu'il voyage. Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que j'ai eu à prendre à la suite les électrocardiogrammes des directeurs des douanes !

— Vraiment génial, comme invention ! approuva Bruno.

Il salua ses deux interlocuteurs et se retrouva dans le couloir, soumis aux trépidations du wagon. Il passa prendre Maria dans son compartiment et l'emmena jusqu'au sien.

— Voulez-vous un peu de musique ? proposa-t-il lorsqu'il eût refermé la porte. Quelque chose de romantique, pour rester dans le ton ? Et puis l'un de mes incomparables Dry-Martini pour célébrer – si tant est que ce mot convienne – mon futur esclavage et... ce n'est qu'une idée, quelques tendres riens glissés dans votre oreille...

Elle sourit :

— Tout cela me paraît très séduisant, surtout les « tendres riens ».

Il mit la musique en sourdine, prépara les cocktails et posa les verres sur la table. Puis il s'assit sur le canapé près de Maria, appuya

ses lèvres contre ses cheveux noirs, tout près de son oreille. À en juger par l'expression du visage de Maria, le saisissement faisant place à une parfaite incrédulité, il était clair que Bruno avait une manière de murmurer à l'oreille de tendres riens dont elle n'avait jamais encore fait l'expérience.

Crau n'était situé qu'à trois cents kilomètres de la capitale, mais comme l'allure du convoi ne dépassait pas celle d'un train de marchandises, le voyage dura presque toute la nuit. Peut-être était-ce à cause du froid intense qui y régnait, toujours est-il que Crau donnait l'impression d'être une ville à la fois morne et inhospitalière. Il faut dire aussi que les gares de triage n'ont rien de bien accueillant, surtout par temps froid. La voie de garage sur laquelle le convoi avait été aiguillé était éloignée de huit cents mètres de l'endroit où le cirque devait se produire, mais grâce au génie organisateur de Wrinfild et de son état-major, tout avait été prévu et une longue cohorte de camions, de remorques et de voitures particulières attendait déjà sur les bas-côtés.

Bruno se dirigea vers un groupe d'artistes et d'aides qui se tenaient dans la clarté brutale qu'une lampe à arc projetait au-dessus d'eux. Après les poignées de main habituelles de ce début de journée, il regarda autour de lui, à la recherche de ses deux frères, mais il ne les vit pas. Il s'adressa à l'homme qui se trouvait le plus proche de lui, le dresseur de tigres, Malthius.

— As-tu aperçu mes frères ? À cette heure-ci, normalement, ils sont toujours affamés et impatients de prendre leur petit déjeuner, mais je ne les ai pas encore vus ce matin.

— Non, répondit Malthius. — Puis il lança à la cantonade : — Avez-vous vu Vladimir et Yoffe, ce matin ?

— Lorsqu'il fut évident que personne ne les avait rencontrés, Malthius s'adressa à l'un de ses assistants : — Va donc les secouer un peu, Johann ! dit-il.

L'homme s'éloigna. Le docteur Harper et Wrinfild, tous deux coiffés de bonnets de fourrure, les cols de leurs manteaux relevés pour se protéger de la neige qui commençait à tomber, s'approchèrent et saluèrent leurs compagnons de voyage.

— Aimeriez-vous venir avec moi pour voir la salle qu'ils mettent à notre disposition ? proposa Wrinfild à Bruno. Je ne sais pas pourquoi on l'appelle ici le Palais d'Hiver, puisqu'il ne présente aucune ressemblance avec celui de Leningrad. — Il fut secoué d'un brusque frisson, — Enfin, ce qui a plus d'importance, c'est le fait que cette salle passe pour bénéficier d'un excellent chauffage central.

— Je vous accompagne volontiers, si vous pouvez m'attendre un instant : je crois bien que les deux tiers des Aigles Aveugles ont fait la grasse matinée, aujourd'hui... Ah ! voici Johann !

— Je crois que vous feriez bien de venir, Bruno ! Vite !

Bruno, sans un mot, bondit dans le train. Le docteur Harper et Wrinfild, après avoir échangé un regard étonné, le suivirent aussitôt.

Vladimir et Yoffe partageaient un compartiment à deux couchettes qui, tout en ne manquant pas de confort, n'avait rien de commun avec l'installation princière de leur aîné à bord du train. On les taquinait volontiers sur le chapitre de leur manie de l'ordre. Ils eussent été désolés en constatant l'état présent de leur retraite.

Tout était sens dessus dessous, à croire qu'une tornade avait ravagé le compartiment. Les matelas, les draps et les couvertures se trouvaient répandus partout, deux sièges étaient brisés, des verres cassés, une petite cuvette d'acier inoxydable était fendue et même une vitre épaisse avait volé en éclats. Mais ce qu'il y avait de plus inquiétant, c'étaient les taches de sang sur les draps et sur les parois de couleur crème.

Bruno voulut entrer dans le compartiment, mais Harper lui posa la main sur l'épaule :

— N'entrez pas, la police n'aimerait pas ça.

Lorsqu'elle arriva, en effet, la police n'apprécia pas du tout ce spectacle. Elle se montra scandalisée de ce qu'une telle monstruosité, l'enlèvement de deux célèbres artistes américains pût avoir lieu sur son sol. Si ses représentants savaient que Vladimir et Yoffe étaient nés à peine à quelques kilomètres de là, elle gardait cette information secrète. On procéderait aussitôt aux recherches les plus minutieuses. Pour commencer, dit l'inspecteur, les environs du train allaient être entourés d'un cordon de police, ce qui était bien plus impressionnant à entendre qu'à voir, puisque cela consistait à placer simplement deux ou trois hommes dans le couloir. Les occupants du wagon où les deux frères avaient dormi devaient rester sur place pour répondre aux interrogatoires. Wrinfild proposa d'y procéder dans le wagon-restaurant, car la température était descendue en dessous de zéro. L'inspecteur de police donna son accord. Comme ils s'éloignaient, des détectives en civil et des experts en empreintes digitales arrivèrent sur les lieux. Wrinfild décida de les retrouver dans la salle à manger lorsqu'il aurait fait décharger le train et installer le cirque et les cages dans l'espace de terrain tout proche mis à sa disposition.

L'air était surchauffé dans le wagon-restaurant, et difficilement respirable. La locomotive géante était toujours accrochée et le

resterait toute la journée, afin de fournir la chaleur nécessaire aux animaux, jusqu'à ce que ceux-ci soient amenés au cirque, dans la soirée.

Bruno était assis à l'écart, en compagnie de Wrinfild et de Harper. Les trois hommes discutaient de ce qui avait pu arriver aux deux frères et se demandaient quelle était la raison de ce drame. Puis, ne trouvant aucune explication plausible, ils s'enfermèrent dans le silence jusqu'à l'instant où arriva le colonel Sergius en personne. Son visage était dur, crispé, impénétrable, et on avait le sentiment qu'il avait du mal à contenir sa colère.

— Quelle lâcheté ! dit-il. C'est incroyable, humiliant ! Que cela puisse arriver à nos hôtes, dans mon pays ! Je vous promets que la totalité de mes forces de police va se consacrer à régler cette affaire ! Quelle façon de vous accueillir, messieurs ! Pour Crau, c'est un jour à marquer d'une pierre noire !

— Les habitants de Crau ne sont en rien responsables, affirma Harper d'une voix douce. Ils n'étaient pas présents lors de notre arrivée. Nous nous sommes arrêtés deux fois en chemin : cela a dû se passer au cours de l'un de ces arrêts.

— C'est juste, c'est juste ! Crau n'est pas mis en cause. Mais est-ce pour autant moins pénible pour nous ? – Sergius s'interrompt, puis il reprit sur un ton plus grave :

— Rien ne nous prouve que cela soit arrivé au cours de l'un des arrêts. – Il se tourna vers Bruno : – Je regrette d'avoir à le dire devant vous, mais ils ont pu être jetés par les fenêtres alors que le train était en marche.

Bruno, qui savait dominer ses sentiments et ses émotions, répondit sans le regarder :

— Pour quelle raison aurait-on agi de la sorte ? Qui aurait eu intérêt à s'emparer de leurs personnes ? Je connais mes frères mieux que quiconque au monde... ils n'ont jamais fait de mal à personne.

Sergius le regardait d'un air de commisération.

— Ignorez-vous que c'est toujours l'innocent qui est victime ? Si vous voulez faire un cambriolage, vous n'allez pas vous rendre au domicile d'un gangster notoire pour vous livrer à cet exercice ! – Il se tourna vers l'un de ses subordonnés : – Amenez le radiotéléphone ici, et appelez-moi immédiatement le ministre des Transports... Non ! Chargez-vous-en vous-même. S'il se plaint d'être encore couché, dites-lui que j'irai le trouver en personne, afin d'avoir une conversation avec lui. Dites-lui que je désire que l'on inspecte les alentours de la voie de chemin de fer, mètre par mètre, afin de retrouver deux

voyageurs disparus. Dites-lui que c'est urgent, que ces deux personnes sont peut-être gravement blessées et que la température descend nettement en dessous de zéro. Dites-lui enfin qu'il me faut un rapport d'ici deux heures. Ensuite, vous vous mettez en rapport avec l'armée de l'air et vous leur demanderez de faire usage de leurs hélicoptères pour inspecter le terrain. Je veux leur rapport dans l'heure.

Le policier s'éloigna.

— Croyez-vous qu'il y ait un espoir sérieux ?... commença Wrinfield.

— Je ne crois rien. Le devoir d'un policier est de ne négliger aucun détail. Nous saurons d'ici une heure ce qu'il en est. Je n'ai pas confiance en ce vieil incapable de ministre des Transports, mais l'aviation, c'est une autre affaire. Grâce aux hélicoptères volant à une hauteur de dix mètres, avec leurs observateurs de chaque côté. — Il jeta à Bruno un regard qu'il voulait chargé de sympathie. — Je compatis à votre épreuve, M^r Wildermann, et aussi à la vôtre, M^r Wrinfield.

— À la mienne ? dit Wrinfield. Sans doute, deux de mes meilleurs artistes ont disparu. Certes, je les tenais en haute estime, mais d'autres aussi éprouvaient ces sentiments à leur égard, c'est-à-dire tout le personnel du cirque.

— Les autres n'auront pas à payer leur rançon. Je fais là une simple supposition. S'il en était ainsi, vous auriez à payer une grosse somme pour qu'ils vous soient rendus. Ne le feriez-vous pas ?

— De quoi parlez-vous ?

— Hélas ! même dans notre glorieux pays, nous avons des criminels capables d'exécuter des enlèvements, et leur méthode préférée consiste à s'emparer de leurs victimes dans les trains. Ils savent pourtant qu'ils prennent des risques énormes : le kidnapping est un crime puni de la peine capitale dans notre pays. Ce n'est qu'une supposition, mais qui, vraisemblablement, est juste. — Il se tourna à nouveau vers Bruno. Et la balafre qui lui servait de bouche s'entrouvrit. Sergius souriait. — Et puis, je nous plains aussi : nous ne verrons probablement pas les Aigles Aveugles.

— Vous verrez au moins l'un d'eux.

Sergius le dévisagea. Tout le monde le dévisageait.

Maria passa lentement sa langue sur ses lèvres et Sergius reprit :

— Dois-je comprendre...

— J'ai d'abord fait un numéro tout seul avant que mes frères soient assez grands pour se joindre à moi. Quelques heures d'exercice,

et je recommencerais.

— Sergius le fixa un long moment droit dans les yeux :

— Nous savons que vous êtes un homme totalement dépourvu de nerfs ; seriez-vous également dépourvu de sentiments ?

Bruno se détourna sans répondre.

Sergius, songeur, le suivit du regard, puis se détourna aussi.

— Tous les occupants de ce wagon sont-ils présents ? demanda-t-il.

— Tous, mon colonel, répondit Wrinfild. Mais vous disiez justement que les kidnappeurs étaient...

— Pouvaient être... et vous avez entendu ce que j'ai dit : il est du devoir d'un policier de ne négliger aucun détail. L'un d'entre vous a-t-il entendu du bruit, ou quelque chose d'insolite, au cours de la nuit ? — Le silence qui suivit laissait clairement apparaître que personne n'avait rien entendu. — Bien. Les deux frères dormaient dans le dernier compartiment du wagon. Qui dormait dans le compartiment voisin ?

— Moi ! lança Kan Dahn en avançant d'un pas.

— Vous avez sûrement entendu quelque chose ?

— Si je ne me suis pas manifesté quand vous avez posé votre première question, c'est que ma réponse est « non ». Je dors d'un sommeil très profond.

Sergius avait l'air pensif.

— Vous êtes assez fort pour réussir ça d'une seule main.

La voix de Kan Dahn s'éleva, forte et assurée :

— Vous m'accusez donc ?

— C'est une observation que je fais.

— Vladimir et Yoffe étaient de bons amis, de très bons amis, depuis des années. Tout le monde le sait ici. Pourquoi aurais-je attendu jusqu'à présent pour commettre un acte aussi démentiel ? D'ailleurs, si je l'avais fait, il n'y aurait aucune trace de lutte : un bras autour de chacun d'eux et je les aurais emportés, tout simplement.

Sergius paraissait sceptique.

— Vraiment ?

— Le colonel souhaite que je lui en fasse la démonstration ?

— Ce serait intéressant.

Kan Dahn indiqua du doigt deux policiers en uniforme de forte carrure qui se tenaient côte à côte. — Ils sont plus grands, beaucoup

plus grands et forts que les deux frères, n'est-ce pas ?

— Il me semble.

Malgré sa taille et sa carrure impressionnantes, Kan Dahn s'élança avec la rapidité d'un fauve. Avant que les deux policiers eussent eu le temps de prendre une attitude défensive, il était sur eux, les entourait d'un bras de gorille et abaissait leurs coudes contre leurs côtes. Un instant plus tard, les deux hommes, soulevés de terre, luttèrent furieusement pour se libérer d'une étreinte qui, à en juger par leur rictus de douleur, n'avait rien d'amical.

Kan Dahn toujours de la voix suave, lança :

— Cessez de vous défendre ou je vous écrase !

Imaginant certainement que Kan Dahn ne pouvait les serrer davantage, les policiers s'efforcèrent d'échapper à son étreinte. Le géant serra un peu plus. L'un des hommes poussa un cri ; l'autre gronda ; tous deux semblaient souffrir le martyre. Comme Kan Dahn accentuait son inexorable étreinte, les deux policiers jugèrent préférable de cesser de se défendre. Avec douceur, délicatement, Kan Dahn les remit sur leurs pieds, recula d'un pas et les regarda s'écrouler à terre.

Sergius considérait le tableau d'un air pensif.

— Angelo aurait dû être là, ce matin, dit-il. Quant à vous, Kan Dahn, vous êtes disculpé. — C'était dit sans la moindre pointe d'humour. — Il se retourna lorsque le capitaine Kodes entra en ouragan. — Alors ? demanda-t-il.

— Nous n'avons trouvé que des empreintes digitales, mon colonel. Comme elles ne sont que de deux sortes, nous supposons qu'elles appartiennent aux deux frères. Nous avons relevé des séries d'empreintes dans d'étranges positions, contre les parois, sur la fenêtre, sur le côté intérieur de la porte, comme si ces hommes avaient dû se débattre.

— Bon. — Sergius réfléchit rapidement en considérant d'un air absent les pénibles efforts que faisaient les policiers pour se remettre debout. Leur souffrance le laissait absolument indifférent. Il se tourna vers Wrinfild.

— Chaque membre du cirque devra se faire prendre ses empreintes digitales ce matin, dans la salle qui a été mise à votre disposition.

— Est-ce vraiment nécessaire ?... protesta Wrinfild.

Sergius affecta une certaine lassitude.

— J'ai mon devoir à accomplir. Pour la troisième fois, je vous

répète qu'un policier ne doit rien laisser au hasard !

Bien que Crau fût situé à peu près au nord de la capitale, la gare principale ne se trouvait pas au sud de la ville, ainsi qu'on aurait pu le croire. Comme le terrain était à cet endroit défavorable, la voie de chemin de fer contournait la cité et y pénétrait au nord. En conséquence, lorsque la limousine noire de modèle mal défini partit en direction du Palais d'Hiver, elle emprunta une avenue qui débouchait au sud de l'artère principale de la ville. Cette avenue nord-sud était assez paradoxalement appelée avenue de l'Ouest.

Bruno avait pris place sur la banquette arrière, à côté du docteur Harper. Wrinfild, dont le silence et le visage assombri disaient assez que ses obscurs pressentiments concernant Crau étaient en train de se confirmer, était assis en silence près du chauffeur. Le temps ajoutait encore à son découragement : par cette aube blême, une neige tourbillonnante descendait des sombres nuées massées dans un ciel noir et bas.

À une centaine de mètres de la voie de garage, Harper, qui était assis dans le coin droit, essuya la glace embuée et jeta un coup d'œil à l'extérieur, puis en l'air, et toucha le bras de Bruno.

— Jamais rien vu de pareil, dit-il. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Je ne vois pas, d'ici.

— En haut de ces bâtiments : des broussailles, des buissons. Bon Dieu, ils ont fait pousser des arbres sur les toits !

— Les jardins en terrasse sont très nombreux en Europe centrale, expliqua Bruno. Ce n'est pas parce que l'on vit dans un appartement que l'on n'a pas le droit d'avoir un petit jardin bien à soi. Ici, il y en a même qui ont des pelouses.

Bruno essuya aussi son coin de glace. Le bâtiment qui s'élevait à sa gauche présentait l'aspect le plus morne, le plus austère qu'il eût jamais vu. Il en compta les neuf étages et considéra les fenêtres qui étaient toutes munies de gros barreaux. Il remarqua les pointes recourbées et menaçantes comme des griffes d'acier dont les rangées entouraient le toit ainsi que les tours de guet aux angles nord et sud. Il lui était impossible de voir d'en bas ce qu'il pouvait y avoir sur les terrasses, mais Bruno savait que des projecteurs et des sirènes étaient installés là-haut. Il regarda Harper et lui adressa un clin d'œil. Le chauffeur avait haussé les épaules en souriant lorsqu'ils s'étaient adressés à lui en anglais, mais il y avait gros à parier qu'il faisait partie des hommes de Sergius et que celui-ci n'aurait pas choisi pour cette course un homme ignorant la langue de Shakespeare. Harper capta le regard de Bruno et y répondit d'un signe de tête, bien que

cette confirmation fût superflue : la réalité de Lubylan ne s'accordait que trop à la description sinistre que Harper en avait donné. La perspective de tenter une incursion dans cette forteresse était aussi réfrigérante que cette aube sale.

Quelques centaines de mètres plus loin, ils passèrent devant plusieurs voitures noires rangées le long du trottoir de droite. En tête, se trouvait un corbillard couvert de couronnes mortuaires. L'heure n'était pas matinale mais le jour semblait naître à peine. Le cortège, songea Bruno, devait avoir un long chemin à parcourir. De l'autre côté de la rue, en face du corbillard, se trouvait une entreprise de pompes funèbres aux fenêtres drapées de velours noir, encadrant ce que le propriétaire de l'établissement devait considérer comme ce qui se faisait de mieux en matière de couronnes mortuaires, de gerbes de fleurs artificielles, de bouquets sous verre et de pierres tombales, le tout en noir. La porte voisine était de la même couleur affligeante, relevée seulement d'une croix blanche.

Bruno vit en passant cette porte s'ouvrir, et apparaître l'extrémité d'un cercueil que portaient quatre croque-morts...

— Comme c'est pratique, murmura Bruno.

Le docteur Harper parut ne pas l'avoir entendu.

Le Palais d'Hiver était, à juste titre, l'orgueil de Crau. De style et de construction franchement baroques, il n'avait, en fait, été édifié que trois ans plus tôt. Fait de ciment armé recouvert de plaques de marbre blanc, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur – d'où son nom, sans doute –, ce bâtiment consistait en une vaste avant-cour elliptique couverte qui ouvrait sur une immense salle, également elliptique. Alors que l'architecture extérieure était particulièrement chargée, avec ses flèches, ses minarets et ses gargouilles, l'intérieur était plutôt sobre et semblait réaliser ce qui se faisait de plus fonctionnel dans le domaine des salles de spectacle. Les dispositifs scéniques et les fauteuils des spectateurs étaient conçus pour le plus grand confort des artistes et du public, et les possibilités de changement de décors semblaient pratiquement illimitées. Le Palais d'Hiver pouvait servir d'opéra, de théâtre, de cinéma, de music-hall. Il servait aussi à des spectacles sportifs tels que matches de hockey sur glace ou de tennis, et pouvait également accueillir un cirque entre ses murs, bien entendu. Les gradins couverts de sièges confortablement rembourrés pouvaient recevoir dix-huit mille spectateurs. C'était – proclamait Wrinfild – la plus belle salle de spectacle, qu'il avait jamais vue, ce qui n'était pas un mince compliment de la part d'un homme, qui avait connu ce que l'Amérique du Nord et l'Europe offrent de mieux dans ce domaine. Surtout si l'on tenait compte du fait que la population de

Crau ne dépassait pas deux cent cinquante mille habitants.

La prise des empreintes digitales de tout le personnel du cirque eut lieu au cours de la matinée, dans l'un des nombreux restaurants et bars – vides à cette heure – placés sur le pourtour de l'avant-cour. La rancœur et l'indignation à l'égard de cette mesure, considérée par tous comme insultante et inutile, menaçaient, de prendre d'inquiétantes proportions et Wrinfild dut montrer beaucoup de tact et de persuasion pour que ses employés fassent preuve de docilité. Sergius, qui supervisait l'opération en arrière-plan, du fond du bureau préfabriqué et relativement confortable de Wrinfild, semblait revêtu d'une peau de pachyderme, blindage qui le laissa totalement indifférent à la vue des visages renfrognés des employés du cirque et des regards peu amicaux qu'ils dardaient vers lui. À la fin de cette épreuve, il reçut un coup de téléphone, mais comme il parlait sa propre langue, ni Wrinfild ni Maria, qui se trouvaient avec lui, ne purent comprendre ce qu'il disait.

Sergius vida d'un trait son verre de vodka – il avait la même capacité d'absorption pour son alcool national que le sable desséché pour l'eau – et demanda :

— Où est Bruno Wildermann ?

— Il est en séance d'entraînement, mais... mais vous ne songez pas sérieusement à prendre ses empreintes ? Il s'agit de ses propres frères...

— Voyons, ai-je donc l'air si fou que ça ? Venez avec moi, cela vous concerne aussi.

Comme les deux hommes s'approchaient, Bruno se détourna de l'inspection de l'attache d'un fil d'acier tendu très bas en travers de la piste centrale. Il regarda Sergius sans que son visage exprimât la moindre émotion.

— Vous avez des nouvelles, mon colonel ?

— Oui, celles des chemins de fer et celles de l'aviation. Mais je crains qu'elles soient également négatives : pas trace de qui que ce soit. Ils n'ont retrouvé personne le long de la voie...

— Il s'agirait donc d'un enlèvement ?

— C'est la seule solution logique.

Tard dans l'après-midi, alors que Bruno répétait son numéro, qui serait un « solo » sur le nouveau trapèze volant installé très haut près de » cintres, il fut convoqué par Wrinfild. Il se laissa glisser jusqu'à terre, enfila sa robe de mandarin-devin et se dirigea vers le bureau, installé tout contre la cage des tigres qui, pour le moment, était vide.

Wrinfield l'attendait, assis devant sa table de travail, en face de Maria. Sergius et Kodes étaient debout. L'atmosphère tendue ressemblait à celle d'une veillée funèbre.

Sergius prit la feuille de papier que Wrinfield était en train d'étudier et la tendit à Bruno. Elle comportait un message dactylographié rédigé en anglais et conçu en ces termes : « Les frères Wildermann seront rendus vivants contre la somme de 50 000 dollars. Billets usagés (de toutes catégories). Les instructions concernant les modalités de remise de cette somme vous seront communiquées dimanche. Si la somme n'était pas remise lundi matin, vous recevriez dans la soirée deux auriculaires de la main gauche. Nous vous ferions le même petit cadeau si nous nous apercevions que les billets de la rançon ont été traités aux rayons X, infrarouges ou ultraviolets. Deux autres doigts le mardi. Le jeudi, deux trapézistes se retrouveront avec une seule main. »

Bruno rendit le message à Sergius.

— Vos soupçons étaient donc justifiés, se contenta-t-il de commenter.

— J'avais raison. Pas de nerfs... pas de sentiments... Oui, il me semble que ce soit ça.

— Ils m'ont l'air impitoyables.

— Ils le sont.

— Des professionnels ?

— Certainement.

— Tiennent-ils leurs promesses ?

— Seriez-vous assez naïf pour essayer de me prendre dans quelque piège ? soupira Sergius. Pour un peu, vous diriez que j'ai tout l'air d'en savoir long à leur sujet. S'ils sont ceux que je crois – et ce message ressemble bien aux demandes de rançon classiques – il s'agit d'un gang de kidnappeurs extrêmement bien organisés et efficaces, qui ont réussi toute une série d'enlèvements analogues ces dernières années.

— Vous connaissez les membres de ce gang ?

— Nous croyons en connaître un ou deux.

— Alors, pourquoi sont-ils encore en liberté ?

— Les soupçons, mon cher Wildermann, ne sont pas des preuves. On ne peut pas réclamer la peine de mort en se basant sur de simples présomptions.

— Je vous ai posé une question avant celle-ci, concernant la valeur de leur parole. Mettront-ils à exécution leurs menaces de mutilation ?

Si la rançon est payée, rendront-ils mes frères vivants ?

— Je ne puis vous donner aucune garantie. Mais à en juger par nos dernières expériences, il y a de fortes chances qu'ils tiennent parole. Ce n'est que logique et de bonne diplomatie de leur part, en tant que spécialistes en enlèvements ! Je vais peut-être dire quelque chose qui vous paraîtra ridicule étant donné les circonstances, mais un tel comportement leur assure une bonne réputation et de solides chances de réussite. Si une personne enlevée est rendue rapidement après le paiement de la rançon, sans avoir subi le moindre sévices, les familles des prochaines victimes n'hésiteront pas à s'exécuter aussitôt.

— Quelles chances avons-nous de retrouver leur piste avant jeudi ?

— En quatre jours ? Très peu, je le crains.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de tenir l'argent prêt, n'est-ce pas ? — Sergius approuva du chef et Bruno se tourna vers Wrinfield : — Il me faudra un an pour vous rembourser, monsieur.

Wrinfield sourit, mais très tristement.

— Je paierai pour ces deux garçons sans qu'il soit question que vous me remboursiez, car j'estime — et je ne crois pas être le seul à le penser — qu'il n'y a pas et il n'y aura jamais plus une équipe comparable à celle des Aigles Aveugles.

Tout en déambulant d'un pas désinvolte et sans but précis, ils tournèrent dans une rue qui se trouvait face à l'entreprise de pompes funèbres de l'avenue de l'Ouest.

— Croyez-vous que nous sommes suivis ? demanda le docteur Harper.

— Observés, peut-être, mais pas suivis, répondit Bruno.

Au bout de deux ou trois cents mètres, la rue se muait en un chemin de campagne aux nombreux méandres. Peu après, elle empruntait un rustique pont de bois enjambant une rivière au cours paresseux, mais qui semblait très profonde et mesurait une douzaine de mètres de large, avec de la glace se formant déjà le long de ses berges. Bruno examina minutieusement le pont, puis se hâta de rejoindre Harper, impatient de poursuivre son chemin ; de toute évidence, la circulation sanguine du médecin n'était pas en accord avec la température glaciale.

Aussitôt après le pont, la route s'engloutissait dans ce qui avait tout l'air d'être une épaisse forêt de conifères. Moins de quatre cents mètres plus loin, les deux hommes atteignirent une large clairière en demi-lune, sur la droite de la route.

— C'est ici qu'atterrira l'hélicoptère, déclara le docteur Harper.

La nuit commençait à tomber lorsque Bruno, vêtu de son meilleur costume de ville, retourna au bureau de Wrinfild. Seuls, le directeur du cirque et Maria s'y trouvaient.

— Cela ne vous dérange pas si j'emmène ma fiancée prendre un café avec moi, patron ? demanda-t-il.

Wrinfild sourit, fit un petit signe d'assentiment, puis reprit son expression affligée et préoccupée.

Bruno aida Maria à passer son lourd manteau d'astrakan et, quelques secondes plus tard, ils se retrouvèrent sous la fine bruine de neige.

— Nous aurions pu prendre ce café à la cantine ou dans la salle, fit remarquer Maria qui paraissait légèrement contrariée. Dehors, il fait un froid de canard.

— Déjà acariâtre avant même d'être mariée ! C'est à deux cents mètres à peine. D'autre part, tu reconnaîtras que lorsque Bruno Wildermann fait quelque chose, il a de bonnes raisons pour le faire.

— Telles que, par exemple ?

— Tu te souviens de nos amis qui, l'autre nuit, nous suivaient si fidèlement ?

— Oui. — Elle le regarda, effrayée. — Que veux-tu dire ?

— Non. Ils sont en congé. La neige a un effet désastreux sur les cheveux ondulés comme sur les crânes chauves. Le gars qui est derrière nous mesure près de dix centimètres de moins que toi. Il porte une casquette de drap, un manteau usé, des pantalons déformés et des chaussures éculées. Il a l'air d'un clochard, mais il ne faut pas t'y fier.

Ils pénétrèrent dans un café qui, cela sautait aux yeux, avait perdu tout espoir d'offrir le moindre aspect accueillant depuis une génération au moins. Dans un pays où les cafés semblaient se spécialiser dans l'accumulation des fumées et l'éclairage parcimonieux, celui-ci battait vraiment tous les records. Ils étaient à peine entrés qu'ils commencèrent à ressentir des picotements aux yeux : deux mauvaises chandelles auraient procuré plus de lumière que l'unique ampoule qui éclairait l'établissement. Bruno guida Maria vers un siège, dans un coin. Elle regarda autour d'elle avec répulsion.

— Te reporteras-tu plus tard à cet instant comme à l'un des plus heureux de ta vie ?

Il se retourna. Le faux clochard s'était affalé lourdement dans un fauteuil, près de la porte. L'homme, qui avait sorti on ne savait d'où un papier déchiqueté, restait assis, l'air découragé, les coudes sur la table, une main crasseuse posée sur la tête.

— D'ailleurs, tu dois reconnaître que cet endroit a un certain charme bohémien, reprit Bruno. — Il posa un doigt sur ses lèvres, se pencha en avant et releva le col du manteau d'astrakan de Maria. Niché profondément sous le revers, se trouvait un petit appareil métallique brillant, pas plus gros qu'une noisette. Il le lui montra et elle le regarda, effarée, les yeux écarquillés. — Commande pour moi, s'il le plaît. Je reviens tout de suite.

Il se leva, se dirigea vers l'homme au pardessus râpé et, sans cérémonie, le saisit par le poignet droit, qu'il tordit brusquement, geste qui provoqua chez l'homme un brusque glapissement de douleur. Les autres, sans doute habitués à ce genre d'incidents, ne manifestèrent aucune réaction. Dans le creux de sa paume, le faux clochard tenait un minuscule écouteur branché à un fil métallique. Bruno suivit le fil jusqu'à une boîte de métal à peine plus grande qu'un briquet de taille courante, qui était enfoncée dans la poche de poitrine de l'homme. Il glissa ces instruments dans la poche de son veston et déclara :

— Dites à votre patron que le prochain type qui me filera sera mis dans un tel état qu'il sera incapable de lui faire son rapport ! Maintenant, fichez le camp !

L'homme disparut. Bruno retourna à sa table et montra ses trophées.

— Essayons ce système, proposa-t-il.

Il posa le petit écouteur contre son oreille tandis que Maria approchait les lèvres du col de son manteau.

— Je t'aime, murmura-t-elle. Pour toujours.

Bruno reposa le minuscule écouteur sur la table.

— Il marche à merveille, bien qu'il ne me semble pas savoir ce qu'il dit ! — Il réunit le micro, l'écouteur, le fil et l'amplificateur, et mit le tout dans sa poche. — Ce sont des gars entêtés, mais qui manquent sérieusement de discrétion !

— Tu l'avais repéré, mais pas moi. Je me demande de plus en plus si ce n'est pas toi qui devrais faire mon travail. Au fait, pourquoi leur as-tu fait savoir que tu étais au courant de leurs manigances ?

— De toute façon, ils doivent déjà le savoir. Peut-être que, maintenant, ils vont cesser de me filer et qu'ils me laisseront circuler en paix. Et comment aurais-je fait pour te parler avec ce type qui s'intéressait de si près à ma vie privée ?

— De quoi voulais-tu me parler ?

— De mes frères.

— Je suis désolée. D'après toi, pourquoi ont-ils été enlevés, Bruno ?

— Pour une seule raison. Pour procurer à cet hypocrite, menteur, pervers, sadique...

Sergius ?

Y aurait-il un autre hypocrite pervers et menteur dans les environs ? Il avait ainsi l'excuse parfaite qu'il lui fallait pour justifier l'ordre donné par lui de prendre les empreintes digitales de chaque membre du personnel.

— Quel intérêt y trouve-t-il ?

— À part le sentiment de puissance qu'il en retire et l'impression qu'il se donne d'être intelligent, je ne sais pas. Ça n'a d'ailleurs aucune importance. Vladimir et Yoffe sont des otages : si je m'avance trop, il leur arrivera quelque chose.

— As-tu parlé de cette question avec le docteur Harper ? Tu ne peux pas risquer leurs vies !... Oh ! Bruno, si je te perdais, et si tes frères disparaissaient...

— Mais qui est-ce qui m'a fichu une pleurnicheuse pareille ? Comment as-tu bien pu faire pour qu'ils t'admettent à la CIA ?

— Tu ne crois pas à cette histoire d'enlèvement ?

— Tu m'aimes ? – Elle répondit en hochant la tête.

Tu as confiance en moi ? – Elle répéta le même mouvement. – Alors ne parle à personne de ce que je viens de te dire. À personne, tu m'entends ?

— Même pas au docteur Harper ?

— Même pas à lui. C'est un esprit brillant, mais très traditionaliste, et il ne comprend rien à la mentalité des gens d'Europe centrale. Je n'ai rien de brillant, moi, mais je ne suis pas un doctrinaire, et j'ai sur lui l'avantage d'être né ici. Il lui est pénible de se lancer dans des improvisations alors que je ne redouterai pas de m'y risquer.

— Quelles sortes d'improvisations ?

— Nous y voilà. La parfaite épouse, tout à fait le genre : « Qu'est-ce que c'est encore que ces traces de rouge à lèvres sur ton mouchoir ? » Comment veux-tu que je te dise de quel genre d'improvisation il s'agit puisque je n'en sais rien moi-même !

— Et cet enlèvement ?

— De la frime ! Il lui fallait bien raconter une histoire pour expliquer leur disparition. Tu l'as entendu dire qu'il savait où se

trouvaient deux des hommes de ce gang, mais qu'il ne pouvait rien prouver à leur sujet ? Si Sergius les connaissait, il y a belle lurette qu'il les aurait enfermés à Lubylyan et qu'il aurait appliqué les moyens les plus subtils pour leur arracher des aveux, avant de les faire mourir à petit feu. Où te crois-tu donc ? Chez toi, en Nouvelle-Angleterre ?

— Mais pourquoi ces menaces ? s'insurgea-t-elle, frémissante. Pourquoi te dire qu'ils trancheront les doigts de tes frères ? Pourquoi cette demande d'argent ?

— Pour faire plus vrai. De plus, si bien payé qu'il soit pour ses activités scélérates, cinquante mille dollars doivent tout de même représenter pour notre ami Sergius une somme alléchante ! – Il considéra son café intact avec dégoût, déposa un peu de monnaie sur la table et se leva. – Veux-tu prendre un vrai café ?

Alors qu'ils attendaient le taxi qui devait leur permettre de regagner le train, ils rencontrèrent Roebuck, qui semblait à moitié mort de froid.

— Vous rentrez ? demanda-t-il. – Bruno lui répondit d'un signe de tête. – Ça ne vous dérange pas si je rentre en même temps que vous ? Je suis complètement crevé et les trois quarts des chauffeurs de taxi ont l'air d'hiberner, dans ce patelin.

Bruno était assis en silence à l'avant de la voiture qui les emmenait à la gare de chemin de fer. Lorsqu'ils s'engagèrent dans le passage souterrain qui longeait la voie, face aux wagons de voyageurs, Bruno devina plus qu'il ne sentit que quelque chose était introduit dans la poche de son veston.

Après le café, la musique douce et de tendres riens dans le living-room de Bruno, Maria s'en alla. Bruno pécha au fond de sa poche un minuscule morceau de papier sur lequel Roebuck avait écrit : « 4 h 30. Entrée ouest. Pas de doute. J'en réponds sur la vie. »

— Bruno brûla le feuillet et en fit disparaître les cendres dans la cuvette du lavabo.

VIII

Ce fut lors de la dernière représentation du lendemain – affichée comme la soirée d'ouverture, bien qu'elle eût été précédée d'une matinée gratuite pour les écoliers et d'une représentation écourtée dans l'après-midi – que l'accident eut lieu.

L'enthousiasme de l'énorme assistance était tel que l'effet n'en fut que plus brutal.

Le Palais d'Hiver ne comptait pas une seule place de libre et plus de dix mille demandes de location faites au cours des quinze jours précédents n'avaient pu être satisfaites. Au début, l'atmosphère était joyeuse, surexcitée dans l'attente de ce qu'on allait voir. Les femmes, qui faisaient mentir l'idée que l'on avait de l'élégance derrière le Rideau de Fer, étaient élégamment habillées – point de sacs de pommes de terre à ceintures – à croire que le Bolchoï donnait une représentation de gala – ce qui était déjà arrivé – tandis que les hommes resplendissaient dans leurs plus beaux complets ou leurs uniformes couverts de décorations.

Sergius, qui était assis à côté de Wrinfild, rayonnait littéralement. Derrière eux se trouvaient Kodes et Angelo, ce dernier essayant, sans en avoir l'air, de rabaisser l'enthousiasme général. Comme d'habitude, le docteur Harper était installé dans un fauteuil en bord de piste, sa sempiternelle serviette noire placée discrètement sous son siège.

Le public, dûment préparé d'avance par l'adroite publicité qui avait précédé l'arrivée du cirque, s'attendait à voir des merveilles. Celles-ci lui furent offertes ce soir-là. Comme pour compenser l'absence des Aigles Aveugles – un communiqué de la radio avait annoncé avant la représentation l'indisposition regrettable de deux des artistes, Sergius n'ayant pas voulu voir cette annonce dans les journaux –, les artistes du cirque atteignirent ce soir-là de tels sommets dans la perfection et la magie de leur art que Wrinfild lui-même s'en montra surpris. L'assistance – dix-huit mille personnes – était captivée, ensorcelée. Les numéros se succédaient avec cette précision, ce fondu, cette facilité apparente, pour lesquels le cirque était justement renommé, et chacun paraissait meilleur encore que le précédent.

Mais Bruno, ce soir-là, les surpassa tous. Il n'était pas seulement aveuglé mais encapuchonné et ses évolutions, aidé seulement de deux

ballerines placées sur la plateforme qui lui envoyaient, le moment venu, les deux trapèzes volants au son de la musique strictement rythmée de l'orchestre, avaient quelque chose de magique, d'irréel, de si proche de l'impossible, que les artistes les plus expérimentés du cirque le regardaient, incrédules et figés de peur. Il corsa son numéro par un double saut périlleux entre deux trapèzes : ses mains tendues manquèrent le trapèze qui lui était envoyé. Le choc parmi les spectateurs fut presque tangible – contrairement au public des manifestations sportives, celui du cirque tient à la sécurité des artistes qu'il voit évoluer sous ses yeux – mais tout aussi tangible fut leur soupir de soulagement et d'incrédulité lorsque Bruno rattrapa le trapèze de ses pieds cambrés, et pour montrer qu'il n'y avait pas eu de « coup de veine » la première fois, il répéta à deux reprises cet exercice.

La foule fut prise d'une véritable crise de démence ; une cacophonie frénétique, comme jamais auparavant Wrinfield n'en avait entendue, emplît le vaste vaisseau et il fallut trois bonnes minutes au chef de piste pour rétablir le calme au moyen d'appels réitérés rugis par les haut-parleurs.

Sergius se tamponna délicatement les sourcils à l'aide d'un mouchoir de soie.

— Quoi que vous puissiez donner comme honoraires à votre jeune ami, vous ne lui versez sûrement qu'une fraction de ce qu'il vaut ! dit-il en s'adressant à Wrinfield.

— Je le paie une fortune, mais je suis d'accord avec vous. Avez-vous jamais rien vu de pareil ?

— Jamais. Et je sais que cela ne m'arrivera plus.

— Pourquoi ?

Sergius regarda autour de lui avant de répondre :

— Nous avons chez nous un vieux dicton : « Une fois seulement dans sa vie un homme s'égalera aux dieux. » Nous venons de voir l'un de ces cas miraculeux.

— Peut-être avez-vous raison. Oui, oui... peut-être... lança Wrinfield, assailli de l'autre côté par un spectateur délirant tandis que déjà les projecteurs baissaient d'intensité.

La bouche du colonel s'entrouvrit de quelques millimètres, car, certes, on ne pouvait parler de ses lèvres. Sergius s'accordait encore l'un de ses rares sourires.

La clarté des projecteurs s'intensifia. Comme d'habitude dans la seconde partie de son numéro, Bruno se servait du fil d'acier tendu bas

— si une hauteur de sept mètres peut être considérée comme basse — passé en travers de la cage ouverte du haut où Neubauer se plaisait à faire travailler sa douzaine de lions nubiens, des fauves particulièrement féroces qui ne permettaient à personne, hormis le dompteur, de se mêler à leurs évolutions.

Pour son premier passage aller et retour au-dessus de la cage sur sa bicyclette, avec son balancier, Bruno, n'ayant plus à transporter l'habituel fardeau que constituaient ses deux frères, semblait estimer ridiculement facile d'accomplir ce numéro, à la portée de bien d'autres artistes du cirque. Le public, qui paraissait conscient de cette facilité, attendait davantage. Il fut servi.

Pour sa seconde promenade en travers de la piste, il chevauchait une autre sorte de bicyclette à selle surélevée de près d'un mètre avec les pédales placées en dessous de la selle et une chaîne verticale d'un mètre trente de long. De nouveau, il traversa et retraversa la piste, de nouveau il répéta son numéro acrobatique, bien que cette fois il prît beaucoup plus de précautions. Lorsqu'il revint sur son fil pour recommencer l'opération, le public était visiblement inquiet, car cette fois, la selle de sa bicyclette était à une hauteur de deux mètres cinquante, avec une chaîne verticale de la même longueur. L'angoisse du public devint plus manifeste encore lorsque, atteignant le fléchissement central du fil d'acier, la bicyclette et l'homme vacillèrent soudain de manière inquiétante, ce qui obligea Bruno à abandonner son exercice acrobatique pour rétablir son équilibre. Il s'en acquitta heureusement et réussit à reprendre son va-et-vient sur le fil d'acier, non sans causer de considérables changements dans le taux d'adrénaline, la capacité respiratoire et le rythme cardiaque de la majorité des spectateurs.

Pour son dernier va-et-vient, la selle fut encore haussée et la chaîne allongée jusqu'à quatre mètres cinquante, ce qui mettait la tête de Bruno à plus de six mètres au-dessus du câble d'acier et à quinze du sol.

Sergius lança un regard à Wrinfild qui, les yeux intensément rivés à l'acrobate aérien, frottait nerveusement ses mains sur ses lèvres.

— Votre Bruno serait-il de mèche avec les fabricants de sédatifs ou les médecins spécialistes des maladies cardiaques ? s'informa-t-il malicieusement.

— On n'a jamais encore risqué de telles évolutions, mon colonel. Aucun fildefériste n'a jamais tenté un numéro pareil !

Bruno commença à osciller et à vaciller dès qu'il se fût détaché de la plate-forme supérieure, mais son sens inné de l'équilibre et ses incroyables réactions correctives compensèrent les périlleux

déplacements de son centre de gravité. Cette fois, il ne tenta pas de réaliser la moindre acrobatie. Ses yeux, ses muscles, ses nerfs se concentraient sur ce seul effort : maintenir son équilibre.

Exactement à mi-chemin de son parcours aérien, Bruno cessa de pédaler, et même les plus ignorants de son art parmi les spectateurs comprirent qu'il osait l'impossible, que c'était le suicide : lorsque le facteur d'équilibre a atteint un point critique – et, en l'occurrence, il l'avait dépassé – seuls des mouvements vers l'arrière ou vers l'avant peuvent rétablir l'équilibre.

— Jamais plus... commença Wrinfield. – Sa voix était basse, tendue. – Regardez-les ! Regardez-les donc !

Sergius lança un regard sur le public, mais seulement l'espace d'une fraction de seconde. Il n'était pas difficile de comprendre le point de vue de Wrinfield. Pour autant que l'émotion du public est voulue de l'artiste et ajoute à son succès, un certain degré d'angoisse est acceptable, mais s'il se prolonge – comme cela était en train de se passer – si le plaisir se transforme en crainte, en angoisse corrosive qui fait serrer les dents et crispier les poings au spectateur, le renom du cirque n'a rien à y gagner et une telle diversion en écarterait plutôt les foules.

Pendant dix interminables secondes, l'insupportable tension nerveuse se prolongea, les roues de la bicyclette n'avancant ni ne reculant d'un centimètre, alors que l'angle d'oscillation augmentait perceptiblement.

Puis Bruno appuya fortement sur les pédales.

La rupture de la chaîne s'accompagna d'un claquement sinistre.

Il n'y eut pas deux personnes qui, par la suite, donnèrent le même compte rendu de ce qui suivit. La bicyclette bascula immédiatement à droite, du côté où Bruno avait appuyé. Bruno se rejeta en avant – il n'y avait pas de guidon pour entraver son élan. Les mains tendues devant son visage pour amortir sa chute, il tomba en travers du fil d'acier qui, sembla-t-il, heurta l'intérieur de sa cuisse et sa gorge, car sa tête, rejetée en arrière, forma un angle anormal. Ensuite, son corps glissa sur le câble. Il parut d'abord suspendu par la main droite et le menton, puis sa tête se détacha du fil d'acier, l'étreinte de sa main droite céda et il tomba, les pieds en avant, dans le sable de la piste, en bas, et s'écroula comme une marionnette cassée.

Neubauer qui, en cet instant, était entouré de ses douze lions nubiens accroupis sur un demi-cercle de tabourets, réagit très rapidement. Bruno et la bicyclette avaient chu au centre de la piste, où aucun lion ne se trouvait. Mais les fauves sont nerveux, sensibles et

réagissent mal aux événements inattendus – certes, c'en était un – et les trois lions placés au centre du demi-cercle s'étaient déjà dressés sur leurs quatre pattes lorsque Neubauer se pencha en avant et leur jeta des poignées de sable dans les yeux. Ils ne se rassirent pas mais, temporairement aveuglés, ils restèrent sur place, tandis que deux d'entre eux, du bout de la patte, se frottaient les yeux. La porte de la cage s'ouvrit devant un assistant dompteur, suivi d'un clown. Ils entrèrent sans courir, relevèrent Bruno et le portèrent hors de la cage, qu'ils refermèrent.

Le docteur Harper fut immédiatement auprès de lui. Il se pencha pour l'examiner rapidement, se redressa, fit un signe de la main, mais ce n'était pas nécessaire. Kan Dahn était déjà là avec une civière.

Trois minutes plus tard, au centre de la piste, on annonçait que le fameux Aigle Aveugle n'était que contusionné et qu'avec un peu de chance, il reparaitrait dans son numéro dès le lendemain. La foule, aux réactions imprévisibles, comme toutes les masses humaines, se leva comme un seul homme et applaudit toute une minute : mieux valait un Aigle contusionné qu'un Aigle mort ! Le spectacle continua.

L'atmosphère à l'intérieur du poste de secours était nettement moins encourageante, elle était funèbre. Étaient présents, Harper, Wrinfild, ses deux sous-directeurs, Sergius, ainsi qu'un monsieur âgé de soixante-dix ans à peu près, pourvu d'une chevelure-crinière et d'une moustache blanche splendide. Celui-ci se tenait à côté de Harper, à l'une des extrémités de la pièce, où Bruno, resté sur sa civière, avait été hissé sur des tréteaux.

— Docteur Hachid, si vous voulez bien procéder à votre examen, proposa Harper.

Le docteur Hachid sourit tristement :

— Je pense que ce n'est pas nécessaire, dit-il. – Il regarda Armstrong, l'un des sous-directeurs. – Vous avez déjà vu des morts ? – Armstrong fit signe que oui. – Touchez son front. – Armstrong hésita, s'avança, posa la main sur le front de Bruno, mais l'en retira presque aussitôt.

— Il est froid, annonça-t-il. – Un frisson le parcourut.

— Tout est déjà terminé, il est froid.

Le docteur Hachid remonta le drapeau sur la tête de Bruno, recula d'un pas et tira un rideau qui cacha la civière, puis déclara :

— Comme vous dites en Amérique, un médecin vaut un autre médecin et je ne voudrais pas offenser un collègue, mais les lois de notre pays...

— Les lois de tous les pays interdisent qu'un médecin étranger établisse un permis d'inhumer, dit Harper.

Le stylo à la main, Hachid se pencha sur un formulaire.

— Fracture de la colonne vertébrale... commenta-t-il. Seconde et troisième vertèbres, dites-vous ? Moelle épinière sectionnée... — Il se redressa. — Si vous désirez que je m'occupe des formalités ?

— Je me suis déjà assuré le service d'une ambulance. La morgue de l'hôpital...

— Ce ne sera pas nécessaire, intervint Sergius. Il y a une maison de pompes funèbres à moins de cent mètres d'ici.

— Vraiment ? Cela nous épargnerait beaucoup de difficultés... mais à cette heure de la nuit...

— Docteur Harper...

— Mes excuses, mon colonel... Mr Wrinfild, puis-je demander l'aide de l'un de vos employés, d'un homme sûr, qui ne parlera pas ?

— Johnny, le veilleur de nuit.

— Envoyez-le au train, s'il vous plaît. Il y a une trousse noire sous ma couchette. Dites-lui, je vous prie, de me la rapporter ici.

Le dépôt de l'entreprise de pompes funèbres était à peine éclairé au néon. Ce qui accusait encore l'atmosphère aseptisée et glaciale de ce lieu aux murs carrelés, au sol de marbre, aux cuves d'acier inoxydable, le long de l'un des murs étaient alignés des cercueils dressés. Au centre de la pièce, se trouvaient trois cercueils posés sur des tables de marbre aux pieds d'acier. Deux d'entre eux étaient vides, le docteur Harper étendait un linceul au-dessus du troisième. À côté de lui, le gros entrepreneur de pompes funèbres, dont la calvitie luisait autant que la pointe de ses souliers, sautait presque d'un pied sur l'autre, en proie à une violente indignation professionnelle.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! lança-t-il. Comment, directement dans le cercueil ? Il faut s'occuper de certaines choses...

— Je m'en charge. J'ai demandé qu'on m'apporte le nécessaire.

— Mais il faut faire la toilette du mort.

— Il était mon ami : je la ferai.

— Mais le linceul...

— Excusez-moi : vous devriez savoir qu'un artiste de cirque est enseveli dans son costume de représentation.

— Je ne veux pas le savoir. Nous avons des principes, dans notre profession.

— Colonel Sergius, dit Harper d'une voix lasse.

Sergius fit un signe de tête, prit le patron de la maison par le bras, l'attira à l'écart et lui parla tranquillement. Il revint au bout de cinq secondes avec l'entrepreneur qui avait beaucoup pâli et avec une clef qu'il tendit à Harper :

— Cette salle est entièrement à votre disposition, docteur Harper. – Il se tourna vers l'entrepreneur.

— Vous pouvez disposer.

— Je pense que nous pouvons aussi nous en aller, dit Wrinfield. J'ai dans mon bureau une excellente vodka.

Maria se trouvait dans le bureau de Wrinfield, le front appuyé sur ses bras croisés sur sa table, lorsque les hommes entrèrent. Elle releva lentement la tête et les regarda de ses yeux mi-clos, comme si elle ne voyait pas très bien. Un docteur Harper profondément affecté et désespéré se tenait devant elle, suivi d'un Wrinfield également désespéré, flanqué d'un Sergius impassible, dont les muscles faciaux, susceptibles chez d'autres de trahir la compassion, s'étaient atrophiés au fil des années. Les yeux de Maria étaient rouges et gonflés au-dessus de ses joues luisantes de larmes. Wrinfield considéra son visage désespéré et lui posa la main sur le bras, d'un geste gauche.

— Pardonnez-moi, Maria... dit-il. J'avais oublié... Je ne savais pas... nous allons vous laisser.

— Je vous en prie, restez. – Elle se tamponna les yeux à l'aide d'un mouchoir, – Entrez, je vous prie.

Lorsque les trois autres hommes, plutôt hésitants, eurent pénétré dans le bureau et que Wrinfield eut sorti sa bouteille de vodka, Harper demanda :

— Comment avez-vous su, Maria ? J'ai tellement de peine pour vous. – Ses yeux se rivèrent sur la bague de fiançailles, puis il détourna le regard. – Mais comment avez-vous su ?

— Je ne sais pas, *je le savais*. – Elle se tamponna à nouveau les yeux. – Oui, je sais, j'ai entendu l'annonce de sa chute. Je ne suis pas allée le voir... car j'avais bien trop peur. J'étais certaine que s'il n'était pas gravement blessé, il me demanderait, ou encore que vous viendriez me chercher... mais personne n'est venu !

Dans un silence où régnait une tension pénible et avec une hâte singulière, les trois hommes avalèrent leur vodka, puis s'esquivèrent. Harper, qui partit le dernier, dit à Maria :

— Il faut que j'aille chercher quelques affaires... je reviens dans deux minutes.

Il ferma la porte derrière lui. Maria attendit un moment, se leva, regarda par la fenêtre et, précautionneusement, entrouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il n'y avait personne dans le voisinage immédiat. Elle referma la porte, poussa le verrou, retourna à sa table, sortit un tube d'un tiroir, dévissa le bouchon et en fit sortir encore un peu de glycérine dont elle frotta ses paupières et ses joues. Puis elle tira le verrou.

Le docteur revint rapidement, une valise à la main. Il se versa une autre vodka en évitant de regarder du côté de la jeune fille, comme s'il ne se décidait pas à parler. Puis il se racla la gorge et dit sur un ton d'excuse :

— Je sais que vous ne me le pardonnerez jamais, mais il fallait que j'agisse ainsi. Voyez-vous, j'ignorais si vous étiez une bonne comédienne... pas bien fameuse, je le crains. Vos sentiments ont tendance à vous trahir.

— Mes sentiments ont... vous savez que Bruno et moi... – Elle s'interrompit, puis reprit lentement : – que voulez-vous dire ?

Il lui sourit, rayonnant, bien qu'avec une certaine appréhension :

— Séchez vos larmes et venez voir...

Une lueur de compréhension effleura le visage de Maria :

— Voulez-vous dire... ?

— Venez voir.

Bruno repoussa les deux draps mortuaires qui le recouvraient et s'assit dans son cercueil. Il regarda Harper sans beaucoup d'enthousiasme et lui dit sur un ton de reproche :

— Vous n'êtes pas trop pressé, à ce que je vois ? Vous plairait-il de reposer dans un cercueil avec la pensée qu'un employé des pompes funèbres peut, d'un instant à l'autre, venir en clouer le couvercle ?

Maria évita à Harper l'obligation de répondre. Lorsque Bruno se fut enfin dégagé de son suaire, il mit pied à terre encore tout ankylosé, plongea une main à l'intérieur du cercueil et en sortit un sac de linge tout trempé.

— En plus de ça, je suis encore tout mouillé, maugréa-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? jeta Maria.

— Un petit subterfuge, ma chère enfant... – Harper eut un sourire désapprobateur. – C'est une poche à glace. Il fallait que Bruno ait le front glacé et humide d'un homme tout juste décédé. Malheureusement, la glace fond. Harper remit la poche à glace dans le cercueil dont le dessus était resté ouvert. – Hélas ! poursuivit-il, à

présent, il nous faut encore faire souffrir Bruno et le transformer en un objet d'admiration et une joie à jamais ».

Il lui fallut plus de vingt minutes pour opérer la métamorphose. Harper semblait tout à fait à l'aise dans son rôle de maquilleur. Il travaillait vite, aidé d'une expérience évidente, et l'opération semblait lui procurer une vive satisfaction. Lorsqu'il eût fini, Bruno se regarda dans un grand miroir et fit la grimace : les cheveux épars de sa perruque châtain étaient un peu trop longs à son goût, sa lèvre supérieure se couvrait d'une moustache un peu trop fournie et la cicatrice qui, barrant son front, contournait ensuite son œil droit presque jusqu'au nez, était de toute évidence due à sa rencontre avec un tesson de bouteille. Il était vêtu d'une chemise blanche à rayures bleues, d'une cravate rouge et d'un costume fauve rayé verticalement de rouge. Pour compléter le tableau, il portait des chaussettes moutarde et des chaussures de la même couleur surprenante. Les bagues qu'il portait aux doigts avaient sans doute leur origine dans quelque boutique de foire ou dans une enveloppe de ces pétards que l'on fait éclater à Noël.

— Voici ce que cet homme appelle un objet d'admiration ! gémit-il. J'ai plutôt l'impression, moi, que je pourrais me louer comme épouvantail. — Il lança un regard découragé à Maria qui pouffait derrière sa main, dissimulant sa bouche, mais ses yeux pétillants la trahissaient. Il revint à Harper : — C'est cette mise-là qui doit me rendre anonyme ?

— Précisément, vous allez être tellement voyant que personne ne se donnera la peine de vous observer de plus près. C'est l'homme furtif, grisâtre, qui se coule dans les ruelles, qui attire les regards et suscite les soupçons : vous êtes désormais Jon Neuhaus, un représentant en machines-outils de l'Allemagne de l'Est. Votre passeport et vos papiers se trouvent dans votre poche.

Bruno sortit son passeport, un document d'aspect vénérable qui attestait son passage, en tant que commis-voyageur, dans toutes les régions avoisinant le Rideau de Fer. Certaines avaient reçu très souvent sa visite. Il considéra sa photo, puis se regarda à nouveau dans le miroir. La ressemblance était frappante.

— Ce maquillage savant a dû exiger une longue préparation. Où a-t-il été fait ?

— Aux États-Unis.

— Et vous l'avez traîné avec vous pendant tout ce temps ? Vous auriez dû me le montrer plus tôt, afin que je puisse m'habituer à l'horreur de l'ensemble !

— Vous auriez sans doute refusé de venir. — Harper consulta sa montre : — Le dernier train de la nuit arrive dans un quart d'heure. Une voiture vous attend à cent mètres d'ici en descendant la rue, elle vous emmènera discrètement à la station de chemin de fer où vous ferez en sorte d'être vu comme si vous veniez de descendre du train. Cette valise contient tous les vêtements et les objets de toilette qui vous seront nécessaires. La même voiture vous conduira jusqu'à un hôtel où vous avez retenu une chambre il y a quinze jours.

— Vous avez tout organisé ?

— Oui. Ou plutôt l'un de nos agents s'en est chargé : « Notre homme », comme vous dites, à Crau. Un homme irremplaçable. Il peut se charger de tout dans cette ville, il y est autorisé, étant l'une des personnalités importantes du conseil municipal. Ce sera l'un de ses hommes qui vous conduira en voiture.

— Vous jouez rudement serré, docteur Harper, dit Bruno.

— C'est vrai, mais je m'en tire toujours. — Harper se permit un soupir d'homme qui prend son mal en patience :

— Lorsque vous aurez passé la plus grande partie de votre vie d'adulte à faire ce métier, vous découvrirez à certains moments que, moins il y a de personnes au courant de quelque chose, plus le facteur sécurité y gagne. Maria va louer une voiture demain matin. À deux blocs d'immeubles à l'ouest d'ici se trouve un cabaret qui s'appelle le *Cor de Chasse*. Soyez-y à la tombée du jour. Maria y sera peu après. Elle jettera un coup d'œil par la porte, puis poursuivra son chemin. Vous la suivrez. Vous avez un flair extraordinaire pour découvrir si vous êtes filé, aussi je n'ai pas de craintes à ce sujet. Les changements éventuels de programme ou les instructions supplémentaires vous seront communiqués par Maria.

— Vous dites que l'homme que vous avez à Crau peut tout organiser ?

— Je l'ai dit.

— Alors qu'il se procure quelques cartouches de dynamite. N'importe quel explosif conviendra, pourvu que je puisse l'utiliser avec un retardement d'au moins dix secondes. Il peut arranger ça ?

Harper hésita :

— Peut-être. Pourquoi désirez-vous cela ?

— Je vous le dirai dans quelques jours. Ce n'est pas parce que je veux jouer au docteur Harper ou aux rois du mystère que je ne vous donne pas plus d'explications pour le moment. Je n'en suis pas absolument sûr moi-même, mais j'ai idée que ce que je vous demande

là peut m'aider à sortir de la forteresse de Lubyln.

— Bruno...

Une sombre inquiétude marquait à nouveau le visage de Maria. Mais Bruno ne la regardait pas.

— Je crois avoir trouvé le moyen d'y pénétrer sans me faire repérer, continua-t-il, mais je ne pense pas avoir la moindre chance d'en sortir sans être signalé. Il se pourrait que j'aie à m'échapper en catastrophe. Une fois que l'alarme sera donnée, je suis certain que toutes les issues seront automatiquement bloquées. Pour me libérer, la seule solution consistera donc à me frayer un chemin vers la sortie au moyen d'une série d'explosions.

— Je crois me souvenir vous avoir entendu dire que vous souhaitiez ne tuer personne. Une explosion de dynamite peut faire quelques victimes !

— Je serai aussi prudent que possible. Il se pourrait que je sois placé devant un choix inévitable : eux ou moi. Espérons que non. Pouvez-vous m'obtenir ces explosifs, oui ou non ?

— Il faut que vous me laissiez le temps d'y réfléchir.

— Écoutez, docteur Harper, je sais que vous êtes le responsable de cette mission, mais ici et maintenant la personne qui compte, c'est moi et non vous. Je suis celui qui met sa vie en jeu pour pénétrer à l'intérieur de Lubyln – et en ressortir... Ce n'est pas vous. Vous, vous serez sain et sauf et vous pourrez oublier jusqu'à mon souvenir, si je suis abattu. Je ne demande plus, j'exige. J'exige ces explosifs. – Il considéra du haut en bas son costume avec dégoût. – Si on ne me les procure pas, vous pourrez vous affubler vous-même de cette défroque !

— Je le répète, il me faut du temps.

— Je peux attendre. – Bruno planta ses coudes sur le couvercle du cercueil. – J'attendrai cinq secondes. Je vais les compter, puis j'ôterai ce maudit costume et je retournerai au cirque. Je vous souhaite bonne chance pour votre incursion à Lubyln. Je vous souhaite aussi de la chance pour le moment où vous devrez expliquer à la police comment vous avez commis la coupable erreur de certifier que j'étais mort. Un, deux, trois...

— C'est du chantage ?

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? Quatre...

— D'accord, d'accord, vous aurez vos maudits pétards !

Harper médita un moment, puis reprit sur un ton plaintif :

— J'avoue que c'est un aspect de votre caractère que j'ignorais totalement auparavant.

— Auparavant, je n'imaginai Lubylan que très partiellement. Maintenant que je l'ai vu, je connais mes chances. Je vous prie de faire en sorte que Maria emporte les explosifs dans sa voiture demain soir. Wrinfield sait-il que c'était une « comédie » cette nuit ?

— Évidemment.

— Vous avez pris un risque énorme en amenant Sergius avec vous ici.

— En dehors du fait qu'il a insisté pour que je l'emmène, j'aurais risqué davantage si je n'avais pas cédé à son désir. J'aurais inmanquablement éveillé ses soupçons.

— Et il ne soupçonne rien ?

— La dernière chose qui viendrait à l'esprit du colonel Sergius serait que quelqu'un puisse être assez pervers pour choisir de se suicider dans sa « paroisse ».

— L'argent ?

— Dans votre poche intérieure.

— Il gèle dehors.

— Vous trouverez un bon manteau dans la voiture.

Harper sourit :

— Il va vous plaire.

Bruno fit un mouvement de la tête vers le cercueil ouvert :

— Et ça ?

— Il sera lesté et le couvercle sera vissé au cours de la nuit. Nous vous enterrerons lundi matin.

— Puis-je m'envoyer une couronne ?

— Je vous le déconseille fortement. — Harper esquissa un sourire :
— Vous pourrez toujours vous mêler discrètement à ceux qui suivront le convoi.

Trois quarts d'heure plus tard, Bruno se trouvait dans sa chambre d'hôtel où il défaisait ses bagages. Ses yeux se posaient par moments sur le gros manteau d'hiver que Harper lui avait procuré avec tant de sollicitude. Il était en poil synthétique, à rayures verticales noires et blanches, avec un dessin un peu ondoyant, et ressemblait à s'y méprendre à un chinchilla à dix mille dollars. Indiscutablement, c'était le seul manteau de ce genre qui fût porté à Crau et sans doute à

quelques centaines de kilomètres à la ronde et l'effervescence qu'il venait de provoquer, lorsque Bruno avait traversé lentement le hall de l'hôtel en direction du bureau de réception, avait été des plus remarquables. Lorsque l'effet causé par ce manteau s'ajouta au fait qu'il était jeté négligemment sur les épaules de Bruno et bien ouvert, de façon à révéler l'arc-en-ciel de son costume, il était naturel qu'il ne se trouvât personne pour dévisager un homme d'une telle élégance.

Bruno éteignit la lumière, écarta les rideaux, ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors. Sa chambre était située au fond du couloir de l'hôtel, et donnait sur une ruelle bordée d'entrepôts. Comme la nuit n'était pas tout à fait noire, il aperçut les marches de l'escalier de secours à moins d'un mètre cinquante. Chemin qui, combiné avec la ruelle obscure, offrait toute facilité pour quitter l'hôtel. Trop facile, trop parfait.

Obéissant au principe de comportement imposé par Harper qui consistait à ne point se cacher, Bruno descendit à la salle à manger de l'hôtel, après avoir glissé sous son bras un journal de Berlin-Est daté du jour même qu'il avait trouvé dans sa valise. Harper était un homme pour lequel le détail le plus insignifiant pouvait être important. Comment avait-il pu se procurer ce journal, Bruno n'en avait pas la moindre idée. Son entrée ne provoqua pas beaucoup de sensation. Les citoyens de Crau ou les rares touristes étaient trop bien élevés pour réagir bruyamment. Mais les sourcils levés, les sourires, les chuchotements prouvaient que l'on avait remarqué sa présence. Bruno promena autour de lui un regard distrait. Personne qui ressemblât même de loin à un agent des services secrets. Il n'y avait pas à s'en réjouir : les meilleurs agents sont ceux qui n'ont pas des têtes d'espions. Bruno commanda à dîner, puis s'absorba dans la lecture de son journal.

À huit heures du matin, le lendemain, Bruno était de nouveau dans la salle à manger occupé à lire un journal, mais cette fois une feuille locale. La première chose qui accapara son attention fut un avis encadré de noir en première page. Il apprit ainsi qu'il était mort dans la nuit. L'affliction était profonde parmi les fervents du cirque. Nulle part on ne le regretterait aussi vivement qu'à Crau, où l'on déplorait qu'un destin singulier eût mené Bruno Wildermann sur le sol natal pour y mourir. On l'enterrerait à onze heures le lundi et on espérait que beaucoup d'habitants de la ville assisteraient aux obsèques d'un de leurs illustres citoyens, le plus grand funambule de tous les temps. Bruno ramena le journal dans sa chambre après le petit déjeuner et découpa l'article encadré de noir, qu'il plia avec soin et glissa dans sa poche de poitrine.

Tard dans l'après-midi du même jour, Bruno s'en fut faire des

achats. La journée était froide et ensoleillée et il avait laissé son manteau de fourrure dans sa chambre. Ce n'était ni à cause du temps ni par fausse honte qu'il avait renoncé à le porter, mais uniquement parce que ce vêtement était un peu trop encombrant.

Cette ville, Bruno la connaissait mieux que nul au monde et il eut aussitôt remarqué tout homme occupé à le suivre. Il lui fallut moins de cinq minutes pour constater qu'il n'était pas filé. Il tourna dans une petite rue, puis dans une ruelle, presque une allée, et pénétra dans la boutique d'un fripier dont la marchandise pouvait être considérée comme de la plus basse qualité. Le patron, un vieil homme plié en deux dont les yeux larmoyants semblaient nager derrière d'épais verres de lunettes – bien qu'il y ait fort peu de chances que cet homme fût appelé à témoigner un jour qu'il l'avait vu, Bruno doutait qu'il pût identifier des membres de sa propre famille – avait une manière toute personnelle de présenter sa marchandise. Les diverses sortes de vêtements formaient sur le sol des amoncellements informes. Les vestes, les pantalons, les chemises et les manteaux étaient empilés par catégories. Les cravates se faisaient remarquer par leur absence.

Lorsque Bruno sortit de la boutique, il était encombré d'un paquet énorme emballé dans du papier kraft et mal ficelé. Il se rendit dans les toilettes publiques les plus proches et lorsqu'il en ressortit, sa transformation était complète. Il portait de vieux vêtements mal coupés, sales et rapiécés, et s'était coiffé d'un béret de deux tailles trop grand, qui lui recouvrait presque entièrement les oreilles. L'ensemble était à faire peur à n'importe quel citoyen au-dessus de tout soupçon : manteau de pluie irrémédiablement taché, pantalon formant des poches aux genoux, chemise grasseuse sans cravate et talons éculés de chaussures innommables qui obligeaient Bruno à adopter une démarche chaloupée. Pour compléter le tout, il émanait de toute sa personne une puissante odeur de désinfectant, le fripier ayant pour habitude de protéger sa marchandise des pièces et des poux au moyen de certains produits chimiques aussi efficaces que nauséabonds.

Serrant son paquet sous le bras, Bruno se dirigea nonchalamment vers le centre de la ville. La nuit commençait à tomber. Il prit un raccourci à travers un grand parc dont une partie avait été convertie en cimetière. Franchissant une grille ouverte dans le grand mur qui entourait le cimetière, il fut intrigué de voir deux hommes occupés à creuser le sol à la lumière de deux lampes tempête. Il s'approcha et, lorsqu'ils le virent, les deux hommes, au travail dans une tombe encore peu profonde, se redressèrent et frottèrent leurs dos courbaturés.

— Vous travaillez tard, camarades, fit remarquer Bruno sur un ton plein de sympathie.

— Les morts n'attendent pas, dit le plus âgé des fossoyeurs d'une voix sépulcrale, puis regardant plus attentivement son interlocuteur il ajouta : — Ça ne vous ferait rien de vous mettre de l'autre côté de la tombe ?

La brise qui s'était levée envoyait aux deux hommes les effluves de la présence de Bruno. Celui-ci le comprit, contourna la fosse et s'enquit :

— De qui est-ce le dernier lieu de repos ?

— D'un Américain célèbre, bien qu'il soit né et ait été élevé dans cette ville. Je connaissais bien son grand-père : c'est un Wildermann. Il était venu ici avec le grand cirque au Palais d'Hiver... mort dans un accident. Ça sera un grand jour pour Johann et moi, lundi, lorsque nous aurons nos belles tenues de cérémonie...

— Un accident ? — Bruno secoua la tête : — Encore un de ces maudits autobus...

— Mais non, mon vieux, s'écria le plus jeune des fossoyeurs. Il est tombé d'un fil de fer tendu au travers de la piste du cirque et il s'est cassé le cou ! — Puis, enfonçant sa bêche dans le sol sablonneux, il ajouta : — Ça ne vous fait rien ? On a du travail à faire !

Bruno bredouilla des excuses et reprit sa marche. Cinq minutes plus tard, il était au *Cor de Chasse* où il dut commencer par montrer, à un serveur qui fronçait le nez, l'argent qu'il avait dans sa poche, avant qu'on ne lui serve une tasse de café.

Au bout d'un quart d'heure apparût sur le seuil la silhouette de Maria, qui jeta un rapide coup d'œil dans la salle, eut l'air de ne pas trouver la personne qu'elle cherchait, hésita et s'en fut.

Bruno se leva lentement et, d'une allure mal assurée, se dirigea vers la porte. Une fois dans la rue, il allongea le pas, sans pourtant se hâter, et moins d'une minute plus tard, il était derrière elle.

— Où est la voiture ? demanda-t-il.

Elle pivota sur ses talons :

— Comment ? Tu n'étais pas... Si ! c'était toi !

— Allons, remets-toi. Ça ira mieux tout à l'heure... Où est la voiture ?

— Au prochain coin de rue !

— Personne ne t'a suivie ?

— Non.

La voiture était une vieille Volkswagen cabossée, semblable à des

centaines d'autres circulant dans la ville. Elle était arrêtée sous un réverbère. Bruno se mit au volant, Maria s'assit à côté de lui.

Elle renifla, dégoûtée.

— D'où vient cette puanteur ?

— C'est moi.

— J'apprécie cette mise au point, mais...

— Ce n'est qu'un désinfectant, très puissant, il est vrai, mais rien qu'un désinfectant. Tu t'y habitueras. C'est même tout à fait revigorant...

— C'est infâme ! Comment as-tu pu...

— Ce n'est qu'un déguisement, répliqua Bruno qui commençait à s'impatisser. Tu ne crois tout de même pas que c'est là ma façon favorite de m'habiller ? Je me demande si Harper ne sous-estime pas le colonel Sergius. Je suis peut-être Jon Neuhaus, bon citoyen d'un pays satellite ami, mais je suis resté aussi un Prussien, donc un « étranger », et tu peux parier que Sergius prend soin de ficher chaque « étranger » dès qu'il se trouve à trente kilomètres de Crau. Il peut ainsi savoir en moins de dix minutes dans quel hôtel un nouveau venu est descendu à Crau. Je suis actuellement pour lui un dossier classé, aussi ne se mettra-t-il pas en peine de penser deux fois à moi. Mais son attention se portera à nouveau sur moi s'il apprend qu'un respectable représentant d'une grande firme se rend dans une boîte aussi crasseuse que le *Cor de Chasse*, ou passe une éternité dans une voiture parquée à l'ombre de Lubylan, tu ne crois pas ?

— D'accord. En ce cas, il n'y a qu'une chose à faire.

Elle ouvrit son sac à main, en sortit un petit flacon d'eau de Cologne dont elle s'aspergea généreusement, puis elle dirigea le vaporisateur vers Bruno. Lorsqu'elle eut terminé l'opération, Bruno renifla.

— Le désinfectant domine la situation ! annonça-t-il.

Au lieu d'avoir un effet neutralisant, l'eau de Cologne ne faisait que souligner l'odeur du désinfectant. Bruno baissa les glaces et démarra, l'œil rivé autant au rétroviseur qu'à la chaussée. Il tourna plusieurs fois à angle droit, et s'engagea dans des rues obscures jusqu'au moment où il fut certain qu'ils n'étaient pas suivis. Tandis qu'ils roulaient, ils récapitulèrent brièvement le plan de l'intrusion dans Lubylan au cours de la nuit du mardi. Puis Bruno demanda :

— Tu as la marchandise que j'ai demandée ?

— Dans le coffre, mais ce n'est pas tout à fait ce que tu avais

demandé... Le contact du docteur Harper n'a pas pu se le procurer... Il dit que tu dois te montrer très prudent en maniant cette matière... on pourrait croire qu'il n'y a qu'à la regarder pour qu'elle explose.

— Bon Dieu ! Ne me dis pas que c'est de la nitroglycérine !

— Non, on appelle ça de l'amatol.

— Alors, ça va très bien. C'est pour le détonateur que ça m'inquiète. C'est du fulminate de mercure, n'est-ce pas ?

— Oui, il a dit ce nom-là.

— Soixante-dix-sept grains. Un engin plutôt capricieux, avec son amorce RDX et son dispositif d'allumage chimique.

— Oui, c'est ce qu'il a dit. – Elle le regarda avec curiosité. – Comment se fait-il que tu t'y connaisses si bien en explosifs ?

— Il n'en est rien. J'ai seulement lu un article à ce sujet, il y a quelques années de cela, et je n'ai fait que classer ces renseignements.

— Tu es un véritable classeur vivant ! Comment fonctionne ta mémoire ?

— Si je le savais, je ferais fortune au lieu de risquer ma vie sur un trapèze. Tu vas dire à Harper que j'ai besoin d'autre chose : il me faut une plaque de caoutchouc ou de cuir tanné, assez large, dans les 2 m 50 X 2 m 50.

Elle lui prit la main.

— Pourquoi en as-tu besoin ? demanda-t-elle, mais Bruno lut dans ses yeux qu'elle connaissait déjà la réponse à sa propre question.

— Pour la jeter sur cette maudite barrière électrifiée, pardi ! Une natte d'acrobate me conviendrait parfaitement. Ah, il me faudrait aussi une corde avec un crochet gainé, le plus tôt possible. Demande au docteur Harper qu'il se procure ce matériel et qu'il le fasse déposer dans le coffre de la voiture. Tu veux déjeuner avec moi demain ?

— Quoi ?

— Il faut qu'à cette heure-là j'aie tout ce que j'ai demandé.

— Oh ! je ne demande pas mieux ! – Elle prit une profonde inspiration : – C'est non, après tout. Pas question si tu portes les mêmes vêtements. D'ailleurs aucun restaurant digne de ce nom ne te laisserait franchir son seuil.

— Je me changerai.

— Mais si l'on nous voit ensemble, en plein jour ?...

— Je connais une charmante petite auberge dans un joli petit

village, à une quinzaine de kilomètres d'ici. Personne ne nous reconnaîtra ni même ne nous regardera, puisque je suis mort. Ce qui me rappelle qu'il y a une heure à peine, je discutais avec deux fossoyeurs.

— Tu te remets à faire de l'humour, à ce que je vois.

— En effet. C'était très intéressant.

— Où ? Au *Cor de Chasse* ?

— Au cimetière. Je leur ai demandé pour qui était la tombe qu'ils creusaient et ils m'ont répondu qu'elle m'était destinée. Oui, elle serait celle de l'Américain tombé du fil d'acier, au cirque. Tout le monde n'a pas la chance de voir creuser sa propre tombe. Leur travail était très soigné, je dois dire.

— Je t'en prie. – Elle frémit. – Faut-il donc que tu...

— Excuse-moi. Je trouvais ça drôle, mais tu as raison : ça ne l'est pas tellement. Bon, demain tu te rendras en voiture à ce village, il s'appelle Kolszuki, et moi j'irai en train. Nous nous retrouverons à la gare, là-bas. Nous ferions aussi bien maintenant d'aller consulter les horaires à la gare de Crau. Il faudra aussi que tu obtiennes la permission du docteur Harper, évidemment.

Sur une table métallique de style très Spartiate, dans un bureau tout aussi spartiate, les bobines d'un magnétophone tournaient. De chaque côté de la table étaient assis le colonel Sergius et le capitaine Kodes. Tous deux étaient coiffés de casques d'écoute. Un cigare à une main et un verre de vodka dans l'autre, Sergius arborait un sourire aussi béat qu'il lui était possible. Le capitaine Kodes, de son côté, ne faisait rien non plus, pour dissimuler sa satisfaction. Angelo, discrètement assis à l'un des coins de la table, bien qu'il n'eût ni écouteurs, ni cigare, ni verre de vodka, souriait également. Si le colonel était content, il l'était aussi, forcément.

Bruno revint après avoir consulté les horaires des trains.

— Il y a un train très pratique pour l'heure du déjeuner, dit-il. Tu me rejoindras à la gare de Kolszuki à midi. Tu n'auras pas de mal à la trouver : le village ne compte pas plus d'une cinquantaine de maisons. Tu sais où il se trouve ?

— Il y a une carte dans la boîte à gants. J'ai vérifié. J'y serai à midi.

Bruno descendit la grand-rue et arrêta la Volkswagen à l'angle de l'allée qui longeait la façade sud de Lubylan. Deux camions et une voiture stationnaient sur le côté droit, sans doute pour toute la durée de la nuit. C'était bien une preuve de la confiance qu'ils avaient en

leur système de sécurité à l'intérieur de Ludylan, que cette possibilité de parquer les véhicules aussi près de la forteresse. Bruno nota mentalement ce fait : pas d'empêchement au stationnement de nuit des camions dans l'allée sud.

— N'oublie pas de dire au docteur Harper tout ce dont nous avons discuté cette nuit, recommanda-t-il. Et n'oublie pas qu'aux yeux des passants nous ne sommes qu'un couple d'amoureux qui se noient dans le regard l'un de l'autre. Allez, entraînons-nous un peu... Oh ! Maria. Maria, ma chérie...

— Oui, Bruno, dit-elle, entrant dans le jeu. Bientôt nous serons mariés, mon Bruno.

— Très bientôt, mon amour.

Puis le silence retomba dans la voiture, alors qu'ils continuaient à surveiller l'allée.

Au quartier général de la police secrète, des sons bizarres qui ressemblaient à des croassements sortaient de la gorge du colonel. Non, Sergius n'avait pas avalé une gorgée de vodka de travers. Il riait, tout simplement.

Il adressa un geste à Angelo pour que celui-ci lui verse une autre vodka, puis il lui fit signe de se servir aussi. Angelo dut se contenir pour ne pas écraser la bouteille entre ses mains, tant était grande sa surprise ; puis il eut un sourire cruel et s'exécuta au plus vite, avant que Sergius ne change d'humeur. C'était un événement sans précédent, une soirée à marquer d'une pierre blanche.

Bruno se retourna brusquement, jeta ses bras autour du cou de Maria et la couvrit de baisers passionnés. L'espace d'un instant elle le regarda, interdite, ses yeux sombres grands ouverts, puis elle se laissa aller contre lui. Mais elle se raidit lorsque quelques coups autoritaires furent frappés contre la glace de sa portière et se dégagea de l'étreinte de Bruno, puis rapidement elle abaissa la glace. Deux agents de police, avec leur étui à revolver à la ceinture et leur bâton à la main, se penchaient pour regarder à l'intérieur de la voiture. Uniformes et armes mis à part, ils n'avaient rien de l'idée que l'on se fait habituellement des agents de police des pays de l'Est. Leur expression était cordiale, presque paternelle. Le plus grand des deux renifla à plusieurs reprises, l'air méfiant.

— Drôle d'odeur dans cette voiture ! dit-il.

— Je viens malheureusement de casser un flacon de parfum... expliqua Maria. Une goutte, c'est agréable, mais tout le flacon...

Bruno, balbutiant, dit d'une voix embarrassée :

— Qu'y... qu'y a-t-il, monsieur l'agent ? C'est ma fiancée, voyez-vous... — Il montra la bague de fiançailles qui brillait à l'annulaire gauche de Maria, afin de persuader le policier de l'exactitude de sa déclaration. — Je ne crois pas qu'il y ait une loi qui...

— Vous avez raison. — L'agent de police s'appuya du coude sur le rebord de la fenêtre. Mais il y a une loi qui interdit de se garer dans une grand-rue.

— Oh ! excusez-moi... je ne me suis pas aperçu...

— Ce sont sans doute les vapeurs de ce parfum, répondit gentiment l'agent de police. Ça a dû vous brouiller l'esprit.

— Oui, monsieur... — Bruno souriait faiblement. — Puis-je me garer derrière ces camions ?

Il indiquait, plein d'espoir, les véhicules arrêtés dans l'allée sud.

— Certainement, et tâchez de ne pas prendre froid. Au fait, camarade, puisque vous l'aimez si fort que ça, votre fiancée, vous pourriez lui offrir un parfum qui soit autre chose que de la camelote ! Il y en a de bons, vous savez, même pas très cher.

L'agent de police rayonnait. Il s'éloigna avec son collègue.

Se rappelant son instant d'abandon avec Bruno, Maria dit d'une voix irritée :

— Merci bien ! J'ai failli croire une fois de plus que tu me trouvais irrésistible !

— N'oublie jamais de regarder dans le rétroviseur ; c'est aussi important lorsque tu es en stationnement que lorsque tu roules.

Elle lui fit la grimace tandis qu'il redémarrait et allait se garer dans l'allée sud.

Les deux agents de police le regardèrent effectuer sa manœuvre, puis ils se retournèrent, et lorsqu'ils furent hors de portée des regards des occupants de la Volkswagen, le plus grand des deux sortit un minuscule talkie-walkie de sa poche de poitrine appuya sur un bouton et dit :

— Ils sont garés dans l'allée sud, devant Lubylan, mon colonel.

— Parfait. — Même avec la distorsion due aux parasites, le rire de Sergius était aisément reconnaissable.

— Laissez roucouler les tourtereaux ! lança-t-il.

Il fallut quelques minutes à Bruno et à Maria pour constater qu'il y avait des gardes postés autour de Lubylan. Ils étaient trois et exerçaient sans trêve une surveillance périphérique, faisant l'un après

l'autre le tour complet de la forteresse. À aucun moment l'un des gardes n'était visible pour les deux autres. Il y avait dans l'attitude de ces sentinelles quelque chose de triste et d'accablé qui trahissait la lassitude qu'ils éprouvaient à effectuer ces rondes routinières. Ces hommes ne semblaient vraiment vivre que pendant leurs instants de repos. Peut-être patrouillaient-ils autour de Lubyln depuis dix ans, peut-être vingt, sans qu'aucun incident eût rompu la monotonie de leur service et, certes, rien de tel ne semblait prévisible.

En haut des tours de guet, du sud-ouest et du sud-est, les deux seules que Bruno et Maria pouvaient voir, des projecteurs s'allumaient parfois et fouillaient la nuit de leurs pinceaux lumineux. Aucun système ne semblait régler l'apparition ou la disparition de la lumière : le fonctionnement des projecteurs ne devait dépendre que des gardes qui en étaient responsables.

Au bout de vingt minutes, Bruno remit le moteur en route et conduisit jusqu'aux w.c. publics où il s'était changé quelques heures plus tôt. Il descendit de voiture, embrassa Maria, tandis qu'elle prenait sa place au volant, et disparut dans les profondeurs d'un sous-sol. Lorsqu'il en ressortit, portant sous son bras le volumineux paquet couvert de papier kraft, il avait retrouvé son aspect de gravure de mode.

IX

Ils se retrouvèrent à midi juste, le lendemain, à la gare de Kolszuki. Par cette belle journée d'hiver sans nuages, claire et ensoleillée, le vent glacé passant sur les plaines de l'Est infligeait de vives morsures. Pendant le voyage en train, Bruno avait passé son temps à savourer son propre éloge funèbre publié par le journal du dimanche de Crau. Il s'étonnait de la riche diversité de sa carrière, du concert international de louanges qui l'accompagnait où qu'il allât, des prodiges qu'il avait accomplis dans son art devant des chefs d'État. Il fut particulièrement touché d'apprendre combien il savait se montrer bienveillant envers les petits enfants. Il était évident que l'auteur de l'article avait dû interviewer au cirque l'un des artistes les plus doués de sens de l'humour. Il était sûr que ce plaisantin ne pouvait être Wrinfield ; Kan Dahn, en revanche, lui semblait capable de cette farce pour la bonne raison qu'il était la seule personne citée dans l'article, à part Bruno. Il jugea cet éloge de bon augure pour le lendemain. Le rassemblement au cimetière à onze heures du matin promettait d'être grandiose. Bruno découpa soigneusement l'article et le joignit à ceux encadrés de noir parus la veille.

L'auberge que Bruno avait choisie ne se trouvait qu'à trois kilomètres de la gare. Après avoir parcouru la moitié du trajet, il s'arrêta sur le bas-côté, sortit de la voiture, ouvrit le coffre et examina rapidement la natte d'acrobate et le crochet couvert d'un capitonnage attaché à une corde, referma le coffre et se remit au volant.

— Bravo pour la natte et pour la corde ! dit-il. C'est exactement ce que je voulais. Laissons-les dans le coffre jusqu'à mardi soir. Tu as loué cette voiture jusqu'à quand ?

— Jusqu'à notre départ, mercredi.

Ils reprirent la grand-route et quelques minutes plus tard pénétrèrent dans la cour pavée de ce qui semblait être une très ancienne auberge. Le maître d'hôtel les escorta courtoisement jusqu'à une table d'angle et prit leur commande. Comme il finissait de l'inscrire, Bruno demanda :

— Verriez-vous un inconvénient à ce que nous nous installions dans cet autre coin, près de la fenêtre ? — Maria ne cacha pas sa surprise. — La journée est si belle, ajouta-t-il.

— Mais certainement, monsieur.

Lorsqu'ils furent assis, Maria dit :

— Je ne vois absolument rien d'une « belle journée » d'ici où je suis assise. Tout ce que je vois, ce sont les pans de mur d'une étable effondrée. Pourquoi cette table ?

— Je tenais à tourner le dos à la pièce, afin que personne ne puisse voir nos figures.

— Tu connais quelqu'un, ici ?

— Non, mais nous avons été suivis depuis la gare par une Volkswagen grise. Lorsque nous nous sommes arrêtés, elle nous a dépassés, mais le conducteur a tourné dans un chemin de traverse où il a attendu que nous repartions, puis il s'est remis à nous suivre. Là où il est assis à présent, il fait face à notre première table. Ça ne m'étonnerait pas qu'il sache lire sur les lèvres.

Maria parut vexée :

— Mais c'est moi qui devrais me rendre compte de ces choses-là !

— Peut-être devrions-nous échanger nos activités ?

— Ta plaisanterie n'a rien de drôle ! jeta Maria en souriant malgré elle. Je me vois mal en hardie trapéziste, voltigeant sous les cintres. Même sur un balcon du premier étage, je souffre du vertige. Quant à mon métier à moi, tu as déjà pu te rendre compte qu'il n'a pas que de bons côtés !

— Son sourire s'effaça. — J'ai peut-être souri, Bruno, mais je ne souris pas intérieurement, crois-moi. J'ai une de ces trouilles ! Mais *pourquoi* nous suit-on, Bruno ? Qui donc peut savoir que nous sommes ici ? Et lequel de nous deux est celui qu'ils suivent : toi ou moi ?

— Moi.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

— Quelqu'un t'a suivie, depuis hier soir ?

— Non. Pas depuis que j'ai eu droit à une conférence sur l'utilisation des rétroviseurs. Je passe désormais plus de temps à regarder derrière moi que devant, lorsque je conduis. Je me suis arrêtée deux fois, en venant de Crau. Personne ne m'a dépassée.

— C'est donc bien moi qui suis l'objet de cette surveillance et il n'y a pas à s'en inquiéter. Il y aurait du docteur Harper là-dessous que ça ne m'étonnerait pas. C'est ce que je considère comme les vestiges de l'ancienne mentalité CIA : « N'ayez jamais, jamais confiance en personne. » Je soupçonne la moitié des services d'espionnage et de contre-espionnage de passer leur temps à s'épier et à se soupçonner mutuellement. Remarque que je ne lui en veux pas, s'il lui arrive

parfois de penser que je pourrais renouer avec mon passé et être tenté de le « doubler » au profit de mon pays natal. Non, je ne le lui reproche pas : j'agisrais sûrement comme lui, si j'étais à sa place. Je parie à cent contre un que le gars derrière nous est ce que Harper se plaît à appeler *son homme à Crau*. Rends-moi un précieux service, Maria : lorsque tu rentreras à Crau, va trouver le docteur Harper et pose-lui franchement la question !

— Tu crois que c'est souhaitable ?

— J'en suis sûr.

Après le déjeuner, ils retournèrent à la gare de Kolszuki, la Volkswagen grise les suivant fidèlement à une certaine distance. Bruno arrêta sa voiture devant l'entrée principale de la gare :

— Je te vois ce soir ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, s'il te plaît... – Puis elle hésita. – Est-ce que c'est très prudent ?

— Sûrement. Tu passeras devant le *Cor de Chasse*, et deux cents mètres plus loin tu trouveras un café qui a pour enseigne une croix de Lorraine lumineuse, Dieu sait pourquoi. J'y serai à neuf heures. – Il lui passa un bras autour du cou. – Ne prends pas cet air triste, Maria.

— Je ne suis pas triste.

— Tu n'as pas envie de venir ?

— Oh ! si, si, si ! Je voudrais passer chaque minute de la journée avec toi !

— Le docteur Harper ne l'approuverait pas.

— Sans doute. – Elle prit le visage de Bruno entre ses mains et le regarda au fond des yeux. – Mais as-tu déjà songé que nous vivions peut-être en ce moment-même les rares instants que nous pourrions jamais passer ensemble ?

— Elle frissonna. – J'ai l'impression que quelqu'un marche sur ma tombe.

— Décidément, les bonnes manières se perdent ! lança Bruno. Dis donc à ce « quelqu'un » d'aller marcher ailleurs !

Sans le regarder, sans un mot pour lui, elle embraya et s'éloigna. Bruno suivit la voiture du regard jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue.

Bruno était allongé sur le lit de sa chambre d'hôtel lorsque retentit la sonnerie du téléphone. La standardiste lui demanda s'il était bien M. Neuhaus et lorsqu'il eut répondu par l'affirmative, elle lui passa son correspondant. C'était Maria.

— Tanya ! dit-il, quelle bonne surprise !

Il y eut un silence, tandis qu'elle prenait contact avec son nouveau prénom, puis elle dit :

— Tu avais raison. Ton ami reconnaît son entière responsabilité pour ce qui est arrivé pendant le déjeuner.

— Jon Neuhaus avait raison, comme toujours, répliqua-t-il. Je te verrai à l'heure convenue.

À six heures du soir, ce jour-là, il faisait déjà nuit. La température était descendue bien au-dessous de zéro. Un vent faible poussait des nuées qui dérivèrent lentement et voilaient la lune, qui en était à son troisième quartier. La plus grande-partie du ciel glacé s'étendait, pure, cloutée d'étoiles scintillantes.

L'aire de stationnement des camions, près du cabaret des chauffeurs, à quatre kilomètres au sud de la ville, était entièrement occupée. Du café à un étage émanait une vive lumière jaune et la musique d'un juke-box. L'établissement était comble, les chauffeurs entrant ou sortant à intervalles presque réguliers. L'un des camionneurs, un homme entre deux âges, vêtu d'une sorte de houpelande, sortit de l'établissement et grimpa dans la cabine de son véhicule, un énorme camion de déménagement ayant deux portes arrière, pivotant sur d'énormes gonds et des barres d'acier sur les côtés. Il n'y avait pas de séparation entre le conducteur et l'arrière du camion, et la cabine ne comportait qu'un seul siège. Le chauffeur tourna la clef de contact et le moteur se mit à vrombir mais, avant que le conducteur eût pu débrayer et passer en première, il s'effondra sur le volant, inconscient. Deux bras gigantesques passèrent sous ses aisselles, l'arrachèrent de son siège comme une marionnette et le déposèrent sur le plancher, à l'arrière du camion.

Manuelo colla une bande de tissu adhésif sur la bouche du malheureux chauffeur et se mit à lui bander les yeux en disant :

— Vraiment désolé d'avoir à traiter de la sorte un honnête citoyen !

— D'accord avec toi, approuva Kan Dahn en hochant tristement la tête tandis qu'il serrait le dernier nœud des liens entourant les poignets de leur victime. Mais mieux vaut ne rien négliger, car il pourrait ne pas être seulement un honnête citoyen !

Ron Roebuck, occupé à lier les chevilles de l'homme à l'une des barres d'acier, ne semblait pas être d'avis que cette situation méritât le moindre commentaire. Il avait à sa portée des lasso, des cordes à linge, et un grand rouleau de corde de nylon qui constituait l'objet le plus encombrant de tout le chargement. Cette corde comportait des

nœuds à intervalles réguliers de quarante centimètres.

À six heures, magnifiquement vêtu de ce qu'il appelait sa tenue de clown et du somptueux pseudo-chinchilla, Bruno quitta son hôtel. Il avançait du pas mesuré d'un homme que le temps ne presse pas. En fait, il évitait de secouer le fulminate de mercure contenu dans les six dispositifs explosifs suspendus à sa ceinture. Le volumineux manteau de fourrure synthétique dissimulait fort bien cet équipement.

Comme un homme choyé par la vie, ayant tout son temps, il se promenait avec une apparente insouciance en suivant ce qui eût paru, en d'autres circonstances, un chemin singulièrement tortueux. Il s'arrêta à plusieurs reprises pour examiner les marchandises exposées dans les vitrines, sans oublier les vitrines latérales, à l'entrée des magasins. Finalement, il tourna au coin d'une rue, allongea le pas sur une courte distance, puis plongea dans l'ombre épaisse d'une porte placée en retrait. Un homme vêtu d'un imperméable noir contourna le même angle de rues, hésita, avança rapidement, passa devant l'endroit où Bruno se tenait caché, puis s'effondra sur les genoux, momentanément assommé par le coup de poing qu'il venait de recevoir sous l'oreille droite. Bruno le saisit par le col et le releva, tout en lui enfonçant dans les côtes le canon d'un automatique dont il venait de dégager le levier de sûreté.

— Marche, dit-il.

Le camion de déménagement était garé dans l'allée sud, devant la forteresse de Lubyln et derrière quatre autres véhicules. Bruno le vit aussitôt, lorsqu'il atteignit l'angle de la grand-rue et de l'allée sud, marchant bras dessus, bras dessous avec l'homme qu'il avait contraint à l'accompagner. Bruno jugea plus prudent de s'arrêter, car un garde s'avancait vers eux, la mitraillette en bandoulière. À le regarder, son arme était la dernière de ses préoccupations. Comme ses collègues, que Bruno avait pu observer la veille, il ne marchait pas d'un pas militaire, mais plutôt traînant. Bruno enfonça dans les reins de son compagnon le canon de son arme, juste au-dessus de la hanche gauche.

— Si tu appelles, tu es un homme mort ! souffla-t-il.

Visiblement, son prisonnier n'avait nulle envie de crier.

Le mélange de peur et de froid qui l'étreignait lui donnait l'impression d'être figé dans la glace. Dès que le garde eût tourné le coin de la grand-rue – il n'avait pas l'air d'un homme qui va jeter un regard méfiant par-dessus son épaule – Bruno fit avancer son prisonnier vers la file des camions en stationnement : une fois à l'abri de ceux-ci, ils seraient invisibles aux regards de quiconque se trouvait de l'autre côté de l'avenue.

Poussant l'homme devant lui, Bruno avança sur la chaussée, entre le troisième et le quatrième camion arrêtés, et jeta un coup d'œil sur sa droite. Une seconde sentinelle venait d'apparaître. Tournant l'angle sud-est, elle se dirigeait vers l'allée sud. Bruno recula vers le trottoir. Comme il n'était pas assuré que son captif ne mobiliserait pas tout son courage, quitte à provoquer un drame, il se dit qu'il valait mieux ne pas prendre de risque inutile. Il gratifia l'homme du même coup de poing que tout à l'heure, qu'il se contenta de porter avec un peu plus de puissance. L'homme s'affaissa sans un bruit. De l'autre côté de la rue, le garde passa sans rien voir. Bruno chargea sa victime sur ses épaules et la porta à l'arrière du fourgon, à l'instant même où la porte de celui-ci s'ouvrait : il fallut moins de trois secondes à Kan Dahn pour hisser à l'intérieur le policier inconscient. Bruno suivit le géant et referma la porte derrière lui.

— Roebuck est-il en chemin ? demanda-t-il. A-t-il été chercher ce joujou dans le train ? Et les cassettes ?

— Il est en route.

Kan Dahn sauta du camion, suivi de Manuêlo, qui se cacha derrière l'extrémité de la carrosserie. Kan Dahn jeta un rapide coup d'œil autour de lui, puis alla se coucher au milieu de l'allée. Il sortit de sa poche une bouteille de scotch, en versa généreusement sur son visage et ses épaules, et demeura étendu, immobile, la main droite serrée sur le goulot de la bouteille, le bras gauche en travers du visage.

Un garde surgit à l'angle sud-est de la forteresse et aperçut presque immédiatement Kan Dahn. Il resta figé sur place un moment, regarda derrière lui, nonchalamment, et, ne constatant rien de suspect, s'élança vers l'homme étendu sur la chaussée. En l'approchant il ôta de son épaule la bandoulière de sa mitraillette et avança lentement et prudemment, le canon dirigé sur la masse de chair écroulée au milieu de l'allée. À sept mètres, il était impensable que Manuêlo pût le manquer. Le manche du poignard atteignit la sentinelle entre les yeux, et Kan Dahn, l'attrapant au vol avant qu'il ne s'effondre, l'emporta immédiatement à l'intérieur du camion.

Dix secondes plus tard, alors que Manuêlo avait récupéré son poignard et regagné sa cachette, Kan Dahn reprit la position, étendu sur la chaussée. La confiance de Bruno en ces deux hommes était telle qu'il ne se donna même pas la peine de surveiller la réédition de l'opération. De son côté, il se contenta de ligoter soigneusement les victimes, de les bâillonner et de leur bander les yeux. En l'espace de cinq minutes, cinq hommes se retrouvèrent attachés aux parois du fourgon, réduits à l'immobilité et au silence. Trois d'entre eux avaient repris connaissance, mais aucun n'était en état de réagir. Les artisans

de cirque sont des maîtres en l'art de faire des nœuds, car leur vie dépend trop souvent de leur science en ce domaine.

Puis les trois hommes sortirent du camion. Kan Dahn avait dans sa poche une paire d'espadrilles et tenait à la main une grosse pince à levier. Bruno portait une torche électrique, un balancier en trois éléments, dans un étui, et un paquet d'un genre très particulier enveloppé de polyéthylène au fond de sa poche. Manuêlo, en plus d'une collection variée de couteaux à lancer, s'était muni d'une énorme paire de pinces coupantes à système isolant ; Bruno avait laissé l'explosif à l'amatol dans le camion.

Ils empruntèrent l'allée, vers l'est. La lune apparaissait par moments entre les nuages et leur présence aurait pu être remarquée aussitôt par tout individu pourvu d'une vue normale. Ils n'avaient pourtant pas d'autre choix, que de poursuivre leur action aussi discrètement que possible, tout en espérant que, s'ils rencontraient un passant, celui-ci ne s'étonnerait pas outre mesure de les voir dans un tel accoutrement.

Ils parvinrent enfin devant la centrale électrique, éloignée de quelque trois cents mètres de Lubylan, côté prison. La lune s'était de nouveau glissée derrière quelques cirrus. On ne voyait ni n'entendait aucun garde et le seul système apparent de protection consistait en un lourd grillage, maintenu par des tiges d'acier de trois mètres cinquante de haut, renforcé par des barres horizontales à deux mètres du sol et couronné au sommet d'un réseau de fil de fer barbelé.

Bruno prit la pince à levier des mains de Kan Dahn, enfonça l'une des branches dans le sol et laissa l'autre retomber contre le grillage ; en même temps, il fit prudemment deux pas en arrière. Cela ne déclencha ni système pyrotechnique, ni lampe à arc aveuglante, ni projecteur. La grille n'était pas électrifiée et Bruno n'avait pas pensé un instant qu'elle pût l'être. Seul un dément eût été capable de faire passer deux mille volts dans un grillage à ras du sol. Mais rien ne garantissait à Bruno qu'il n'avait pas affaire à des déments...

Manuêlo commença à cisailer le réseau d'acier. Bruno sortit son crayon rouge et, l'air songeur, en poussa le bouton. Kan Dahn le regardait, intrigué.

— Si c'est pour écrire tes dernières volontés, c'est un peu tard, dit-il.

— C'est un jouet que m'a donné le docteur Harper. Ça tire des flèches anesthésiantes.

L'un après l'autre ils passèrent, penchés en avant, à travers le trou ménagé par Manuêlo dans le grillage. Ils avancèrent de quelques

mètres pour se rendre compte aussitôt que le manque de gardes était compensé par la présence de trois dobermans, qui jaillirent de l'obscurité. Le couteau de Manuêlo étincela, lancé par-dessous, et le chien frappé en plein bond mourut sur le coup, encore en l'air, la lame enfoncée jusqu'à la virole dans son cou. L'animal qui sauta à la gorge de Kan Dahn se trouva saisi à la mâchoire inférieure par une poigne de fer, tandis que de l'autre main le géant lui étreignait la nuque : une torsion sans effort, et les vertèbres craquèrent. Le troisième doberman réussit à renverser Bruno au moment où celui-ci lui décochait une flèche anesthésiante en pleine cage thoracique. Le chien atterrit lourdement, roula deux fois sur lui-même et s'immobilisa.

Ils s'approchèrent de la centrale proprement dite. La porte métallique était verrouillée. Bruno y colla l'oreille et s'en écarta aussitôt. Même de l'extérieur, le sifflement accompagnant la rotation ultra-rapide des turbines et des générateurs assaillait les tympans. À gauche de la porte et à trois mètres au-dessus, se trouvait une fenêtre grillagée. Bruno jeta un regard vers Kan Dahn qui se pencha en avant, le saisit par les chevilles et l'éleva sans effort : il eut l'impression de monter en ascenseur.

La centrale était déserte à part un homme assis dans la salle de contrôle. Il était coiffé de ce que Bruno prit d'abord pour des écouteurs, mais il devait s'agir tout simplement d'un casque antibruit. Bruno redescendit à terre.

— La porte, s'il te plaît, Kan Dahn... Non, pas par-là, du côté de la poignée !

— Les constructeurs commettent toujours la même erreur, dit Kan Dahn en souriant. Les gonds ne sont jamais aussi solides que les verrous ou les serrures de sûreté.

Il introduisit le levier placé à l'extrémité de sa pince entre la porte et le mur, et la porte fut hors de ses gonds en dix secondes. Kan Dahn considéra un instant son levier tordu d'un air un peu vexé, mais il l'étreignit des deux mains, et, l'appuyant contre sa cuisse, il le redressa aussi facilement que s'il avait été en mastic.

Il ne leur fallut pas plus de vingt secondes pour atteindre, la porte de la salle de contrôle. L'ingénieur de garde, assis face à sa batterie de cadrans, de volants et de manettes, n'était qu'à un peu plus de deux mètres d'eux, absolument inconscient de leur présence. Bruno essaya d'ouvrir la porte. Elle était également verrouillée. Bruno regarda ses deux compagnons. Tous deux lui répondirent d'un signe de tête. D'un large coup de pinces, Kan Dahn fit voler en éclats la vitre de la porte. L'ingénieur, bien qu'assourdi par son casque, ne pouvait manquer d'entendre le fracas du verre brisé. Il pivota sur son fauteuil et n'eut

qu'une fraction de seconde pour enregistrer l'impression d'apercevoir trois vagues silhouettes à l'extérieur de la salle de surveillance, à l'instant où le manche du poignard de Manuêlo lui heurta le front.

Bruno passa son bras par la vitre cassée et tourna la clef. Ils pénétrèrent dans la pièce et, tandis que Kan Dahn et Manuêlo ficelaient soigneusement le malheureux ingénieur, Bruno parcourait les indications données par les plaques de métal gravées placées sur les tableaux de commande. Il choisit l'un des tableaux et abaissa de quatre-vingt-dix degrés une manette d'interrupteur.

— C'est bien celle-là ? demanda Kan Dahn.

— Oui, c'est marqué.

— Et si tu te trompes ?

— Je serai rôti.

Bruno s'assit sur le siège de l'ingénieur, ôta ses chaussures et les remplaça par les chaussons de toile qu'il utilisait pour marcher sur la corde raide ; il tendit ses chaussures à Kan Dahn qui lui demanda :

— Tu as amené un masque et un capuchon ?

Bruno considéra son costume fauve et rouge et ses chaussettes moutarde.

— Tu crois que si je porte un masque, ils ne me reconnaîtront pas ?

— Ça m'étonnerait.

— De toute façon, peu importe que je sois reconnu ou non, car je n'ai pas l'intention de traîner par ici lorsque l'aventure sera terminée. Ce qui compte, c'est que toi, Manuêlo, et Roebuck ne soyez pas reconnus.

— Le spectacle doit continuer, hein ?

Bruno hocha la tête et passa le premier pour sortir. Curieux de constater la durée de l'anesthésie provoquée par les fléchettes, ils se penchèrent sur le doberman pour l'examiner. Il supposa que le système nerveux des chiens était-différent de celui des humains, car le doberman était bel et bien mort.

Il y avait plusieurs pylônes à l'intérieur du complexe, chacun mesurant environ vingt-cinq mètres de haut. Bruno se dirigea vers celui qui se trouvait le plus à l'ouest et en entreprit l'ascension. Kan Dahn et Manuêlo ressortirent en empruntant la trouée aménagée dans le grillage.

L'escalade du pylône ne présentait aucune difficulté. Bien que la nuit fût obscure – la lune restait cachée par les nuages – Bruno grimpa

sans plus d'effort qu'une autre personne en eût éprouvé à monter un escalier en plein jour. Puis, ayant atteint le montant transversal du sommet du pylône, Bruno sortit les trois éléments de bois contenus dans l'étui qu'il portait sur l'épaule droite et les assembla posément : il disposait maintenant de son balancier. Il se pencha ensuite et tendit la main, derrière l'isolateur, vers le lourd câble d'acier qui s'en allait vers l'angle sud-est de Lubyman. Il hésita un instant puis, fataliste, conclut que ses atermoiements ne serviraient à rien. S'il avait abaissé une autre manette que celle qui coupait le courant, après tout il ne saurait jamais ce qu'il en était. Il se pencha et saisit le câble.

C'était bien la bonne manette qu'il avait abaissée. Le câble était glacial au toucher, mais – ce qui était le plus important – il n'était pas recouvert de glace. Un vent léger soufflait et, bien que le froid fût assez engourdissant, il savait qu'au cours de sa traversée des interminables trois cents mètres qui le séparaient de la prison, il serait couvert de sueur. Il n'attendit pas davantage. Muni de son balancier, il se mit à avancer sur le filin amarrant l'isolateur, puis il posa le pied sur le câble de haute tension.

Roebuck descendit la première marche du wagon, regarda prudemment devant et derrière lui, et – ne voyant personne, descendit les dernières marches et s'éloigna du train d'un pas mesuré. Non pas qu'il n'eût point la permission de quitter le convoi quand il le voulait ou la liberté de transporter deux sacs de toile, comme à présent, ficelés ensemble à leurs extrémités et jetés sur son épaule. Car c'était dans cette sorte de besace qu'il transportait habituellement ses cordages et les pointes de métal qui lui servaient de cible dans son numéro. Ce qui aurait pu paraître étonnant à un tiers, en revanche, c'était qu'il avait quitté le train en un point situé à quatre wagons de ses propres quartiers.

Il grimpa dans la petite Skoda avec laquelle il était venu et se gara à une centaine de mètres de Lubyman. Il marcha d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il eût atteint une ruelle dans laquelle il s'engagea, ouvrit une porte qui donnait sur la cour intérieure d'un immeuble et gravit les premières marches d'un escalier de secours. Lorsqu'il fut sur le toit de l'immeuble, il se demanda si, comme par magie, il n'avait pas été transporté dans la jungle amazonienne. Un horticulteur que Roebuck, ignorant les goûts des habitants de l'Europe centrale, supposait être d'origine britannique, avait planté dans de grands bacs des arbustes, des buissons, et même des conifères s'élevait à une hauteur de six mètres et, chose incroyable, deux haies parallèles de troènes admirablement taillés dominaient la façade de l'immeuble donnant sur la grand-rue. Même dans cette société égalitaire, le besoin de jouir d'une vie privée bien protégée était évident. C'était, en fait, le même

jardin en terrasse que le docteur Harper avait remarqué lors de sa première visite au Palais d'Hiver, en compagnie de Wrinfild et de Bruno.

En prenant autant de précautions que le dernier des Mohicans, Roebuck écarta deux troènes et regarda en face et au-dessus de lui. De l'autre côté de la rue et à cinq mètres au-dessus du toit sur lequel il se trouvait, s'élevait la tour de guet de l'angle sud-ouest de Lubylan. De proportions et de forme, elle ressemblait fort à une cabine téléphonique avec son socle de métal ou de bois d'un mètre cinquante de haut et sa partie supérieure tout en verre. Qu'elle ne fût occupée que par un seul homme était évident, car l'intérieur de la tour était éclairé et Roebuck pouvait voir l'unique gardien qui l'occupait. Soudain, un projecteur télécommandé, placé à moins d'un mètre au-dessus du sommet de la tour, s'alluma et son pinceau lumineux balaya tout le côté ouest du sommet de la forteresse, jusqu'au pied de la tour située au nord-ouest. La lumière s'éteignit et jaillit de nouveau, courant cette fois le long du côté sud, puis elle disparut. Le gardien ne semblait pas pressé d'éteindre son projecteur. Il alluma une cigarette puis porta à ses lèvres ce qui semblait être un flacon de poche.

Roebuck espéra que la lumière resterait allumée, car tant qu'elle le serait, la capacité de vision nocturne de la sentinelle était virtuellement nulle.

Les pointes recourbées de la barrière électrifiée étaient situées au même niveau que la base des tours de guet, et à une quinzaine de mètres de Roebuck, si l'on tenait compte de la différence des hauteurs.

Roebuck s'écarta en reculant de la haie, tout en bénissant intérieurement la personne qui avait eu le souci de son isolement au point de s'entourer de ces remparts végétaux. Il tira une corde de son sac et calcula une longueur d'une dizaine de boucles. La corde, dont l'un des bouts formait déjà un nœud coulant, n'était guère plus grosse qu'un fil à étendre le linge et semblait tout juste convenir au ficelage d'un paquet, mais pas davantage, alors qu'elle était faite d'acier gainé de nylon dont l'effort de rupture était de sept cents kilos.

Il écarta de nouveau le feuillage de la haie et risqua un regard vers le bas. Kan Dahn et Manuelo étaient debout à l'angle de la grand-rue et de l'allée sud, et paraissaient bavarder à bâtons rompus. La grand-rue était déserte, à part quelques voitures qui passaient de temps à autre. De ce côté-là, Roebuck n'éprouvait pas la moindre inquiétude : il savait qu'il n'y a pas un automobiliste sur mille qui, la nuit, regarde vers le haut.

Debout contre le parapet, Roebuck fit d'abord tourner une fois la corde au-dessus de sa tête et, au second tour, la laissa aller. Avec une

précision qui parut d'une facilité enfantine, la corde fila en l'air et le nœud coulant s'abattit sur les deux pointes d'acier recourbées qu'il avait visées. Roebuck ne tenta pas de serrer le nœud coulant, car il aurait pu facilement le faire glisser hors de ses crocs métalliques. Il rassembla toute la longueur de corde qui restait et la jeta en travers de la rue où elle atterrit exactement aux pieds de Kan Dahn et de Manuêlo. Ceux-ci la ramassèrent et disparurent dans l'allée sud. Le nœud coulant se resserra alors et glissa jusqu'à la base des pointes d'acier.

La première phase de la progression sur le câble à haute tension en direction de Lubylan fut accomplie par Bruno sans trop de difficultés. La seconde partie exigea de lui toutes ses forces, son adresse innée, sa capacité de réaction, son magnifique sens de l'équilibre. Il n'avait pas prévu que le fléchissement du câble serait aussi important et qu'il serait obligé d'entreprendre une montée aussi raide, pas plus qu'il ne s'était attendu aux coups de vent de plus en plus fréquents qui l'assaillaient. Ils étaient légers, certes, mais pour un homme placé dans une situation aussi précaire, une trop brusque modification des conditions atmosphériques pouvait être fatale. Malgré le poids de l'énorme câble, le vent était assez fort pour le faire osciller de façon déconcertante. S'il avait été recouvert de la moindre pellicule de glace, Bruno n'eût pas accompli son exploit. Mais il réussit.

Le câble était bridé dans un isolateur géant maintenu en place par deux câbles d'ancrage fixés au mur. Au-delà de l'isolateur, le câble montait tout droit à travers un autre isolateur dans la base d'un interrupteur de courant pourvu d'une gaine de plastique. En coupant le courant, il pouvait définitivement éloigner le danger de se voir électrocuter, si pour une raison ou pour une autre quelqu'un relevait la manette que tout à l'heure il avait abaissée dans la salle de contrôle. Mais il se dit que l'interrupteur, qui devait être plongé dans un bain d'huile, ferait un tel bruit en se déclenchant qu'il alerterait le garde de la tour sud-est, à quatre mètres de là. Bruno décida de laisser les choses telles qu'elles étaient pour le moment. Il démontra son balancier, en attacha ensemble les trois sections et les suspendit à un câble d'ancrage, bien qu'il fut peu probable qu'il eût encore à s'en servir. Passer par-dessus la barrière formée par ces pointes recourbées vers l'extérieur n'offrirait pas de difficultés ; elle n'était élevée que d'un mètre au-dessus de sa tête et il n'avait qu'à se hisser au sommet de l'interrupteur et à la franchir d'une simple enjambée. Mais c'était après qu'il serait le plus en danger, car pour la première fois il serait complètement exposé à la vue des gardes. Il lança une corde sur l'une des pointes d'acier, se hissa en l'air jusqu'à se trouver debout sur l'interrupteur, la tête dépassant de plus d'un mètre le sommet de la

barrière de pointes d'acier. Le mur avait bien quatre-vingts centimètres d'épaisseur. Avec une telle largeur, un enfant de cinq ans ne souffrant pas du vertige aurait pu faire le tour du sommet du bâtiment, mais il aurait fini par se précipiter dans le vide, affolé, pourchassé par les dards des projecteurs jaillis des tours de guet.

Au moment même où Bruno se préparait à franchir la barrière de crocs d'acier, un faisceau lumineux s'épanouit. Il provenait de la tour nord-est et balayait toute la longueur du mur périphérique est, que Bruno allait escalader. Il eut un réflexe instantané : il se tapit au-dessous du sommet du mur en se retenant à la boucle formée par la corde pour éviter de tomber à l'extérieur. Il semblait peu probable que le garde remarquerait un détail aussi insignifiant que ce mince trait de corde à la base de l'une des pointes d'acier. Bruno avait là aussi calculé juste. Le rayon lumineux se déplaça de quatre-vingt-dix degrés, parcourut rapidement le sommet du mur nord et s'évanouit. Cinq secondes plus tard, Bruno était debout au sommet du mur à un mètre cinquante devant lui et en contrebas, se trouvait le toit du bloc-prison ; l'entrée de la tour de guet devait se trouver aussi de ce côté-là. Bruno descendit sur le toit et rampa vers la base de la tour.

Un escalier en bois de huit marches montait à la plate-forme du poste de guet. Tandis que Bruno regardait en l'air, une allumette flamba à l'intérieur de la tour et il aperçut une silhouette coiffée d'un bonnet de fourrure et dont le col de manteau était relevé. L'homme allumait une cigarette. Bruno appuya sur le bouton de son crayon à gaz, et, silencieusement, gravit les marches de l'escalier, puis il posa la main gauche sur le battant de la porte. Il attendit que le garde aspire une longue bouffée de sa cigarette, puis il ouvrit la porte, sans hâte inutile, visa de son crayon le point rouge de la cigarette et pressa sur le clip.

Cinq minutes plus tard, il atteignait, par le toit du bloc-prison, la tour de guet nord-est, où la deuxième sentinelle ne lui opposa pas plus de résistance que la première. Il retourna sur ses pas le long du mur et redescendit à la hauteur de l'interrupteur, il rabattit doucement la manette. Ce bruit sourd ne pouvait pas avoir été entendu à plus de quelques pas de là car, ainsi qu'il l'avait deviné, la manette était immergée dans un bain d'huile isolant. Il regagna ensuite la tour sud-est, jeta un coup d'œil par-dessus le mur sud et envoya trois rapides signaux lumineux à l'aide de sa torche électrique. Un éclair lumineux lui parvint aussitôt d'en bas de l'allée sud.

Bruno éteignit sa lampe torche et sortit de sa poche une bonne longueur de ficelle dont l'une des extrémités était lestée d'un morceau de plomb et la fit glisser en bas. Lorsqu'il sentit une tension au bout, suivie d'un choc léger, il se mit à remonter la ficelle et en un rien de

temps, il eut en main l'autre extrémité de la corde que Roebuck avait réussi à accrocher aux crocs de fer à l'angle sud-ouest de Lubylan. Il le tendit, mais pas trop – le fil d'acier enrobé dans le nylon éviterait le mouvement de pendule, au point de le rendre négligeable – et l'attacha solidement. Il avait à présent une corde qui courait tout au long de l'extérieur du mur sud entre un mètre ou un mètre quarante environ au-dessous de la base des pointes d'acier. Pour un acrobate et un funambule, cela équivalait à un véritable boulevard.

Il parcourut en moins de trois minutes les cinquante mètres qui le séparaient de la tour sud-ouest. Avec cette corde pour marcher dessus et la base des crocs recourbés comme soutien, ce fut pour Bruno un jeu d'enfant. Une fois seulement, mais brièvement, il dut baisser la tête lorsque le projecteur de la tour dont il approchait balaya de son rayon fureteur le mur sud, mais il ne fut cependant pas en danger d'être découvert. Et, dans la minute même de son arrivée à destination, un troisième garde avait perdu tout intérêt conscient dans son avenir immédiat.

Bruno dirigea sa torche vers le sol, au pied de la tour, et en actionna l'interrupteur à quatre reprises, afin de faire savoir à ceux qui attendaient en bas qu'il était bien arrivé lui-même, mais qu'eux devaient attendre. Il lui fallait encore se débarrasser de la quatrième sentinelle, celle de la tour nord-ouest. Il était possible que les gardes fassent fonctionner leurs projecteurs lorsqu'il leur en prenait la fantaisie, mais il se pouvait aussi que les cadences d'allumage dépendissent d'un système central de coordination. Dans le doute, il ne pouvait se permettre d'éveiller le moindre soupçon.

Il attendit jusqu'à ce que le dernier garde eût envoyé quelques jets de lumière en travers des bâtiments, pour la forme, puis il se laissa tomber sur le toit du bloc-recherches, qui, comme sa contrepartie du côté est, se trouvait à un mètre cinquante en contrebas du sommet du mur, et traversa silencieusement. Vu le peu de réactions dont il fit preuve, le dernier des quatre gardes ne s'était méfié de rien.

Bruno revint en arrière, vers la tour de guet sud-ouest, alluma deux fois sa torche et de nouveau laissa filer en bas sa ficelle lestée de plomb. Une minute plus tard, il nouait solidement une grosse corde à nœuds à la base des crocs d'acier. Il envoya un nouvel éclair lumineux, attendit quelques secondes et donna une secousse à la corde à nœud pour éprouver sa solidité. Elle était bien tendue, et le premier de ses compagnons montait déjà vers lui. Bruno se pencha pour essayer de voir de qui il s'agissait. L'obscurité était trop dense pour qu'il pût s'en rendre compte avec certitude, mais les proportions de la silhouette qui se rapprochait le faisaient penser à Kan Dahn.

Bruno se livra à un examen plus scrupuleux du toit. Il devait y avoir une trappe d'accès au-dessus d'un passage destiné aux gardes des tours, car les tours de guet ne comportaient pas de voies d'accès individuelles. Il la découvrit presque instantanément grâce à la faible lumière qui filtrait autour. Elle était située près du bord intérieur du toit, à mi-chemin entre les murs nord et sud. Le panneau de la trappe formait un angle de 90°, soit pour tamiser la lumière du jour, ce qui semblait peu probable, soit pour protéger des intempéries la descente située en dessous, ce qui était plus explicable. Bruno risqua un regard prudent au coin de la trappe. La lumière qu'il voyait émanait d'un carreau de verre épais encastré dans la trappe, elle-même montée sur des gonds. En se penchant un peu plus, Bruno put apercevoir une partie seulement de la pièce qui se trouvait en contrebas. Mais ce qu'il en vit lui suffit. Il y avait là quatre gardes tout habillés, dont trois étaient allongés, apparemment endormis, sur des couchettes rabattables. Le quatrième, qui avait le dos tourné par rapport à Bruno, était assis en face d'une porte ouverte et semblait se livrer à des réussites. Une échelle d'acier verticale allait du sol de la pièce à la trappe.

Doucement, Bruno essaya de soulever la trappe. Mais elle était fermée, sans doute verrouillée de l'intérieur. La forteresse n'était peut-être pas gardée avec autant de vigilance que Fort Knox, ainsi que l'avait dit Harper, mais ceux qui la défendaient ne laissaient tout de même rien au hasard. Bruno s'éloigna de la trappe et jeta un coup d'œil sur sa droite, en bas, vers la cour intérieure. Les chiens de garde signalés par Harper ne s'étaient pas encore manifestés mais rien ne prouvait qu'ils n'attendaient pas leur heure, tapis dans l'ombre. Cela paraissait pourtant peu probable, car les dobermans sont des chiens qui restent rarement en place. Il ne semblait pas non plus qu'il y eût le moindre signe de vie là en bas dans la passerelle vitrée qui reliait les deux bâtiments à la hauteur du cinquième étage.

Lorsque Bruno revint vers la tour sud-ouest, Kan Dahn s'y trouvait déjà. Cette ascension de trente mètres n'avait même pas modifié son rythme respiratoire.

— Alors, c'était agréable, cette petite promenade sur le câble ? demanda-t-il.

— Un véritable artiste doit abandonner son métier lorsqu'il est au sommet de sa gloire, répondit Bruno. Sans me vanter, le sommet, je crois bien que c'est tout à l'heure que je l'ai atteint. Il va donc falloir que je songe à prendre ma retraite.

— Et personne pour applaudir un numéro pareil ! Hélas, la vie a de ces ironies : je veux dire que si nous avions un public ici ce soir, nous

aurions facilement ramassé vingt mille dollars. – Il ne parut nullement étonné par la décision que Bruno semblait avoir prise. – Les gardes des tours de guet ?

— Endormis.

— Tous ? – Bruno fit signe que oui. – Nous n'avons donc pas à nous presser ?

— Il n'y a pas non plus de raison de s'éterniser ici. Je ne sais pas quand les hommes de la relève prennent leur service.

— Sept heures du soir ne me paraît pas une heure très logique.

— Oui, mais nous n'avons pas fait tout ce chemin pour prendre un risque pareil, si minime soit-il.

Il se retourna lorsque Roebuck, d'abord, puis Manuelo, firent leur apparition sur le parapet. Contrastant avec Kan Dahn, ils semblaient avoir du mal à retrouver leur souffle.

— Heureusement que nous descendrons cette corde à nœuds au lieu de la monter lorsque nous ficherons le camp d'ici ! dit Roebuck, qui portait toujours son sac en bandoulière.

— Ce n'est pas par-là que nous repartirons.

— Non ? – Roebuck pâlit sous son hâle. – Tu veux dire qu'il y a un autre chemin ? Ce n'est pas de cette façon-là que j'avais envisagé les choses.

— Ce sera une vraie promenade dominicale, tu verras, le rassura Bruno. Mais avant de penser à sortir de là, il faut y entrer. Le seul accès est cette trappe, et elle est verrouillée de l'intérieur.

Kan Dahn brandit sa pince à levier :

— Bang ! plus de trappe !

— Il y a des gardes dans la pièce en dessous, et l'un d'eux au moins est tout à fait éveillé.

Bruno se dirigea, suivi de ses compagnons jusqu'au milieu du mur périphérique ouest, s'agenouilla, s'appuya sur un croc d'acier recourbé et se pencha au-dessus de la grand-rue. Les autres l'imitèrent.

— Je connais la topographie des lieux, reprit-il. Cette première fenêtre, là, en dessous, c'est par là que je veux entrer.

— La première fenêtre en dessous est munie de grosses barres de fer, dit Roebuck.

— Elle n'en aura plus dans un instant. – Bruno se redressa, se remit à genoux et sortit un paquet de sa poche. Il en défit l'enveloppe de plastique transparent et montra les deux petits sachets en polyéthylène

qu'il contenait. – Voilà l'ultime recours contre les barreaux de fer : ce truc-là les transforme en bâtons de guimauve !

— Qu'est-ce que c'est que cette blague ? s'étonna Roebuck.

— Ce n'est pas du tout une blague. Tout magicien digne de ce nom est au courant : on peut amollir n'importe quel métal en le barbouillant de ce produit. Mais, fait étrange et merveilleux, il ne lèse pas la peau humaine. Ces sachets contiennent un acide qui pénètre dans les interstices des molécules du métal et l'amollit. Il y a un magicien israélien qui prétend qu'avec un peu de temps et suffisamment de ce produit, il est en mesure de faire fondre un tank Sherman. Or il ne s'agit ici que de deux malheureuses barres de fer.

— Combien de temps faut-il pour que le produit agisse ?

— Cinq minutes devraient suffire. Mais je n'en suis pas sûr.

— Et s'il y a un signal d'alarme ?

— Je m'en charge.

Bruno fit deux nœuds de bouline, y glissa ses jambes jusqu'en haut des cuisses, attacha la corde autour de sa taille et passa par-dessus la rangée de crocs d'acier. Il se balança dans le vide, à bout de bras, tandis que Kan Dahn passait la corde autour de l'une des pointes. Puis il lâcha prise, saisit la corde à deux mains, et Kan Dahn le fit descendre.

Avec la corde autour des cuisses et de la taille, les pieds sur l'appui de la fenêtre et une main serrant un barreau de fer, Bruno était aussi en sécurité qu'un homme dans une église. La fenêtre comportait quatre barreaux, distants les uns des autres d'une quinzaine de centimètres. Il sortit de sa poche les deux sachets de polyéthylène, les ouvrit à demi pour en extraire la sorte de pâte qu'ils contenaient, et soigneusement, enduisit de ce produit les deux barreaux centraux de la fenêtre. Puis il remonta la courte distance de corde qui le séparait de la barrière de pointes métalliques. Kan Dahn se pencha, le saisit sous les aisselles et le hissa aisément sur le sommet du mur.

— Cinq minutes, dit-il. Manuêlo, tu vas descendre avec Kan Dahn et moi. Toi, Roebuck, tu resteras ici. Et veille bien sur ton sac de toile ! C'est la dernière chose que nous puissions nous permettre de perdre en ce moment. Tu veux me passer les cisailles, s'il te plaît, Manuêlo ?

Kan Dahn fit comme Bruno deux nœuds de bouline, passa la corde autour de sa taille et en ajusta l'extrémité à une pointe d'acier en l'y enroulant trois fois – en considération de son poids sans doute – puis il se laissa descendre jusqu'à l'appui de la fenêtre. Il entoura d'un poing

massif chacun des deux barreaux du centre et se mit à les écarter. La lutte fut aussi brève qu'inégale. Les barreaux plièrent comme du beurre, mais Kan Dahn ne se contenta pas d'ouvrir une brèche : il appuya un peu plus sur les barreaux qui se descellèrent. Il les tendit à Manuelo qui les récupéra, sur le toit.

Bruno rejoignit bientôt Kan Dahn. Lorsqu'il fut face à la fenêtre, il alluma sa torche et examina la pièce à travers les carreaux. C'était un bureau qui paraissait parfaitement inoffensif, avec ses classeurs, ses tables et ses chaises métalliques.

Tandis que Kan Dahn lui tenait sa lampe électrique, Bruno sortit de sa poche un rouleau de papier brun qu'il colla sur une vitre, du côté adhésif. Il attendit quelques secondes, puis heurta fermement le centre de la vitre de la base de son poing. Le verre se fendit et des éclats tombèrent à l'intérieur de la pièce, presque sans faire le moindre bruit. Bruno prit la torche des mains de Kan Dahn et, la tenant à la même main que la pince coupante, il introduisit sa tête et un bras dans la brèche qu'il venait de pratiquer. Il repéra aussitôt les fils électriques du signal d'alarme, qui n'étaient pas dissimulés, les cisaila, leva le bras, atteignit le bouton de la fenêtre à guillotine et le tira vers le haut. Dix secondes plus tard, Kan Dahn et lui s'étaient introduits à l'intérieur du bureau. Encore dix secondes et Manuelo les avait rejoints. Il portait à la main le levier de Kan Dahn.

La porte du bureau n'était pas fermée à clef, et le couloir sur lequel elle donnait était désert. Les trois hommes progressèrent lentement, jusqu'à atteindre une porte ouverte, sur leur gauche. Bruno fit signe à Manuelo d'avancer. Celui-ci s'exécuta et, tenant son poignard par la lame, il fit prudemment dépasser le manche de deux centimètres dans l'ouverture de la porte. Presque aussitôt, on entendit un coup discret frappé contre la vitre de la trappe, en haut, ce qui suffisait à alerter le soldat occupé à jouer aux cartes, mais ne pouvait éveiller les trois gardiens endormis. L'homme assis à la table leva un regard interrogateur, puis ce fut fini. Le manche du poignard de Manuelo l'atteignit au-dessus de l'oreille et Kan Dahn le saisit avant même qu'il eût heurté le plancher.

Bruno s'empara de l'une des armes placées dans un râtelier et en menaça les trois autres sentinelles. Il désirait avant tout ne pas avoir à s'en servir, mais les trois hommes ne pouvaient le deviner, et puis un homme qui s'éveille n'est pas prêt à se quereller avec un pistolet mitrailleur Schmeisser. De toute façon, la question ne se posait même pas, car ils continuèrent à dormir profondément, même lorsque Kan Dahn tira les verrous de la trappe pour permettre à Roebuck – et à son sac de toile – de descendre dans la salle de garde. Bruno sortit son crayon à gaz et avança vers les trois soldats endormis. Muni de la

longueur de cordage nécessaire, Roebuck le suivait.

Ils laissèrent sur place les quatre gardes dûment ligotés et bâillonnés, dont trois étaient encore plus profondément endormis qu'un instant plus tôt. Ils reverrouillèrent la trappe – précaution sans doute inutile –, fermèrent à double tour la porte de la salle de garde, derrière eux, et ôtèrent la clef de la serrure.

— Ça marche bien, jusqu'à maintenant, dit Bruno qui tenait toujours le Schmeisser contre sa hanche. À présent, allons rendre visite à Van Diemen.

— Van Diemen ? objecta Kan Dahn. Pourquoi nous occuper de lui en premier ? Pourquoi nous occuper de lui, en fait ? Puisque tu sais où se trouvent ses bureaux et ses laboratoires, pourquoi n'irions-nous pas directement prendre les papiers que tu recherches. Tu es tout à fait sûr de les reconnaître, au moins ?

— Bien sûr que je les reconnaîtrai.

— Ensuite on plie bagage et on s'évanouit dans la nuit ; ni vu ni connu, comme les Arabes. Du travail bien fait, sans fioritures et sans bruit. Du travail qui me plaît.

Bruno semblait plutôt incrédule :

— Je crois que ce qui te plairait, surtout, Kan, ce serait de défoncer le crâne de tous les hommes de Lubylan. Je peux te donner au moins quatre raisons de ne pas agir comme tu le conseilles : quand je te les aurai données, nous n'aurons pas le temps de discuter, la relève de la garde peut avoir lieu à tout moment.

— La relève de la garde, en ce moment, elle fait un gros dodo.

— Il se pourrait que ces hommes ne soient pas ceux qui sont chargés de la prochaine relève. Il est possible aussi qu'ils soient tenus de remettre un rapport au quartier général au moment de la relève. Il se pourrait également qu'un officier procède à une inspection de routine avant chaque relève, que sais-je ? Toujours est-il que la première raison est que les documents peuvent très bien se trouver dans l'appartement de Van Diemen. Deuxième raison : nous pourrions être à même de le persuader de nous dire où sont ces documents. Troisième raison : si ses classeurs sont fermés à clef – et il serait étonnant qu'ils ne le soient pas – nous pourrions faire du bruit en les ouvrant, et la porte de son appartement est tout à côté. Mais la quatrième raison, celle qui domine les autres, vous auriez dû la deviner. – L'expression des trois hommes prouvait assez qu'ils n'avaient rien deviné. – Je ramène Van Diemen avec moi aux États-Unis.

Kan Dahn paraissait perplexe :

— Le ramener ! – Roebuck se tourna vers Kan Dahn et Manuêlo. – Ça y est, les gars, il est devenu cinglé ! Il en a trop vu dans la soirée et ses nerfs ont lâché !

— Sûrement ! Mais réfléchissez donc un peu, bon Dieu ! Quel intérêt aurait-on à lui prendre ses papiers, si on le laisse ici ! Il est le seul homme à connaître ces foutues formules et quand nous serons partis, il n'aura rien de plus pressé à faire que de s'asseoir à son bureau pour les reconstituer. Pour lui, ce sera un jeu d'enfant !

— Ça ne m'était même pas venu à l'idée, avoua lentement Roebuck.

— Ni à celle de beaucoup de personnes. C'est étrange, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, je suis sûr que l'oncle Sam saura lui trouver un job agréable et parfaitement dans ses goûts !

— Telle que la direction des services de recherche qui se consacrent à cette maudite antimatière ? D'après ce que j'ai entendu dire de Van Diemen, il préférerait mourir que d'accepter ça. C'est un renégat, tu le sais. Il a fallu qu'il ait de bonnes raisons politiques et idéologiques pour trahir l'Allemagne de l'Ouest. Il ne coopérera jamais.

— Mais on ne peut pas faire ça à un homme ! intervint Kan Dahn. Le kidnapping est un crime, dans tous les pays !

— C'est juste, mais moins grave que l'assassinat, il me semble. Que voulez-vous que je fasse ? Lui faire jurer sur la Bible, ou sur n'importe quel credo marxiste que nous pourrions trouver, qu'il ne reproduira jamais plus aucune de ces formules ? Vous savez fort bien qu'il n'y consentirait pas. Ou que je le laisse simplement écrire en paix, ses mémoires et expliquer au monde entier la façon la plus simple de construire cette arme démoniaque ?

Le silence qui suivit était à couper au couteau.

— Vous ne me laissez guère le choix, n'est-ce pas ? Alors, que, voulez-vous que je fasse ? Que je l'exécute, au nom sacré de la patrie ?

Il n'y eut pas de réponse immédiate à cette question qui, telle qu'elle était posée, ne pouvait susciter qu'une seule réponse.

Celle-ci fut exprimée par Kan Dahn au nom de tous :

— Tu dois le ramener avec toi, dit-il.

X

La porte de l'appartement de Van Diemen était fermée à clef. Kan Dahn s'appuya contre et elle cessa de l'être. Elle vola en éclats à la hauteur de ses gonds et Bruno fut le premier à entrer dans la pièce, le Schmeisser levé. Il lui était venu à l'esprit, heureusement pas trop tard, que s'il n'exhibait pas une arme offensive facilement reconnaissable, leur groupe serait nettement désavantagé : un garde en patrouille, les voyant apparemment sans arme, serait tenté de leur régler leur compte avec n'importe quelle arme dont il disposerait.

Surpris, appuyé sur un coude, frottant ses yeux pleins de sommeil, l'homme avait un visage émacié, aristocratique, ainsi qu'une moustache et une barbe aussi grises que ses cheveux. Il semblait être l'antithèse parfaite du savant fou, tel qu'on le conçoit habituellement. Son regard chargé d'étonnement incrédule allait des intrus à un timbre placé sur sa table de chevet.

— Appuyez-là-dessus et vous êtes mort !

Le ton de Bruno était catégorique ; il parut en tout cas convaincre Van Diemen. Roebuck s'approcha de la sonnette et trancha le fil électrique à l'aide de sa cisaille.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La voix de Van Diemen était ferme et ne trahissait aucune crainte : il avait l'air d'un homme qui avait déjà trop souffert pour n'être jamais plus effrayé par quoi que ce fût.

— C'est vous que nous voulons. Ainsi que les documents concernant votre invention « anti-pesanteur ».

— Je vois. Vous pouvez vous emparer de moi quand vous voudrez. Mort ou vivant. Mais pour obtenir les documents, il vous faudra d'abord me tuer. Quoi qu'il en soit, ils ne se trouvent pas ici.

— C'est par ce que vous avez dit en dernier que vous auriez dû commencer, dit Bruno. — Il se tourna vers ses compagnons. — Bâillonnez-le et attachez-lui les mains derrière le dos. Ensuite nous chercherons les papiers, les clefs. Peut-être même une seule clef.

Les recherches, qui durèrent près de dix minutes, transformèrent l'appartement de Van Diemen en un véritable champ de bataille, mais ne donnèrent absolument rien. Bruno, au milieu du désordre qui

régnaît dans la chambre, restait momentanément indécis. La seule chose qu'il savait, c'était que le temps filait à toute vitesse.

— Fouillons ses vêtements !

Ils s'exécutèrent mais sans plus de succès.

Bruno eut alors une idée. Il s'approcha de l'homme ligoté et bâillonné assis sur le lit, riva un moment son regard à celui de Van Diemen, puis se pencha et souleva une chaîne d'or que le savant portait autour du cou. Pas de croix pour Van Diemen, ni d'étoile de David, mais quelque chose qui lui était encore plus précieux que la croix ou l'étoile pour certains croyants : se balançant au bout de la chaîne, il y avait une clef de bronze, brillante, de forme compliquée.

Contre les murs du bureau principal de Van Diemen se trouvaient alignés des classeurs métalliques. Quatorze en tout, chacun comportant quatre tiroirs, soit cinquante-six serrures. Roebuck essayait sans succès d'ouvrir son trentième tiroir ; chaque paire d'yeux dans le bureau le fixait intensément. Excepté celle de Bruno. Son regard ne quittait pas le visage de Van Diemen qui était resté tout le temps parfaitement inexpressif. Soudain, le savant eut une légère crispation du coin de la bouche.

— Celui-là, dit Bruno.

C'était bien celui-là. La clef tourna facilement et Roebuck tira le tiroir vers lui. Van Diemen tenta de se jeter sur lui, réaction qui, bien qu'explicable, était parfaitement inutile, car Kan Dahn l'avait entouré de l'un de ses énormes bras. Bruno s'approcha du tiroir et se mit à parcourir les fiches. Il sortit une liasse de documents, consulta à deux reprises les autres dossiers puis referma le tiroir.

— C'est bien ça ? s'enquit Roebuck.

— C'est bien ça, répondit Bruno en enfonçant les documents dans la poche intérieure de sa veste aux couleurs voyantes.

— Eh bien, j'ai l'impression que tout a marché comme sur des roulettes ! Moi, je trouve que ça manque d'action !

— Ne sois pas si impatient, Roebuck. Nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge.

Ils descendirent au huitième étage. Van Diemen était toujours bâillonné, les mains liées dans le dos, car la direction de la prison se trouvait installée à cet étage et il paraissait naturel que Van Diemen souhaitât attirer l'attention sur leur présence. Il n'y avait pas de gardes au huitième étage, ni éveillés ni endormis, et aucune raison pour qu'il y en eût.

Les gardes étaient remplaçables, mais les documents de Van

Diemen ne l'étaient pas.

Bruno se dirigea droit sur la porte qui se trouvait au pied de l'escalier. Elle n'était pas fermée à clef et les classeurs à l'intérieur de la pièce ne l'étaient pas davantage, là aussi il n'y avait aucune raison pour qu'ils le fussent. Bruno se mit à ouvrir rapidement l'un après l'autre les tiroirs, en extrayant des dossiers, les feuilletant rapidement et les mettant de côté ou les laissant simplement choir sur le parquet.

Roebuck, qui le regardait, quelque peu déconcerté, dit enfin :

— Il y a un instant, tu étais bigrement pressé de sortir d'ici ! Au fait, qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

Bruno lui jeta un regard bref :

— Tu oublies la *note* que tu as glissée dans ma poche ?

— Aah...

— Oui, aah ! « 4 h 30, entrée ouest. Pas de doute... » Nous sommes dans le bureau des archives de la prison.

Bruno ne donna pas d'autres explications. Il parut enfin trouver ce qu'il cherchait : un document très détaillé sur lequel figuraient des schémas et des listes de noms, il le parcourut rapidement des yeux, eut un hochement de tête que semblait traduire une certaine satisfaction, puis laissa tomber le dossier par terre et se retourna.

— Tu es en train de nous faire le coup du Grand Devin, hein ? fit Roebuck.

— Quelque chose dans ce genre-là, oui.

Ils renoncèrent à prendre l'ascenseur, descendirent au cinquième étage et passèrent dans le bâtiment prison en empruntant la passerelle de verre. Il y avait un élément de risque évident dans ce choix, mais il était léger : les seules personnes dont on pût raisonnablement s'attendre à ce qu'elles observent ce passage-aquarium étaient les gardiens des tours, qui n'étaient plus en état de surveiller quoi que ce fût.

Bruno retint ses compagnons comme ils atteignaient la porte fermée, au bout de la passerelle :

— Attendez, je sais où est le corps de garde. Au coin, à gauche. Ce que j'ignore, c'est si les gardes sont en patrouille.

— Et alors ? dit Roebuck.

— Il n'y a qu'un moyen de s'en rendre compte.

— J'y vais avec toi.

— Non. Personne ne t'a encore reconnu, et j'aime autant que ça ne

t'arrive pas maintenant. N'oublie pas que Roebuck est un artiste consciencieux, qui doit prendre part à la représentation ce soir, ainsi que Kan Dahn et Manuêlo, ici présents... sans oublier Vladimir et Yoffe.

Manuêlo lui jeta un regard stupéfait.

— Tes frères ?

— Certainement. Ils sont ici. Où crois-tu donc qu'ils auraient pu être mis à l'ombre ?

— Mais... la rançon ?

— C'est une fleur que nous a faite la police secrète. Ainsi, mes frères pourront faire leur numéro sans craindre que l'on prenne contre eux aucune mesure. Personne n'a rien à leur reprocher, comment serait-ce possible ? Ils ne sont que des gages, des otages utilisés pour s'assurer ma bonne conduite. Crois-tu que la police reconnaîtra les avoir enlevés et avoir envoyé les demandes de rançon ? Ça provoquerait un scandale international.

— Pourquoi ne nous as-tu pas parlé de ça plus tôt ? soupira Manuêlo.

— Parce que la discrétion est le meilleur moyen de survivre.

— Et comment pourras-tu survivre ?

— En sortant d'ici.

— Certainement. Tu n'auras qu'à battre des bras et à t'envoler, non ?

— C'est à peu près ça, répliqua Bruno. Figure-toi que Roebuck a un petit gadget dans son fameux sac. Je vais le faire fonctionner et une grosse libellule devrait être ici dans une vingtaine de minutes. Un hélicoptère, si tu préfères.

— Un hélicoptère ? Venu d'où, mon Dieu ?

— D'un bâtiment de guerre américain mouillé au large des côtes.

— C'est vrai que tu es un petit cachotier, approuva Roebuck. Ça veut dire que tu seras le seul à partir ?

— J'emmène Maria. La police a les preuves qu'elle est dans cette affaire jusqu'au cou.

Les trois hommes dévisageaient Bruno absolument désespérés, comme s'ils n'y comprenaient plus rien.

— Je crois qu'il y a autre chose que j'ai oublié de vous dire : elle appartient à la CIA, précisa Bruno.

— On finira par tout savoir, dit Roebuck. Et comment envisages-tu de la rejoindre ?

— J'irai la chercher au cirque.

Il est fou, murmura Kan Dahn en secouant tristement la tête. Complètement fou !

— Serais-je ici si je ne l'étais pas ?

Il appuya sur le bouton de son crayon noir, défit le cran de sûreté de son pistolet mitrailleur et ouvrit prudemment la porte.

La prison était exactement semblable à toutes les autres prisons : des rangées de cellules sur les quatre côtés de chaque étage. Des passerelles avec des garde-fous métalliques de plus d'un mètre de haut bordant le puits profond qui emplissait l'espace central du bâtiment. Aussi loin que Bruno pouvait voir, aucun gardien n'effectuait de ronde, du moins pas au cinquième étage. Il s'approcha du garde-fou et contempla le gouffre de dix-sept mètres qui le séparait du sol bétonné. Il était impossible d'en être certain, mais il semblait bien qu'il n'y avait aucune ronde en cours. Il n'entendait aucun bruit, or les gardiens de prison – surtout quand il s'agit de militaires – n'ont pas le pied léger, c'est bien connu.

De la lumière provenait d'une porte vitrée, à cinq ou six mètres sur sa gauche. À pas feutrés, Bruno s'approcha et jeta un coup d'œil à travers la vitre. Deux gardes étaient assis de chaque côté d'une petite table. Il était clair qu'ils n'attendaient la venue d'aucun officier en tournée d'inspection, car ils avaient posé une bouteille et deux verres sur la table. Ils jouaient aux cartes, ce qui semblait être le passe-temps favori des gens de Lubyland.

Bruno poussa la porte. Les deux hommes tournèrent vivement la tête et leurs regards rencontrèrent l'extrémité peu engageante du canon du Schmeisser.

— Debout !

Ils ne se le firent pas dire deux fois.

— Les mains croisées sur la nuque ! Fermez les yeux ! Mieux que ça !

Ils s'exécutèrent aussitôt. Bruno sortit son crayon à gaz, pressa le clip à deux reprises, puis siffla doucement pour faire savoir aux autres que la voie était libre.

Tandis qu'ils immobilisaient les deux gardiens, Bruno inspecta les rangées de clefs accrochées au mur du corps de garde.

Au septième étage, Bruno choisit la clef n° 713 et ouvrit la porte

d'une cellule. Ses deux frères, Vladimir et Yoffe, le dévisagèrent, ébahis, puis bondirent pour l'étreindre silencieusement. Bruno les repoussa en souriant, choisit d'autres clefs, ouvrit les cellules 714, 715 et 716 successivement. Planté devant la cellule 715, il souriait sans gaieté à ses deux frères, à ses compagnons et à Van Diemen qui étaient venus le rejoindre.

— Quelle délicate attention d'avoir enfermé tous les Wildermann ensemble, n'est-ce pas ?

Les trois portes s'ouvrirent presque simultanément et trois personnes, dont deux très âgées, courbées en avant, le cheveu gris, s'avancèrent d'un pas hésitant. Les visages des deux vieillards étaient pâles et creusés par les souffrances et les privations qu'ils avaient endurées en détention. Le troisième personnage avait été un jeune homme auquel il ne restait à peu près plus rien de sa jeunesse.

La vieille femme contempla Bruno de ses yeux mornes et ternes, puis elle balbutia :

— Bruno...

— Oui, maman.

— Je savais que tu viendrais un jour.

— Je regrette d'avoir dû attendre si longtemps, dit-il en passant le bras autour des frères épaules de sa mère.

— Touchant, dit le docteur Harper. Quel ravissant tableau de famille ! Vraiment touchant !

Bruno leva son bras et se retourna sans hâte. Le docteur Harper, se servant de Maria comme d'un bouclier, tenait à la main un pistolet muni d'un silencieux. À côté de lui, arborant un large sourire, le colonel Sergius était armé de même. Derrière eux se tenait Angelo, le colosse, dont l'arme préférée était une barre d'acier de la longueur d'une batte de base-ball.

— Nous ne vous dérangeons pas trop, j'espère ? reprit Harper. Vous n'aviez pas l'intention de sortir, n'est-ce pas ?

— C'est justement ce que nous nous apprêtions à faire, dit Bruno.

— Lâchez ce pistolet mitrailleur, lui ordonna Sergius.

Bruno se pencha en avant et déposa l'arme par terre, puis alors qu'il se redressait, il bondit avec la rapidité de l'éclair, s'empara de Van Diemen et le plaça devant lui, en le maintenant du bras gauche autour du cou. De sa main restée libre, il sortit le crayon rouge à fléchettes de sa poche à stylo et le braqua sur le visage de Harper, par-dessus l'épaule de Van Diemen. À la vue de l'arme, les traits de Harper

se distendirent de peur et son doigt se crispa sur la détente de son pistolet.

Sergius, qui ne souriait plus, aboya :

— Lâchez ça ! Je peux vous abattre, d'où je suis.

Ce qui partait d'une observation exacte ; malheureusement pour Sergius, toute son attention s'était portée sur Bruno, tandis qu'il parlait, l'espace de deux secondes, ce qui suffisait amplement à un homme comme Manuêlo, doué de la rapidité et de la précision du cobra. Sergius mourut sans avoir eu le temps de s'en rendre compte, un poignard planté dans la gorge jusqu'au manche.

Deux secondes plus tard, Van Diemen et Harper s'écroulaient à leur tour, le savant touché en pleine poitrine par la balle destinée à Bruno, Harper, une minuscule fléchette enfoncée dans une joue. Angelo, les traits tordus par la fureur, poussa un rugissement de fauve et bondit en avant en brandissant son énorme barre d'acier. Kan Dahn, plus rapide que lui, évita le coup porté par en dessous avec une étonnante agilité pour un homme de sa corpulence, puis il arracha la barre du poing d'Angelo et la lança de côté, avec mépris. La lutte qui suivit fut aussi titanessque que brève et le bruit qui résonna lorsque la nuque d'Angelo se brisa fut comparable à celui d'un branche pourrie qui éclate sous la cognée du bûcheron.

Bruno entourra d'un bras Maria qui tremblait violemment et de l'autre soutint la vieille femme, stupéfaite, terrifiée, et qui n'y comprenait rien.

— Parfait ! dit-il simplement. C'est fini et comme vous êtes tous sains et saufs, je crois qu'il est temps de partir. Je ne crois pas que ça soit fait pour te déplaire, hein, papa ? – Le vieillard regardait fixement les morts et se taisait. Bruno reprit, à la cantonade : – Je suis désolé pour Van Diemen, mais peut-être est-ce mieux ainsi. Il ne lui restait vraiment plus aucun refuge en ce monde.

— Aucun refuge ? releva Kan Dahn.

— Dans son monde à lui, peut-être, mais pas dans le mien. En mettant au point une arme aussi effroyable, il s'est montré parfaitement amoral – et non immoral. C'était un homme totalement irresponsable. Je sais que c'est peut-être cruel à dire, mais je suis certain que le monde peut très bien se passer de lui.

Maria demanda :

— Pourquoi Harper est-il venu me trouver ? Il ne cessait de dire je ne sais quoi au sujet de son émetteur et de certains bobines de magnétophone qu'on lui avait prises dans son compartiment.

— Il avait raison. L'appareil et les bandes, Roebuck les lui avait volés. On ne peut pas leur faire confiance, à ces Américains.

— À moi non plus, tu ne me fais pas tellement confiance. Tu ne m'as pas dit grand-chose. — Il n'y avait pas de nuance de reproche dans sa voix, mais elle trahissait une certaine incompréhension de la situation. — Mais peut-être me diras-tu ce qu'il en est lorsque le docteur Harper reprendra connaissance.

— Les morts ne reprennent pas connaissance. Du moins sur cette planète.

— Les morts ?

— Ces fléchettes sont trempées dans un poison mortel, une sorte de curare, en plus efficace, je suppose. J'étais censé tuer un bon nombre de leurs hommes. Heureusement, je ne m'en suis servi que contre un chien de garde, qui en est mort sur le coup.

— Comment ça, tuer leurs hommes ?

— J'aurais passé un très mauvais moment — et l'Amérique avec moi — si j'avais tué quelques-uns des gardes d'ici, et si l'on m'avait pris ensuite sur le fait : Sergius et Harper sont des hommes qui n'ont ni cœur ni âme et qui sont prêts à sacrifier père et mère pour satisfaire leurs ambitions politiques. Toi aussi tu devais mourir, d'ailleurs. On m'avait bien dit d'éviter d'utiliser les fléchettes sur Van Diemen, sous prétexte qu'il était cardiaque — c'est vrai qu'il a le cœur fragile, surtout depuis que Harper le lui a transpercé d'une balle... Tu sais te servir de l'émetteur, Maria... Roebuck l'a bien dans son sac ? — Elle hocha la tête. — Bien, dans ce cas, tu vas envoyer le signal. — Bruno se tourna vers Kan Dahn, Roebuck et Manuelo : — Emmenez doucement mes parents, voulez-vous ? Ils ne peuvent pas se déplacer très vite. Je vous attendrai en bas.

— Où vas-tu ? demanda Kan Dahn, vaguement soupçonneux.

— Comme la porte d'en bas ne s'ouvre que de l'extérieur, quelqu'un a dû les faire entrer. Quelqu'un qui doit encore se trouver dans le secteur. Vous, personne ne vous soupçonne, vous êtes libres et je souhaite que vous le restiez. — Il ramassa le Schmeisser. — J'espère ne pas avoir à m'en servir.

Lorsque les autres le rejoignirent au rez-de-chaussée cinq minutes plus tard, Bruno avait déjà fait ce qu'il avait à faire. Kan Dahn surveillait avec une satisfaction évidente les deux gardes bâillonnés et inconscients.

— Si je ne me trompe, ça en fait treize que nous avons ficelés cette nuit, dit-il. Ça a dû certainement porter malheur à quelques-uns !

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à nous déguiser en courant d'air.

— Exactement, répondit Bruno, et, se tournant vers Maria : – Tu as établi le contact ?

— Il a déjà décollé, dit-elle en consultant sa montre. Il sera là dans seize minutes.

— Bien. – Il regarda Kan Dahn et sourit, puis il sourit à Manuêlo, Roebuck, Vladimir et Yoffe : – Bien, nous allons prendre le camion et vous cinq retournerez discrètement au Palais d'Hiver. Au revoir et merci ! Nous nous retrouverons tous en Floride. Bonne soirée au cirque !

Bruno aida ses vieux parents et son frère cadet à pénétrer à l'arrière du camion. Puis il monta à l'avant avec Maria et roula vers le lieu du rendez-vous avec l'hélicoptère. Il arrêta le véhicule à une trentaine de mètres environ au-delà du pont de bois jeté sur l'étroit et torrentueux cours d'eau. Maria examinait attentivement les arbres des deux côtés de la route.

— C'est ici que nous avons rendez-vous ?

— Derrière le prochain tournant, dans une clairière, mais j'ai un petit travail à exécuter avant de nous rendre là-bas.

— Évidemment. – Elle prit un air résigné. – Puis-je tout de même demander de quoi il s'agit ?

— Je vais faire sauter le pont.

— Je comprends. – Elle ne manifesta pas la moindre surprise et n'en eût pas montré davantage s'il avait parlé de faire sauter le Palais d'Hiver. Elle demanda seulement :

— Pourquoi ?

Portant ses charges d'explosifs, Bruno sauta de la cabine du camion, suivi de Maria. Comme ils marchaient vers le pont, Bruno dit :

— Tu n'as pas réfléchi au fait que, lorsqu'ils vont entendre le bruit des pales de l'hélicoptère – et celui-là s'entendra de loin – les policiers et les militaires sortiront de leurs repaires comme un essaim d'abeilles en furie ? Je n'ai pas envie d'être piqué.

— Il me semble qu'il y a de plus en plus de choses auxquelles je n'avais pas réfléchi.

Bruno la prit par le bras et se garda bien de relever ses propos. Ensemble, ils s'avancèrent jusqu'au milieu du pont où Bruno se pencha et posa ses charges d'explosifs entre deux traverses. Il se redressa et les observa, pensif.

— Tu es donc expert en toute chose ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas nécessaire d'être un expert pour faire sauter un pont de bois. – Il sortit de sa poche une paire de pinces isolantes. – Il suffit d'avoir une paire de pinces pour replier l'amorce chimique, et assez de bon sens pour prendre ses jambes à son cou aussitôt après.

Il resta un moment rêveur et Maria lui demanda :

— Tu ne vas pas te décider à replier ces amorces ?

— Si je les tire tout de suite, le pont saute et les abeilles enragées, attirées par l'explosion, rappellent immédiatement, ou du moins assez rapidement pour trouver un moyen de passer la rivière. Mieux vaut attendre l'arrivée de l'hélicoptère. Ensuite, nous ferons sauter le pont, nous remonterons dans le camion et grâce à nos phares nous éclairerons l'aire d'atterrissage prévue pour l'appareil.

Quelques minutes passèrent.

— Je crois que je l'entends, dit-elle enfin.

Bruno tendit l'oreille. Puis il replia les amorces des deux charges et prit Maria par la main. Ils s'éloignèrent du pont en courant.

Ils avaient à peine parcouru vingt mètres que l'explosion eut lieu. Aussi satisfaisante que les dégâts qu'elle provoqua : toute la partie centrale du pont, de construction légère il est vrai, s'était littéralement désintégrée.

Le trajet en hélicoptère se déroula sans aucun problème, le pilote ayant soin d'éviter toutes les hauteurs où les écrans des radars pourraient détecter son appareil.

Dans le carré des officiers du bâtiment de guerre, Bruno dut affronter une Maria plutôt furieuse :

— Je sais que je t'ai mystifiée et je le regrette, mais je ne voulais pas te voir mourir, vois-tu. Je savais, dès le début, que la plupart de nos conversations étaient enregistrées. Et il fallait que je fasse croire à Harper que le « coup » aurait lieu le mardi. Il était tout feu tout flamme pour ce jour-là, et cela signifiait qu'il t'aurait coincée aussi !

— Mais Kan Dahn, Roebuck et Manuël...

— Aucun risque, ils étaient dans le secret dès le début.

— Et comment en es-tu arrivé à te méfier de lui ?

— La méfiance est un défaut – ou une qualité – typiquement slave, et je suis slave. L'un des rares endroits où il n'y avait pas de micros dissimulés était le bureau du directeur du cirque, aux États-Unis. L'électronicien introduit par Harper était son complice. C'était arrangé pour rendre suspect tout le personnel du cirque. Si l'on ne pouvait se

fier à personne, *restait Harper*. Seules, quatre personnes étaient au courant de ce qui se passait : ton patron, Pilgrim, Fawcett et Harper. Ton patron était au-dessus de tout soupçon. Pilgrim et Fawcett étaient morts. Restait Harper. À bord du bateau qui nous a amenés, Carter, le commissaire de bord, n'est pas venu voir s'il y avait des micros dans ma cabine : il venait s'assurer qu'il y en avait. Il y en avait dans la tienne aussi.

— Tu n'as aucune preuve de tout ça.

— Non ? Carter était en correspondance avec Gdynia et il avait quinze cents dollars dans sa cabine. Des billets neufs, j'ai les numéros de séries.

— La nuit où il a eu cet accident, sur le pont...

— Kan Dahn avait provoqué l'incident. Puis Harper m'a dit avoir les clefs des bureaux de Van Diemen. Il a dû me prendre pour un idiot. Il aurait fallu cent clefs différentes pour chaque serrure. Il n'avait les clefs que pour une raison : il avait accès à celles de Van Diemen. Et il n'arrêtait pas de me demander de quelle façon j'allais m'introduire dans Lubylan. J'ai commencé par lui dire que j'improviserais, puis je lui ai livré mes plans – un tissu de mensonges bien entendu –, en te les révélant dans ta cabine. Tu te souviens que c'est Harper qui a proposé ta cabine comme lieu de rendez-vous ? C'est vrai que je n'avais pas non plus confiance en toi...

— Comment ?

— Je ne me méfiais pas vraiment de toi, non. Simplement, je n'avais plus confiance en personne. Je n'ai été réellement sûr de ta bonne foi que lorsque tu m'as dit que c'était Harper qui t'avait nommée pour cette mission. Si tu avais été de mèche avec lui, tu aurais dit que c'était ton patron qui t'en avait chargée.

— Jamais plus je n'aurai confiance en toi.

— Et pourquoi étions-nous partout suivis par les gens de la police secrète ? Parce que quelqu'un les renseignait sur nos allées et venues. Lorsque j'ai su que ce n'était pas toi, il n'y avait plus beaucoup de monde à tenir pour suspect.

— Et tu crois que j'accepterai encore de t'épouser ?

— Bien sûr. Lorsque tu auras donné ta démission. Il se peut que ce soit l'époque de la libération de la femme, mais je trouve ce genre d'activité un peu trop corsé pour toi. Sais-tu pourquoi Harper t'a choisie ? Parce qu'il a compris que tu serais la dernière personne à lui donner du fil à retordre. Il avait raison. Bon Dieu, tu n'as pas idée de la façon dont Harper s'y est pris pour traîner Fawcett à l'intérieur de

la cage aux tigres sans se faire dévorer.

— Dis-le-moi, puisque tu es si malin.

— Il a anesthésié les tigres avec une arme à fléchettes.

— Je vois. Faut-il que je donne ma démission pour ça ? Tu ne te trompes donc jamais ?

— Si. J'ai commis une erreur capitale en croyant que le stylo rouge à fléchettes était le même que celui dont il s'était servi pour les tigres. Il n'en était rien. Il s'agissait d'un poison mortel. S'il n'y avait pas eu ce malheureux doberman, je dirais qu'il était juste que le stylo fût chargé ainsi, pour qu'il soit mort en quelque sorte de ses propres mains. •

— Parmi d'autres questions qui, pour moi, restent obscures : pourquoi voulais-tu faire prisonnier Van Diemen ?

« Certainement que la CIA avait prévu que Van Diemen serait en mesure de reproduire ses formules, n'est-ce pas ?

— Elle l'avait prévu, en effet. Je devais le tuer avec le stylo rouge. Sinon, Harper, qui sans doute avait toute une poche pleine de stylos rouges, était désigné pour s'occuper de lui dans la nuit de mardi, le moment supposé de mon intrusion. Il lui aurait réglé son compte. Harper était aussi astucieux que brillant – et il n'y aurait eu personne pour témoigner contre lui. J'aurais été mort.

Elle le regarda et frissonna.

Il sourit.

— Tout cela, c'est du passé, à présent. Harper m'a raconté une histoire à dormir debout au sujet de Van Diemen et de son cœur malade, et il a voulu que je me serve contre lui du stylo noir à gaz. Le besoin de se servir de l'un comme de l'autre ne s'imposait pas. C'était l'intention de Harper – et, en fait, l'intention de ses maîtres – qu'il survive. Mais Harper s'est tué, pour ainsi dire, de sa propre main et il a en même temps éliminé Van Diemen. Harper est aussi responsable de sa propre mort que de celle du savant.

— Mais pourquoi a-t-il agi ainsi ?

— Qui le saura jamais ? Était-il un anti-Américain fanatique ? Y avait-il des millions de dollars à la clef ? Les motivations d'un agent double dépassent l'entendement. Non pas que cela ait le moindre intérêt actuellement. Je suis désolé, entre parenthèses, de m'être fâché contre toi un certain soir, à New York – je n'avais aucun moyen de savoir si ma famille était morte ou en vie. Tu sais sans doute pourquoi Harper nous a envoyés au restaurant ce soir-là : afin de pouvoir truffer ma cabine de micros. Ce qui me fait penser... qu'il faut que j'envoie

un télégramme pour faire arrêter Carter, et Morley, son ami électricien, qui a pourvu mon wagon d'autres micros. À présent, j'ai une question délicate à te poser.

— Laquelle ?

— Puis-je me rendre aux toilettes ?

Lorsqu'il eut soigneusement refermé la porte des cabinets derrière lui, il sortit de sa poche intérieure les documents qu'il avait pris dans les classeurs de Van Diemen. Il ne les regarda même pas, les déchira en mille morceaux, les jeta dans la cuvette des w.c. et actionna la chasse d'eau.

Le capitaine Kodes frappa à la porte du bureau de la direction du cirque et entra sans en être prié. Wrinfild leva les yeux, légèrement surpris.

— Je cherche le colonel Sergius, M^r Wrinfild.

L'avez-vous vu ?

— Il doit être à sa place habituelle, en bord de piste.

Kodes remercia d'un geste et se hâta de pénétrer dans l'énorme salle de spectacle. La dernière représentation était en train de se dérouler et, comme d'habitude, la salle était comble. Kodes avança le long des sièges de piste jusqu'à ceux qui se trouvaient face au centre de l'arène, mais il n'y avait pas trace du colonel Sergius. Il resta un long moment indécis, puis, instinctivement, leva les yeux comme les milliers d'autres spectateurs.

Il en demeura comme pétrifié, son esprit se refusant d'abord à admettre ce qu'il voyait. Mais il ne se trompait pas : deux des Aigles Aveugles terminaient leur périlleux numéro de trapèze.

Kodes – se détournait et courut. Comme il sortait par l'une des portes latérales, il rencontra Kan Dahn qui le salua, non sans une certaine ironie dans le regard. Mais il n'était pas sûr que Kodes le vit. Le capitaine fit irruption dans le bureau de Wrinfild sans avoir songé à frapper.

— Les Aigles ! les Aigles Aveugles ! D'où viennent-ils ?

Wrinfild le considéra d'un air plein de douceur.

— Leurs kidnappeurs les ont libérés. Nous avons averti la police, ne le saviez-vous pas ?

Le visage gris de cendre, Kodes chercha appui contre la porte d'une cellule au septième étage de Lubylan. Le choc d'avoir vu les gardes ligotés était déjà suffisamment brutal, mais rien ne lui avait laissé

supposer qu'il aurait à contempler les trois cadavres étendus à ses pieds : ceux de Sergius, de Van Diemen et d'Angelo.

Un instinct très sûr conduisit ensuite Kodes jusqu'à la salle d'exposition de l'entreprise de pompes funèbres. Il se dirigea dans la pénombre vers le cercueil qui avait contenu Bruno et, lentement, releva le suaire.

Le docteur Harper, les mains croisées sur la poitrine, reposait, les traits étrangement détendus. Glissé entre ses mains, se trouvait le faire-part bordé de noir qui avait annoncé la mort de Bruno Wildermann.

L'amiral se rejeta en arrière dans le fauteuil du bureau qu'il occupait à Washington. Il considéra Bruno et Maria comme s'il voyait surgir des revenants.

— En voilà un drôle d'accoutrement ! lança-t-il à Bruno.

— On doit faire avec ce qu'on a. C'est un ami, à Crau, qui m'a fait cadeau de cet élégant costume.

— Vraiment ? Quoi qu'il en soit, soyez les bienvenus dans votre pays, Bruno. Et vous aussi, miss Hopkins.

— Mrs Wildermann, rectifia Bruno.

— Que diable voulez-vous dire ?

— Que nous avons obtenu une licence spéciale pour nous marier : nous étions pressés.

L'amiral frisa de très près la crise d'apoplexie.

— On m'a mis au courant des « grandes lignes » de l'affaire, dit-il. À présent, racontez-moi les détails.

Bruno raconta, et lorsqu'il eut fini, l'amiral dit :

— C'est magnifique ! Oui, il nous a fallu beaucoup de temps pour rassembler tous les renseignements concernant Van Diemen et votre famille... À propos, où sont les documents ?

— Je les ai détruits.

— Détruits ? Bien sûr, suis-je bête ! Heureusement, grâce à votre mémoire...

— Je n'ai plus de mémoire. Je suis devenu amnésique.

L'amiral se pencha en avant, les sourcils froncés et les poings crispés sur son bureau.

— Je crois avoir mal entendu. Voulez-vous répéter, s'il vous plaît ?

dit-il d'une voix sourde.

— Je les ai détruits sans les regarder.

— Vous les avez détruits sans les regarder. – C'était une constatation, et non une question. – Pourquoi ?

— Que vouliez-vous ? Que l'équilibre de la terreur soit maintenu dans le monde ? Je vous l'ai déjà dit : je hais la guerre.

Pendant un long moment, l'amiral dévisagea Bruno d'un regard dont le moins qu'on pouvait dire était qu'il était dépourvu d'enthousiasme, puis il se détendit peu à peu, se rejeta contre le dossier de son fauteuil et surprit ses visiteurs par un grand éclat de rire.

— J'ai bien envie de vous flanquer à la porte ! dit-il en souriant encore. Mais vous avez probablement raison, ajouta-t-il en soupirant.

— Le flanquer à la porte ? s'étonna Maria, qui ouvrit des yeux ronds.

— Ignorez-vous donc que, depuis plus de cinq ans, Bruno est l'un de mes meilleurs agents, l'un des plus dignes de confiance ?

FIN

[1] Année de congé accordée, tous les sept ans, aux membres du personnel enseignant américain, pour leur permettre de voyager, d'écrire ou de se « recycler ».